TRAGEDIES-OPERA, DE L'ABBÉ METASTASIO, TRADUITES EN...

Pietro Metastasio



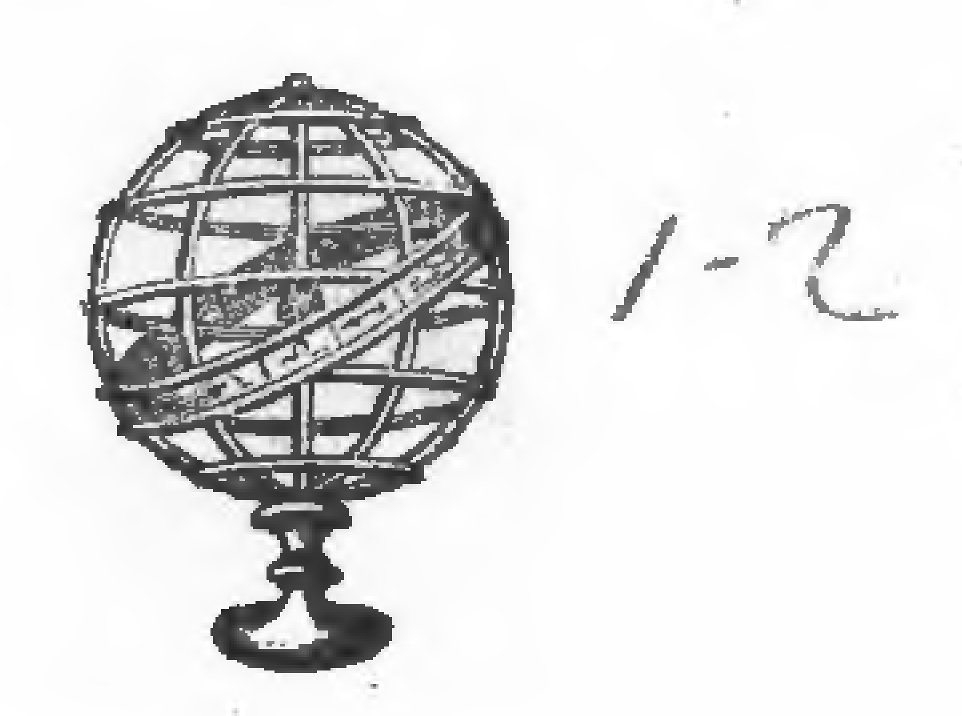


QUATRE
TRAGÉDIES-OPERA,

De l'Abbé METASTASIO.

Traduites en François.

PREMIERE PARTIE.



A VIENNE.

M. DCC. L.

AVERTISSEMENT.

ON ſait que les François ont pris, chez les Italiens, le modéle de leurs Opéra. Perrin & Cambert eſſayerent, les premiers à Paris, ce ſpectacle.

Quinault & l'admirable Lulli, favoriſés de la protection de LOUIS LE GRAND, perfectionnerent cet amuſement.

Des poetes & des muſiciens eſtimés, ont ſuccédé à ces deux grands hommes. On revoit avec plaiſir les Opéra de la Motte & de Deſtouches, de Danchet & de Campra.

Aujourd'hui, des talens qui ne leur ſont pas inférieurs, oc-

cupent la ſcène lyrique. Pirame & Zelindor plairont toujours. M. R. . . ſemble y triompher.

Ce ſeroit cependant rendre peu de juſtice à notre ſiécle, que de penſer que, depuis quelques années, Lulli ſoit moins eſtimé, & que ce qu'on nomme la nouvelle muſique ait abſolument l'avantage. Non, les graces du pere de notre harmonie n'ont rien à redouter, elles ſeront toujours cheres aux François. Dans tous les temps, Armide, Atys, charmeront les oreilles de notre nation.

Eſt-ce changer de goût, eſt-ce abandonner Lulli, que de combler de loüange un grand homme

homme aſſez courageux, pour avoir introduit, ſur notre théâtre, un nouveau genre de muſique? Depuis long-temps, dans nos concerts, nous recevions, nous honorions à titre d'étrangers, ces accords ſavans, qu'il n'a fait que naturaliſer en les portant ſur notre ſcène. Pourquoi ne voudrions-nous pas goûter deux plaiſirs de différente eſpéce? Pourquoi l'un excluеroit-il l'autre? Quoi de plus admirable que le monologue d'Armide? Quoi de plus beau que celui de Caſtor, *triſtes apprêts*, &c! Une ouverture brillante, extrêmement compoſée, nous ravit, ſans que pour

 cela,

cela, nous cessions de goûter l'aimable simplicité de l'ouverture d'Isis.

Remercions qui nous enrichit. A quelque perfection qu'on ait porté les beaux arts, espérons de les voir s'étendre encore ; la nouveauté présentée par une main savante, est un don qu'on leur fait. Racine s'est couvert de gloire, sans marcher par le même chemin que Corneille. De nos jours, le Préjugé à la mode & Melanide, ont eu le succès le plus brillant. Que ce genre de comédie est différent de celui de Moliere ! Ce sont cependant les mêmes mains qui applaudissent

ſent Harpagon & Melanide.

Loin de nous éléver contre la nouveauté, cherchons à l'encourager.

Quinault, dans ſes premiers opéra, marchoit d'un pas tremblant dans la route où il entroit. Il créoit, mais en imitant, il copia juſques aux défauts de l'ancien opéra Italien, qui, comme nous l'avons dit, lui fourniſſoit ſes modéles. De-là ces mauvaiſes plaiſanteries de la nourrice dans Cadmus; ces fades & ridicules ſcènes, entre les ſuivans & ſuivantes dans Alceſte, dans Theſée, le plus beau peut-être de ſes poemes. Quinault ſe corrigea bien-tôt.

Phaëton,

Phaëton, Armide, n'offrent rien que de noble & de grand.

Les successeurs de Quinault ne peuvent-ils pas ajoûter de nouvelles beautés à notre théatre? Pourquoi, s'assujettissant à suivre la route qu'il leur a montrée, prendroient-ils toujours des sujets dans la fable & dans la féerie? Notre musique sait exprimer toutes les passions. Tout est de son ressort. Le grand, le tendre, le terrible, elle peut prendre toutes ces formes.

Mais, dira-t'on: de la fable & de la féerie naît un spectacle varié. Elles aménent plus naturellement les fêtes. Les François

François aiment la danſe : comment la lier à des opéra dont les ſujets ſeront hiſtoriques ?

N'avons-nous pas l'opéra de Jephté ? Celui d'Hypermneſtre, qui, quoique ſujet fabuleux, peut être conſideré comme hiſtorique ? Les fêtes y ſont-elles mal amenées ?

Il eſt vrai que dans les opéra d'Italie, les danſes ne tiennent pas au poeme, elles en ſont entierement ſéparées, & n'y ont aucun rapport. Auſſi ſuis-je bien éloigné de vouloir, en cela, propoſer l'exemple de nos voiſins. Mais je ſouhaiterois qu'on admît en France le genre de ces opéra ; & je crois qu'il ſeroit

roit facile d'y incorporer des ballets. Sans renoncer aux dieux & aux déeſſes, aux fées & aux enchanteurs, pourquoi n'oſeroit-on traiter auſſi des ſujets grands & intéreſſans? Sans bannit Iſſé, Héſione, pourquoi ne pas introduire Titus, Thémiſtocle, &c?

Il ſemble, qu'on ait déja voulu eſſayer ſur la ſcène lyrique des poemes, dont l'amour ne fût pas abſolument l'objet. Iphigénie doit ſon ſuccès à des ſcènes de ſentiment. Celle de la reconnoiſſance d'Oreſte & de ſa ſœur y fait le plus grand effet. Scanderberg nous offre une ſcène de politique, bien rendue

rendue par les muſiciens. Pourquoi donc craindre, que des opéra tirés de l'hiſtoire, ne plaiſent pas aux François? L'auteur des Elémens eſt bien capable de s'illuſtrer dans cette *nouvelle carriere.* C'eſt aux grands hommes à l'ouvrir.

L'Abbé Metaſtaſio en a donné l'exemple à l'Italie, où l'on ne repréſente que rarement d'autres ouvrages que les ſiens. Les Italiens ont adopté ce genre. Nous leur devons la naiſſance de notre opéra. Ne rougiſſons pas de les imiter encore. Nos plaiſirs y gagneront.

Les amateurs de la langue Italienne liſent Metaſtaſio

avec plaiſir. J'oſe hazarder la traduction de quelques uns de ſes poemes. Je l'ai rendue auſſi litterale qu'il m'a été poſſible. Je m'eſtime heureux, ſi j'ai pû donner quelque idée des beautés de l'auteur. Pour ſes défauts, je n'ai cherché ni à les corriger, ni même à les adoucir. J'ai prétendu le préſenter tel qu'il eſt. En général on fait deux reproches à Metaſtaſio.

On l'accuſe d'uniformité dans tous ſes dénoûmens. Toujours de la généroſité, toujours un pardon! On trouve abſurde, par exemple, que dans Artaxercès, ce prince laiſſe la vie au meurtrier de ſon pere

pere Xercès, & se contente de lui imposer la peine de l'éxil.

Mais je répondrai, que Metastasio n'avoit pas la liberté de faire autrement. Presque tous ses opéra ont été composés pour la cour de Vienne. Il y régnoit, & il y régne encore, une espéce d'étiquette, qui l'a assujetti à mettre partout de la grandeur. Pour plaire, il a dû se conformer au goût des princes pour qui il a travaillé.

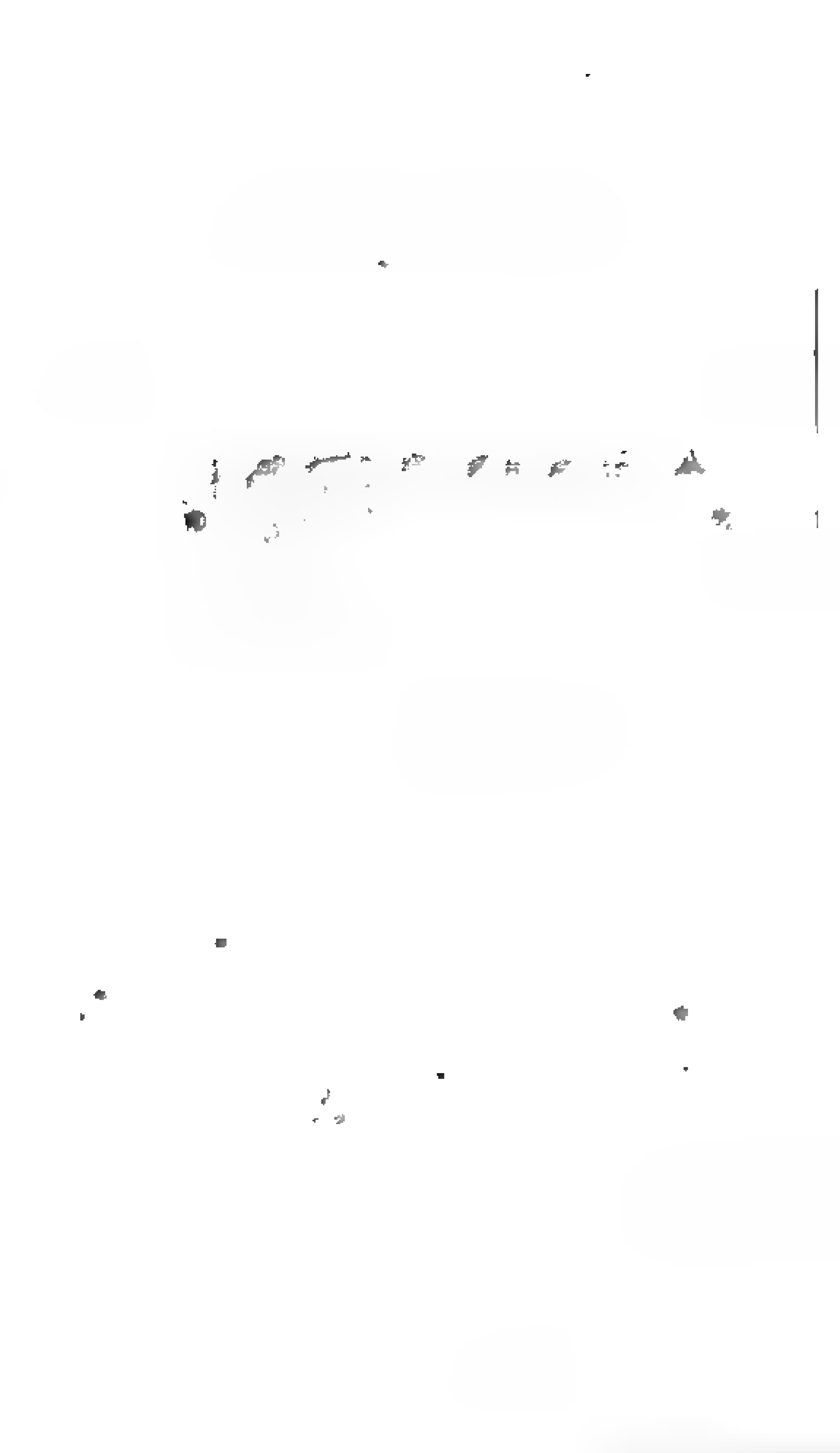
Il n'est pas si facile de le justifier sur une autre accusation, très-prouvée. Il ne s'est fait aucun scrupule de s'approprier les plus grandes beautés de nos tragédies françoises.

Mais ceux de nos auteurs vivans qui feroient le mieux fondés à s'en plaindre, ne lui en savent nul mauvais gré. On disoit un jour à un de nos plus grands poetes, (M. de Vol.) que Metastasio l'avoit bien volé. Ah! s'écria-t'il, le cher voleur! Il m'a bien embelli.

ADRIEN.

ADRIEN.

A



SUJET.

ADRIEN revenoit à Antioche, vainqueur des Parthes, lorsqu'il fut élevé à l'empire. Parmi les prisonniers, étoit la princesse Emirene, fille du roi vaincu. Le nouvel empereur avoit mal défendu son cœur des charmes d'Emirene; quoiqu'il eût engagé sa foi à Sabine, niéce de son prédécesseur. Le premier usage qu'il fit de la puissance suprême, fut d'accorder généreusement la paix aux peuples soumis, & d'inviter à Antioche les princes de toute l'Asie, entr'autres Osroës, pere de la belle Emirene. Il se proposoit de l'épouser, & vouloit faire croire ce nœud nécessaire pour établir une amitié stable entre Rome & l'Asie. Peut-être le croyoit-il lui-même? Il ne nous est que trop ordinaire de regarder comme louable & utile ce qui flatte nos passions; mais le roi barbare, malgré

 sa

sa défaite, méprisa les offres d'Adrien. Il vint à Antioche, inconnu, à la suite de Pharnaspe, un des princes ses tributaires. Il engagea Pharnaspe à chercher les moyens de mettre en liberté Emirene sa fille, qu'il lui avoit déja promise pour épouse, se flattant, quand un gage si cher ne seroit plus entre les mains de son ennemi, de pouvoir exécuter librement ce que lui dicteroient sa vengeance & son désespoir. Cependant, Sabine ayant appris la proclamation d'Adrien, courut en Syrie le trouver, dans le dessein d'accomplir son hymen avec lui. Les combats d'Adrien, tantôt entraîné par son amour pour la princesse Parthe, tantôt rappellé par ses engagemens avec Sabine; la vertu & la douceur de cette derniere, les différentes entreprises d'Osroës, imputées à Pharnaspe; les craintes d'Emirene pour son pere, pour son amant & pour elle-même, produisent les divers mouvemens

mouvemens qui rappellent la vertu dans le cœur d'Adrien. Vainqueur de sa passion, il rend le royaume à son ennemi, à son rival son épouse, son amour à Sabine, & à soi-même toute sa gloire.

La scéne se passe à Antioche.

ACTEURS.

ADRIEN, empereur, amant d'Emirene.

OSROËS, roi des Parthes, pere d'Emirene.

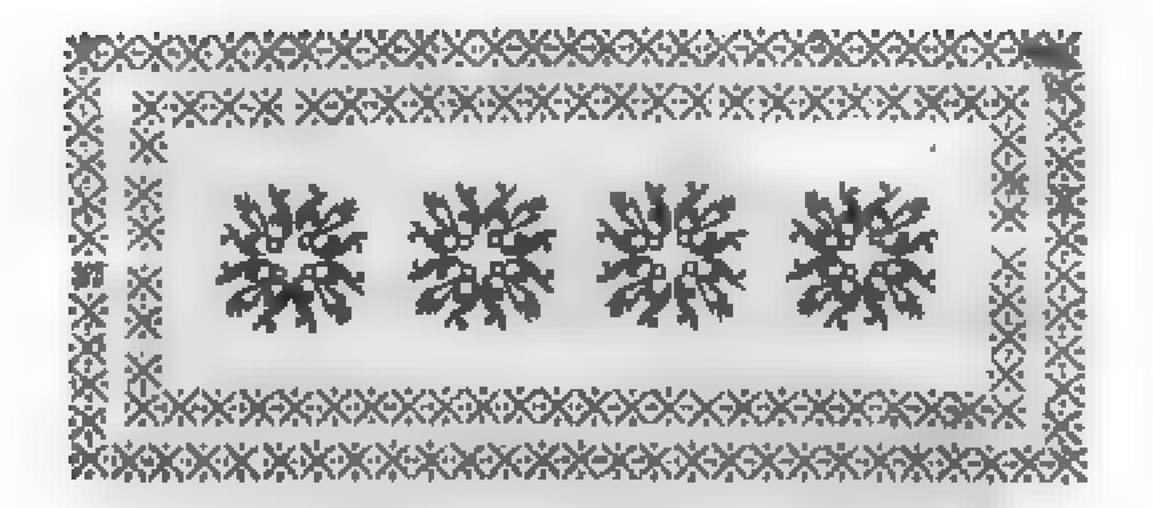
EMIRENE, prisonniere d'Adrien, amante de Pharnaspe

SABINE, amante d'Adrien.

PHARNASPE, prince Parthe, ami & tributaire d'Osroës, amant d'Emirene.

AQUILIUS, tribun, confident d'Adrien, amant de Sabine.

ADRIEN.



ADRIEN.

ACTE PREMIER.

Le théatre représente une place d'Antioche, ornée de trophées & des dépouilles des Barbares vaincus. Sur un des côtés est un thrône impérial. On voit dans l'éloignement le fleuve Oronte, qui sépare la ville.

En deçà du fleuve, ADRIEN, *porté sur les boucliers des soldats.* AQUILIUS. *Les gardes de l'empereur. Peuple.*

Au-delà du fleuve, PHARNASPE, & OSROES, *suivis de Parthes qui conduisent divers animaux féroces & autres présens, qu'ils doivent offrir à l'empereur.*

SCENE PREMIERE.

ADRIEN, AQUILIUS, PHARNASPE, OSROES, CHŒUR *de soldats romains*.

CHŒUR *de soldats romains*.

VIVEZ pour nous, vivez pour la gloire de l'empire, grand Auguste : que l'Oronte que vous avez soumis, voye votre tête ceinte du laurier sacré. Chef de l'armée, pere de la patrie, l'univers met en vous sa confiance. Vous êtes l'objet de notre amour. Que le Gange vous prépare des palmes, & que les habitans de l'hémisphere inconnu apprennent à respecter le nom d'Auguste.

AQUILIUS.

Seigneur, le Parthe Pharnaspe demande à vous être présenté.

ADRIEN.

ADRIEN.

Qu'il vienne. (*aux ſoldats.*) Braves compagnons, vous m'offrez un empire, dont votre ſang n'a pas moins ſoutenu la gloire que le mien. Dois-je recueillir ſeul le fruit de nos communs travaux? S'il faut que je me rende à vos déſirs, du moins dans le degré d'élévation où vous me placez, chacun de vous me trouvera toujours le même; ce n'eſt pas moi que vous ſervirez; nous ſervirons enſemble, comme nous l'avons fait juſqu'à ce moment, la gloire de Rome, votre honneur & l'eſpérance publique.

(*Le chœur reprend.*)

PHARNASPE.

En ce jour, où Rome adore en vous ſon empereur, daignez, ſeigneur, laiſſer tomber ſur Pharnaſpe un de ces auguſtes regards dont dépend la deſtinée de tant de royaumes; je fus votre ennemi. Je viens aux

pieds

pieds de César jurer obéissance & fidélité.

OSROES *bas à Pharnaspe.*

Pharnaspe, tant de bassesse est de trop.

ADRIEN.

Rome est la mere commune de tous les peuples : elle reçoit avec plaisir dans son sein tous ceux qui viennent s'y réfugier : elle honore ses amis, pardonne aux vaincus, reléve les opprimés, & accable les superbes.

OSROES *à part.*

Quel insuportable orgueil !

PHARNASPE.

J'attends de vous, seigneur, un acte de générosité. Cette vertu est celle des Romains. La fille du roi des Parthes gémit dans vos fers ; daignez les rompre.

ADRIEN *à part.*

Dieux !

PHARNASPE.

PHARNASPE.

Essuyez les pleurs de sa patrie. Rendez-moi Emirene, & prenez pour sa rançon les richesses que j'apporte.

ADRIEN.

Prince, l'Asie voit en moi un guerrier & non un commerçant. Il n'appartient qu'aux barbares de vendre la liberté.

PHARNASPE.

Eh bien, seigneur, que je reçoive la princesse comme un don de l'empereur.

OSROES *à part.*

Que va-t'il répondre ?

ADRIEN.

Son pere peut venir. Je la remettrai entre ses mains.

PHARNASPE.

Depuis le combat fatal où les dieux se sont déclarés pour Rome ; on ignore le destin de notre roi, peut-être est-il errant sur d'autres rivages. Peut-être n'est-il plus.

ADRIEN.

Jusques à ce que le sort d'Osroës soit éclairci, je prendrai soin de sa fille.

PHARNASPE.

Daignez, seigneur, la remettre à son époux.

ADRIEN.

A son époux ? Emirene !

PHARNASPE.

Il ne manque à son hymen que la cérémonie des autels.

ADRIEN *à part.*

Dieux ! (*à Pharnaspe.*) Et où est cet époux ?

PHARNASPE.

Vous le voyez en Pharnaspe.

ADRIEN.

Vous ? Et elle vous aime ?

PHARNASPE.

Nous nous aimions avant que de connoître l'amour. Ensemble nous aprîmes à vivre & à aimer. Notre tendresse s'accrut avec nos âges. Bientôt

tôt nos deux ames n'en firent qu'une. Je ne formai de désirs que pour la belle Emirene. Elle n'en forma que pour Pharnaspe. Dans l'instant qu'un nœud charmant alloit nous unir, Emirene m'a été ravie.

ADRIEN *à part.*

Quel tourment!

PHARNASPE.

Vous vous troublez, seigneur, ma foiblesse vous déplaît sans doute. Les enfans de Rome sont des héros dès le berceau; ils s'interdisent tout sentiment, dont la gloire n'est pas l'objet. Une si grande vertu est au-dessus de moi. Je nâquis Parthe & non Romain.

ADRIEN *à part.*

Reproche cruel! Est-ce ainsi que je commence à regner sur moi-même? (*à Pharnaspe.*) Prince, que la prisonniere décide elle-même de son sort. Si elle vous aime, ainsi que vous le

le croyez, (*à part.*) Ciel! puis-je achever?... (*à Pharnaspe.*) qu'elle parte avec vous. De ce qu'elle prononcera dépend votre destinée (*à part*) & la mienne. Je suis touché de votre peine: soyez certain que mon cœur la partage.

SCENE II.

OSROES, PHARNASPE.

OSROES.

L'As-tu bien entendu? Ne vois-tu pas qu'il est jaloux d'Emirene & de toi? Peux-tu te fier à lui? Ciel! Aimeroit-elle mon ennemi? A tes yeux mêmes, ce fer... Non, je ne puis le croire; Emirene est mon sang.

PHARNASPE.

Que dites-vous, seigneur? Cesar est

est juste. Emirene est fidéle. Ah! Quelle est votre crainte?

OSROES.

En croyant le mal on se trompe rarement.

PHARNASPE.

Je vole vers Emirene...

OSROES.

Va; mais, garde-toi de lui apprendre, que je suis parmi ceux de ta suite.

PHARNASPE.

Quoi, seigneur?...

OSROES.

Observe ce que je te dis. A ton retour tu sauras mes desseins.

PHARNASPE.

J'obéirai. Prêt de voir finir ma peine, mon ame semble me fuir. Elle s'exhale en soupirs à la vûe de son bien le plus cher. Ma voix s'arrête sur mes lévres. Mon cœur agité de mille désirs, veut s'échaper de moi.

SCENE III.

OSROES *seul.*

ENLEVONS à mon ennemi, un gage pour lequel j'aurois trop à trembler. Laiſſons enſuite un libre cours à ma fureur. Superbe Romain, crains la vengeance d'Oſroës. Je ſuis vaincu, mais non accablé. Pour ta perte je ſerai toujours le même.

Un chêne robuſte qui a eſſuyé la rigueur de cent hyvers, mépriſe la fureur des vents. S'il tombe enfin, c'eſt pour étendre ſon vol ſur les ondes, & y faire éprouver à l'aquilon la force de ſa réſiſtance.

SCENE

SCENE IV.

Le théatre représente l'apartement destiné à Emirene dans le palais impérial.

AQUILIUS, EMIRENE.

AQUILIUS *à part.*

SI par quelqu'artifice je ne puis trouver le moyen de prévenir Emirene, que deviendrai-je? En vain Cesar l'aime. Ce prince généreux la rend à Pharnaspe. Si Adrien éteint une flamme que j'ai eu l'art d'allumer dans son cœur, il reprendra son premier amour pour Sabine, Sabine dont mon cœur conserve toujours l'image. Je vois Emirene.

EMIRENE.

Aquilius, eſt-il vrai que mon cher Pharnaſpe ſoit en ces lieux?

AQUILIUS.

Plût au ciel, qu'il n'y fût pas!

EMIRENE.

Que dites-vous?

AQUILIUS.

Princeſſe, votre infortune m'arrache des larmes. Ah! Si vous voyiez quelle eſt contre vous la fureur de Ceſar! Pharnaſpe vous a demandée à l'empereur. En lui aprenant votre mutuel amour, il a embraſé ſon cœur de tous les tranſports de la jalouſie. Ceſar frémit, menace. Il jure, que ſi vous n'éteignez votre premiere flamme, il vous conduira au capitole, enchaînée à ſon char.

EMIRENE.

Eſt-ce là le héros de votre Tibre? Eſt-ce là l'idole de Rome? Il m'a promis de m'épargner la honte de ſervir

à son triomphe. Parmi vous, le manque de foi, n'est donc pas un crime pour les héros?

AQUILIUS.

Emirene, un violent amour obscurcit la raison, trouble les sens. Quel changement l'amour ne peut-il pas produire sur un héos!

EMIRENE.

Emirene, l'ornement d'un triomphe! Ne t'en flatte pas, Adrien: l'Afrique seule n'a pas produit des héroïnes. En Asie, on sait aussi mourir.

AQUILIUS.

Loi barbare! Une princesse, le sang des rois, traîner ses chaînes, exposée à la *licence* & à la risée du peuple! Je ne puis y penser sans frémir.

EMIRENE.

Comment empêcher? . . .

AQUILIUS.

Vous pouvez tout, Madame; Cesar

ſar va venir vous préſenter Pharnaſpe. Il eſpére découvrir par ce moyen les ſentimens de votre cœur. N'en croyez pas ſa tranquillité aparente. Opoſez la feinte à l'artifice. Recevez Pharnaſpe avec froideur. Refuſez d'accepter ſa main. Obſervez vos diſcours. Montrez ſur votre viſage autant d'indifférence, que ſi vous ne l'aimiez pas.

EMIRENE.

Ah! que diroit le malheureux Pharnaſpe? Vous ne connoiſſez pas ſon cœur. Un tel coup le feroit expirer à mes yeux.

AQUILIUS.

Adieu, madame; puiſſiez-vous trouver un conſeil meilleur que le mien!

EMIRENE.

Ecoutez-moi, courez, prévenez le prince. . .

AQUILIUS.

Le voici.

EMIRENE.

EMIRENE.

Dieux !

AQUILIUS.

Armez-vous de courage. Je vous l'ai dit, madame ; il ne tient qu'à vous d'éviter un destin funeste.

EMIRENE.

Malheureuse ! Quel instant cruel !

SCENE V.

ADRIEN, PHARNASPE, EMIRENE.

ADRIEN *à Pharnaspe.*

EST-ce là la beauté que vous adorez ?

PHARNASPE.

Dieux ! c'est elle-même. Elle me paroît encore plus belle.

ADRIEN *à part.*

O constance ! (*à Emirene.*) Belle Emirene, voyez avec qui je m'offre à vos yeux ? Convenez que ma présence vous déplaît moins en ce moment ?

EMIRENE.

Seigneur, quel est cet étranger ?

PHARNASPE.

Que dit-elle ?

ADRIEN.

Vous ne le connoissez pas ?

EMIRENE.

Il ne m'est pas entierement inconnu. Je l'ai vû... je m'en rapelle l'idée... mais je ne me souviens pas dans quel endroit. (*à part.*) Quelle contrainte !

ADRIEN.

Prince, est-ce là celle avec qui vous apprîtes à vivre & à aimer ?

PHARNASPE.

Je n'y puis rien comprendre. (*à Emirene.*)

Emirene.) Quoi, vous ignorez qui je ſuis ?

EMIRENE.

Je ne m'en ſouviens pas. (*à part.*) Ciel !

PHARNASPE.

Belle Emirene, c'eſt trop me faire ſouffrir ; pouvez-vous recevoir ainſi qui vous adore ? Votre Pharnaſpe...

EMIRENE.

Pharnaſpe ? je vous reconnois à votre nom.

PHARNASPE.

O Dieux !

EMIRENE.

Pardonnez une offenſe involontaire. Je ſai ce que mon pere doit à votre valeur. Je conſerve le ſouvenir de plus d'une victoire que vous avez remportée pour la gloire de ſes armes.

PHARNASPE.

Ah, princeſſe, oubliez-moi plûtôt. Votre oubli me ſera moins cruel.

EMIRENE.

En faisant mon devoir, en vous rendant justice; je ne crois pas vous outrager.

PHARNASPE.

Quel accueil! Que deviens-je!

ADRIEN.

Qui de vous cherche à me tromper? Qui feint, ou d'Emirêne, ou de Pharnaspe? Lequel est vrai, de l'amour, ou de l'oubli?

EMIRENE.

Seigneur, je suis incapable de vous tromper.

PHARNASPE.

C'est donc moi!...

EMIRENE *à part.*

Quel tourment!

ADRIEN.

Si c'est le respect qui vous retient, ne vous contraignez pas, princesse, je ne sai point tyranniser les cœurs. S'il est vrai que vous aimiez Pharnaspe; vous

vous êtes libre de recevoir sa main.

EMIRENE *à part.*

Je ne te crois pas.

PHARNASPE *à Emirene.*

Répondez.

EMIRENE.

Je ne l'accepte point.

ADRIEN *à Pharnaspe.*

Vous l'entendez.

PHARNASPE.

Où suis-je ! Est-ce un songe ? Est-ce une illusion ? Je me meurs.

EMIRENE *à part.*

Quel martyre !

PHARNASPE *à Emirene.*

Princesse, idole de mon ame, quel est mon crime ? En quoi ai-je pû vous irriter ? Doutez-vous de mon amour ? Parlez.

EMIRENE.

Que puis-je dire ? Laissez-moi.

ADRIEN *à Pharnaspe.*

Cherchez-vous encore à vous tromper ?

PHARNASPE *à Emirene.*

J'attendois un accueil plus tendre. Qu'est devenu votre amour ? Infortuné Pharnaspe ! Emirene infidéle ; enseignez-moi du moins l'art d'oublier un amour si tendre, si constant.

EMIRENE.

Pharnaspe, cessez vos discours & sortez.

PHARNASPE.

Quelle tirannie ! J'obéis, cruelle. Mais un seul regard... Lisez sur mon visage la tendresse... Non, ne jettez pas les yeux sur moi, barbare. Un de vos regards sauroit me retenir. Il me feroit oublier toute votre infidélité. Vous rougiriez, & votre honte me seroit plus sensible que toute ma douleur.

SCENE

SCENE VI.

ADRIEN, EMIRENE.

ADRIEN.

Vous sortez, Emirene?

EMIRENE.

Je vais pleurer seule : j'ai tout perdu : les larmes sont l'unique bien qui me reste.

ADRIEN.

Vous n'avez rien perdu, princesse. Vos yeux m'ont ôté le repos. Vous êtes maîtresse de mon sort. Vous pouvez me rendre heureux ou misérable. Vous triomphez de votre vainqueur.

EMIRENE.

Ma vertu attendoit de vous plus de respect. La perte de la couronne n'entraîne pas celle des sentimens. Le sceptre dépend des coups du sort;

mais mon cœur eſt en ma puiſſance.

ADRIEN.

En quoi mon amour ſincere outrage-t'il votre vertu ? Je vous offre ma main & l'empire.

EMIRENE.

Vous offrez plus que vous ne pouvez donner. Le maître de l'Univers eſt l'eſclave de Rome. Rome rougiroit de compter une reine au nombre de ſes impératrices. Je ſai le ſort de Cléopatre, l'exil de Bérénice & l'ingratitude de Titus.

ADRIEN.

L'obéiſſance étoit encore nouvelle pour les Romains : ils ſont maintenant accoutumés au joug.

EMIRENE.

Et ſi Rome y conſentoit, Sabine le ſouffriroit-elle ? Votre main lui fut promiſe.

ADRIEN.

Je ne puis le nier, Sabine me fut chere. Pendant près de deux lustres, je lui ai été fidéle. Mais, l'amour est-il éternel ? Je ne puis supposer dans Sabine une si longue constance. Elle aura pu changer sans crime. D'ailleurs, mon sort est aujourd'hui bien différent. Alors, je ne vous avois point vue : j'étois simple citoyen : j'étois près de Sabine. Mon front porte le laurier ; je vous adore. Sabine est sur le Tibre. Je suis sur l'Oronte.

SCENE VII.

Les acteurs précédens,

AQUILIUS.

AQUILIUS.

SEIGNEUR, Sabine arrive de Rome.

ADRIEN.

Grands dieux !

EMIRENE *à part.*

Quel ſecours !

ADRIEN.

Que veut-elle ? Quel eſt l'objet d'un ſi long voyage ? . . . Sans mon ordre ? . . . Ne te trompes tu pas ?

AQUILIUS.

Tout le peuple la ſalue impératrice.

ADRIEN.

Aquilius, empêche la d'approcher: qu'elle ne me ſurprenne pas dans l'état où je ſuis. Mets tout en uſage.

AQUILIUS.

Seigneur, je la vois.

ADRIEN.

Que je ſuis confus !

SCENE VIII.

Les acteurs précédens, SABINE, *Suite.*

SABINE.

CHER époux, auguste, seigneur, je suis donc enfin près de vous! Que j'ai souhaité ce moment! Séparée d'Adrien, quelle vie ai-je traînée! Que votre valeur m'a causé d'allarmes! dans tous vos combats, mon cœur vous suivoit. Quel plaisir de voir votre tête ornée de ce laurier qui a tant couté de soupirs à mon amour!

ADRIEN *à part.*

Que lui dire? (*à Sabine.*) Je ne m'attendois pas... (Ciel!) Vous avez besoin de repos. (*à sa suite.*) Qu'on conduise Sabine dans le plus

commode appartement du palais. Qu'on lui rende les mêmes honneurs qu'à moi.

SABINE.

Vous me quittez ? Ah ! c'eſt près de vous que je ſuis venu chercher le repos.

ADRIEN.

Pardonnez : des ſoins importans m'appellent.

SABINE.

Dans Céſar, je ne trouve plus Adrien ; ah ! ſi l'empire a ravi la paix à votre ame, abandonnez-le, ſeigneur. C'eſt le payer trop chérement.

ADRIEN.

Le ſort m'accable, il eſt vrai. Mais ce n'eſt pas de mon rang que j'ai à me plaindre. Je ne dois imputer qu'à moi-même la peine que j'éprouve.

SCENE IX.

SABINE, EMIRENE, AQUILIUS.

SABINE *à Aquilius.*

JE ne puis comprendre les discours de César.

AQUILIUS *bas à Sabine.*

Il est aisé de vous expliquer ce mystere. César est infidéle. (*en montrant Emirene.*) Vous voyez votre rivale.

EMIRENE.

Madame, au nom du ciel qui vous a conservé César, ayez pitié d'une infortunée. Daignez la protéger. Permettez qu'un baiser sur la main de l'épouse de l'empereur...

SABINE.

Arrêtez; je ne suis point épouse de

de l'empereur, & votre infortune est moins grande que vous ne le dites. Le sort vous a peu ravi, il vous a laissé votre beauté. Vous aurez, si vous voulez, plus que vous n'avez perdu; je serai peut-être moi-même réduite à implorer la pitié que vous me demandez.

EMIRENE.

Mes chaînes...

SABINE.

Laissez-moi seule.

EMIRENE.

Dieux! Quelle douleur! Prisonniere, abandonnée; je mérite de la compassion & non de la dureté. Le mépris dont vous m'accablez, convient peu à un coeur tel que le vôtre. Que la fortune ne vous aveugle pas: j'étois née sur le trône, je suis dans les fers. Vous pourriez éprouver un jour les mêmes revers.

SCENE X.

AQUILIUS, SABINE.

SABINE.

AQUILIUS, que je suis à plaindre !

AQUILIUS.

Je conviens de l'injustice de César. N'a-t'il pas dû penser, que la vengeance est en votre pouvoir ? La beauté, la vertu sont votre partage. Quel cœur ne devez-vous pas enflammer ? Vous devriez...

SABINE.

Quoi ?

AQUILIUS.

Ne pas cesser de l'aimer, lui montrer de la jalousie, le faire rougir de son infidélité. Voulez-vous punir un amant volage ? Ne prenez pas une

chaîne nouvelle. Employer la perfidie vis-à-vis d'un perfide, c'eſt juſtifier ſon infidélité.

SCENE XI.

SABINE *ſeule.*

JE pleure? Ah, du moins cachons ma foibleſſe: mais, qui ne ſeroit abattu du coup qui me frape? Je viens en Aſie chercher ce que j'aime; il eſt infidéle, il me donne une rivale. En me voyant il ne peut cacher ſon trouble. Il m'écoute à peine, me quitte; & je pourrois retenir mes larmes? Dieux juſtes, rendez-moi ce qui m'a couté tant de pleurs. Vous fûtes témoins des promeſſes qui accompagnerent les adieux de l'ingrat, quand nous nous ſéparâmes.

SCENE XII.

Le théatre représente l'extérieur du palais impérial, dont une partie est embrasée & l'autre s'écroule.

La scéne se passe dans la nuit.

OSROES, *un flambeau dans une main, dans l'autre son épée. Ensuite* PHARNASPE, PARTHES.

OSROES.

PARTHES, le Ciel nous est favorable. Voyez tomber ce palais odieux. Ce commencement de vengeance, est un soulagement à nos pertes. L'incendie se répand. Des tourbillons de fumée & d'étincelles couvrent les cieux. Que tout le sénat, le capitole, Rome entiere n'est-elle renfermée dans ces murs, pour y devenir

venir en même temps la proye de la flamme allumée par nos mains ?

PHARNASPE.

Osroës, mon roi.

OSROES.

Pharnaspe, vois l'ouvrage d'Osroës.

PHARNASPE.

Dieux ! Et votre fille !

OSROES.

Peut-être envelopée dans les flammes, avec son César, elle porte la peine des tourmens qu'elle te cause.

PHARNASPE.

Emirene ! Ah, mon unique bien !

OSROES.

Où vas-tu ?

PHARNASPE.

La sauver, ou mourir.

OSROES.

Quoi ? Une ingrate, qui te manque de foi ? Peux-tu t'en souvenir encore ?

PHARNASPE.

Elle est parjure, il est vrai ! Mais je l'adore.

OSROES

OSROES *à sa suite.*

Amis, si cet insensé veut se perdre, conservons-nous pour d'autres entreprises. Jettez vos flambeaux. Retirez-vous. Ayez soin de vous tenir cachés. (*seul.*) Ah! Malgré ma fureur, je sens que je suis pere. Je ne puis quitter ce lieu. Je jette sans cesse les yeux sur ce palais. Ah! N'écoutons point une vaine tendresse. Que dis-je? Peut-être en ce moment ma fille expire. Peut-être meurt-elle en m'appellant à son secours. Si Pharnaspe avoit pû arriver à temps! Je veux savoir leur sort. Où vais-je? Ciel! Le peuple accourt. Le tumulte augmente. Tout est en mouvement dans le palais. O mon ami! O ma fille! Dois-je rester? Dois-je partir? Je me perdrois sans les sauver. Dieux! Puisque vous voulez tout me ravir, pourquoi laisser à mon foible cœur des sentimens si tendres?

SCENE XIII.

SABINE, *ensuite* ADRIEN, AQUILIUS *& suite.*

SABINE.

JE ne puis apprendre si César respire. Aquilius, où est l'empereur? Parlez.

AQUILIUS.

Je ne sai.

SABINE.

Voilà bien le langage des serviles adulateurs. Ils adorent le thrône & non le monarque. Le ciel est-il serein? Ils l'entourent. Le moindre nuage les écarte.

AQUILIUS.

Voici César.

SABINE.

Seigneur, je recouvre la vie.

ADRIEN *à Sabine.*

Avez-vous vu Emirene?

SABINE.

C'étoit vous ſeul que je cherchois.

ADRIEN *à Aquilius.*

Où eſt Emirene?

AQUILIUS.

Seigneur, j'ai couru ſur ſes pas, ſans la rencontrer.

ADRIEN.

Malheureuſe princeſſe!

SABINE.

Seigneur, vous ne ſongez pas à faire arrêter les progrès de l'incendie?

ADRIEN.

Aquilius, qu'on abatte la partie embraſée des murs, pour empêcher la communication de la flamme.

AQUILIUS.

J'y cours.

SABINE.

Ah, Céſar...

ADRIEN *à part.*

Quelle peine!

SABINE.

Pouvez-vous prendre ſi peu de ſoin de vous-même? Où vous expoſez-vous dans l'obſcurité de la nuit? Vous pouvez trouver un traître. Ce feu eſt peut-être l'ouvrage de la perfidie. Cherchez avant tout, à connoître le coupable.

ADRIEN.

Je le connois. C'eſt Pharnaſpe; l'amour déſeſperé l'a conduit. Mes gardes l'ont ſaiſi; il eſt dans les fers; je n'ai plus rien à craindre.

SABINE.

Quoi? Le furieux...

ADRIEN.

Je ne vois pas Emirene. Je ne puis rien entendre.

SCENE XIV.

SABINE, *ensuite* EMIRENE.

SABINE.

SEIGNEUR, écoutez-moi... Me quitter ainsi? Quel mépris cruel! Malheureuse Sabine, aprends à souffrir. Suivons ses pas.

EMIRENE.

Sabine, secourez-moi.

SABINE.

Il me manquoit d'être insultée par Emirene.

EMIRENE.

Auguste, qu'est-il donc arrivé?

SABINE.

Vous me le demandez? Vous voulez, je le vois, que j'aplaudisse à votre triomphe. Vos yeux sont cause de mille malheurs. De vos yeux dépend

le renverſement des royaumes. Tout vous adore. Toutes les beautés cédent à la vôtre. Que Sparte ceſſe de vanter la célébre Grecque. Notre ſiécle montre une autre merveille. Vous êtes notre Helene. Voilà votre Troye, (*en lui montrant l'incendie.*)

EMIRENE.

Quel ſens caché renferment vos paroles?

SABINE.

Pharnaſpe vous l'apprendra.

SCENE XV.

PHARNASPE *enchaîné*, GARDES, EMIRENE.

EMIRENE.

PHarnaſpe!

PHARNASPE.

Princeſſe!

EMIRENE.

Vous êtes dans les fers?

PHARNASPE.

Vous vivez?

EMIRENE.

Ah! La mort exauce-t'elle les vœux des malheureux? Seriez-vous l'auteur de cet incendie?

PHARNASPE.

Non, mais, on le croit.

EMIRENE.

Comment?

PHARNASPE.

Je fuis Parthe. Mon désespoir est connu. On m'a trouvé près du palais.

EMIRENE.

Qu'y veniez-vous faire?

PHARNASPE.

Vous sauver & mourir. Le Ciel m'a peut-être accordé la derniere grace; mais je n'ai pas eu le bonheur que ma mort vous sauvât la vie.

EMIRENE.

Gardes, laissez-vous toucher. Détachez ses fers, ou du moins, faites m'en partager le poids.

PHARNASPE.

Ah, madame! Cessez une feinte trop inhumaine.

EMIRENE.

Vous ne me croyez pas sincere?

PHARNASPE.

Eh, le puis-je? Je vous ai entendu parler bien différemment.

EMIRENE.

Je n'ai pas pour cela cessé d'être la même.

PHARNASPE.

Et votre accueil rempli de froideur?

EMIRENE.

Je craignois d'irriter la jalousie d'Adrien.

PHARNASPE.

Qu'avez-vous à appréhender de lui?

EMIRENE.

EMIRENE.

La honte d'orner son triomphe.

PHARNASPE.

Il vous offroit ma main.

EMIRENE.

C'étoit un artifice cruel pour lire dans mon cœur.

PHARNASPE.

Quoi? Je suis. . . .

EMIRENE.

Ce que j'ai de plus cher.

PHARNASPE.

Quoi? Vous êtes . . .

EMIRENE.

Votre constante amante.

PHARNASPE.

Et vous vivez . . .

EMIRENE.

Fidéle à Pharnaspe. Je le serai jusques au trépas, & mon cœur gardera, s'il se peut, dans le tombeau une si chere image.

PHARNASPE.

PHARNASPE.

C'eſt aſſez. Je vous crois. Je déteſte mes ſoupçons. Pardonnez-les moi. Aſtres barbares, en dépit de vous, je ne puis être malheureux. Rien ne ſauroit à préſent m'ébranler. Je brave votre cruauté. Je ſuis aimé de ce que j'adore. Sa bouche me le dit. Votre colere ne peut troubler ma félicité.

EMIRENE.

Vous partez ?

PHARNASPE.

On m'y contraint.

EMIRENE.

Vous me quittez ? O dieux ! Qu'allez-vous devenir ?

PHARNASPE.

Je ne crains rien. La mort même ne peut me paroître terrible, ſi je puis la recevoir près de vous. Si ce bien m'eſt refuſé, je mourrai du moins en prononçant votre nom. Adieu, princeſſe.

cesse. Retenez vos larmes. Je suis heureux. Vous m'êtes fidéle, & je le sais.

SCENE XVI.

EMIRENE *seule.*

S'IL est vrai que les maux des autres soient un soulagement pour les infortunés, vous, que le malheur poursuit, jettez les yeux sur moi. Voyez l'excès de mes peines, & combien elles sont plus grandes que les vôtres. Je me plains en vain, semblable à la tourterelle, qui cherchant sa compagne, la trouve captive. Elle vole & revient, fuit & retourne encore. Telle va être Emirene, pour Pharnaspe dans les fers.

Fin du premier acte.

ACTE II.

Le théatre repréſente une galerie du palais de l'empereur.

SCENE PREMIERE.

EMIRENE, AQUILIUS.

AQUILIUS.

PRINCESSE, il n'eſt pas permis d'avancer plus loin. Céſar, qui ſait que vous êtes ici, ne tardera pas à paroître.

EMIRENE.

Aquilius, ayez pitié du malheureux Pharnaſpe. Il eſt innocent. Secourez-le. Appaiſez l'empereur.

AQUILIUS.

Qui le peut mieux que vous? Vous

regnez sur son ame. Une autre à votre place, feroit un meilleur usage de l'amour d'un monarque.

EMIRENE.

Je ne puis l'aimer.

AQUILIUS.

Est-il nécessaire que vous l'aimiez? Faites seulement qu'il le croye.

EMIRENE.

Dois-je avoir recours au mensonge?

AQUILIUS.

Non. Le mensonge est un artifice grossier & mal sûr. Il y a plus d'adresse à faire ensorte que les autres se trompent eux-mêmes. Un soupir que vous feindrez de vouloir retenir : une parole interrompue, & qui puisse être diversement comprise. Un regard tendre, que vous semblerez fachée qu'on vous ait surpris : un mouvement, un sourire, un silence, une rougeur, feront croire tout ce que vous n'aurez pas dit. Les amans se flattent aisément.

César ſera perſuadé, que vous l'aimez ; & quand vous le voudrez, vous pourrez toujours nier que vous ayiez montré de l'amour pour lui.

EMIRENE.

Je vous ai demandé du ſecours & non des conſeils.

AQUILIUS.

J'ai toujours crû, que le meilleur ſecours étoit un bon conſeil. Croyez-moi, princeſſe... Adieu, on approche. L'empereur va ſans doute paroître.

SCENE II.

SABINE, EMIRENE.

SABINE.

MA rivale en ce lieu!

EMIRENE.

Dieux! Sabine!

SABINE.

SABINE.

Vous êtes plus empressée & plus attentive que je n'aurois pensé. A peine l'incendie de la nuit est-il éteint, je vous trouve dans l'appartement de l'empereur.

EMIRENE.

Je viens...

SABINE.

Je voudrois féliciter César sur son bonheur.

EMIRENE.

Supliante, je viens implorer...

SABINE.

C'est aussi en supliante, que je voudrois parler à César. Mais, je me rends justice; je ne prétends pas la préférence sur vous. Je serai trop contente que l'empereur m'écoute la seconde.

EMIRENE.

Epargnez-moi, Sabine. Quelle est votre injustice! Loin que vous deviez

m'accuser de l'amour d'Auguste, cet amour fait toute ma peine. Je suis alarmée du danger de Pharnaspe. Voilà ce qui m'améne. Puis-je le voir périr, sans chercher à parler en sa faveur? Pharnaspe a mon cœur. Depuis long-temps nous nous aimons.

SABINE.

Ce discours est-il sincére?

EMIRENE.

Soyez-en certaine.

SABINE.

Mais, en parlant pour Pharnaspe, ne craignez-vous point d'irriter César?

EMIRENE.

Quel autre moyen puis-je prendre?

SABINE.

Il en est un meilleur. Fuyez de ce palais avec Pharnaspe. Lentulus, à la garde duquel il est remis, doit tout à mes ayeux. Je puis compter sur sa reconnoissance.

EMIRENE.

EMIRENE.

Puisse le succès répondre à vos bontés !

SABINE.

Allez ; préparez tout pour votre départ. Je me rendrai avec Pharnaspe à la grande fontaine des jardins. J'y serai, avant que le soleil ait rempli la moitié de son cours.

EMIRENE.

Puis-je l'espérer ? Le destin est si attaché à me poursuivre.

SABINE.

Touchez ma main pour gage de ma promesse.

EMIRENE.

Mon cœur ne peut résister à l'excès de ma joye. Heureuse Emirene! Généreuse Auguste! Que la terre produise pour vous des lauriers éternels ! Que l'univers adore en Sabine le plus beau don des cieux ! Que cette auguste main, que vous daignez me pré-

senter, régle le sort des couronnes & la liberté des rois.

SCENE III.

SABINE, *ensuite* ADRIEN, *&* AQUILIUS.

SABINE *seule.*

QUI sait, si, lorsqu'Emirene sera éloignée, Adrien ne reprendra pas sa premiere chaîne? Le feu ne sauroit durer sans nourriture. L'eau tarit bientôt, éloignée de sa source.

ADRIEN *appercevant Sabine.*

Emirene, délices de mon cœur... Dieux! Qu'ai-je dit?

SABINE.

Pourquoi me fuir, seigneur? Ne me refusez pas votre présence, au moins un moment. Vous rejoindrez ensuite, si vous le voulez, les délices de votre cœur.

ADRIEN.

Comment ? . . . Croyez-vous ? . . . Que voulez-vous dire ?

SABINE.

Au trouble de vos discours, je reconnois la sincérité d'Adrien. Vous ne savez pas me tromper. Ah ! Ne me cachez point cette louable rougeur. Vous ne pouvez concevoir le plaisir qu'elle me cause. Qui ne voit point sa faute, n'en rougit pas. Qui la voit, est bien près de s'en corriger.

ADRIEN.

Dieux !

SABINE.

Vous soupirez ? Ciel ! Qui l'eût pû croire ? La gloire de Rome, le modéle des héros, l'espérance de Sabine, Adrien inconstant ! Est-il possible ? Qui vous a séduit ? Parlez. Expliquez-moi votre changement.

ADRIEN.

Que voulez-vous que je vous dise ?

Tout me confond. Modérez moins vos plaintes. Nommez-moi infidéle. Ne retenez point les transports de votre colere. Vous devez ne m'épargner aucune injure. Je fais tout ce que vaut Sabine, la tendresse que j'eus pour vous, les promesses que je vous ai cent & cent fois répétées. Inutile soin! Je ne suis plus à moi. Je connois, j'admire votre vertu, votre beauté, & je ne puis avoir d'amour pour vous. Mon injustice m'est odieuse. Il vous est dû une vengeance : voulez-vous ma mort? Disposez de mes jours. J'y consens. Souhaitez-vous m'arracher les lauriers qui ceignent mon front? Je vous les remets; l'univers seroit heureux d'être soumis à Sabine.

SABINE.

Ah, seigneur! Je demande votre cœur & non l'empire.

ADRIEN.

Il étoit à vous, ce cœur. Le ciel ſait, ſi je l'ai défendu, ſi j'ai voulu vous le conſerver. Sabine, les dieux m'en ſont témoins. Les beautés de l'Aſie ne pouvoient me toucher.

SABINE.

Comment donc ?...

ADRIEN.

L'amour m'a ſurpris. J'étois dans mon camp tout rempli d'une victoire, encore dans l'agitation que donne la chaleur du combat, quand Emirene fut amenée devant moi. Dans le tumulte de l'ame, le paſſage à différens ſentimens eſt facile. Je vis Emirene dans les fers, implorer ma pitié, baigner de pleurs ma main qu'elle ſerroit, attacher ſur moi des yeux ſuplians avec tant de douceur... Ah, Sabine ! Si vous l'euſſiez vûe en cet état, vous me trouveriez excuſable.

SABINE.

SABINE.

C'en eſt trop. Vous m'abandonnez ; vous avez le courage de me le dire. Vous me vantez les charmes qui m'enlévent votre cœur. Ce n'eſt pas tout encore. Vous voudriez que moi-même je vous excuſaſſe. Vit-on jamais tirannie plus cruelle ? Eſt-ce là ce que j'ai mérité de vous ? Barbare, ingrat, parjure ?

ADRIEN *à part.*

Quelle peine !

SABINE.

Qu'ai-je dit ? Ah, ſeigneur ! Pardonnez ces plaintes injurieuſes. Ma colere naît de mon amour. Ordonnez de mon ſort, comme vous le voudrez. Fidéle, ou inconſtant, vous ſerez toujours ce que Sabine aimera. Peut-être un jour viendra, que vous rappellant ma fidélité, vous direz... Mais alors Sabine ne ſera plus.

AQUILIUS *entrant.*

(*à part,*) Sabine en ces lieux!

ADRIEN *à part.*

Je ne puis la voir ſouffrir. Je me ſens attendrir par ſes larmes. (*à Sabine.*) Vous avez vaincu, Sabine. Je rentre dans vos heureuſes chaînes. Je ſuis à vous.

AQUILIUS *à part.*

Dieux!

SABINE.

Que dites-vous, ſeigneur?

ADRIEN.

Que je vous céde; que je vous rens mon cœur.

SABINE.

Ah! Je ne puis le croire.

AQUILIUS *à part.*

Empêchons ce raccommodement.

SABINE.

Si vous revoyez Emirene...

ADRIEN.

Je ne la verrai plus.

SABINE.

Pouvez-vous vous en flatter ?

ADRIEN.

J'y ſuis réſolu ; on peut tout, quand on le veut.

AQUILIUS.

Seigneur, Emirene en larmes demande à ſe jetter à vos genoux. Elle vous cherche depuis long-temps.

SABINE.

Ah ! Quelle épreuve !

ADRIEN.

Non, Aquilius ; je ne dois plus voir Emirene. Il eſt temps, que je me ſouvienne de la fidélité que je dois à Sabine.

SABINE.

O, diſcours qui m'enchante !

AQUILIUS.

Il eſt juſte, ſeigneur. Mais que demande la malheureuſe Emirene ? Ce qu'on accorde à tous, lui ſera-t'il refuſé ?

fusé ? Elle est esclave, il est vrai ; mais, elle nâquit sur le trône.

ADRIEN.

En effet, Sabine, il y a de la cruauté à ne la pas écouter.

SABINE.

Ciel !

ADRIEN.

Si vous n'y consentez pas, elle ne me verra point. Mais . . . Je crains . . . Que feriez-vous en ma place ?

SABINE.

Je ne demanderois pas conseil.

ADRIEN.

Eh bien, Aquilius. Qu'Emirene parte sans me voir. Portez lui cet ordre.

AQUILIUS.

Que deviendras-tu, princesse infortunée !

ADRIEN.

Arrête . . . Que dis-tu ?

AQUILIUS.

AQUILIUS.

Rien, ſeigneur. Je vole exécuter vos ordres.

ADRIEN.

Attens. Il vaut mieux, qu'elle apprenne ſon ſort par ma voix. Quel danger y a-t'il à l'écouter un moment?

SABINE.

Ingrat! Vous ne me donnez qu'une eſpérance trompeuſe. En me jurant de la conſtance, vous retombez dans votre trahiſon. Vous ne pouvez éteindre votre nouvelle flamme. Vous ſoupirez, vous la cherchez, vous ne ſçauriez vivre éloigné d'elle.

SCENE IV.

ADRIEN, AQUILIUS.

ADRIEN.

TU l'entens, Aquilius. Adrien doit-il ſe livrer à tant de foibleſſes?

AQUILIUS.

AQUILIUS.

Si l'amour eſt une erreur, qui n'en eſt pas coupable?

ADRIEN.

De quel front oſerai-je reprendre les fautes des autres, ſi je ne puis me corriger moi-même? Non, . . . apaiſons Sabine. Ne voyons pas Emirene. Briſons un joug honteux... O, Dieux! Je ne le puis. Envain la raiſon ſe fait entendre. Mon ame irréſolue, écoute trop ma tendreſſe. Je ne ſaurois ni rompre ni ſupporter mon eſclavage. Juſtes Dieux! Ou donnez plus de force à nos cœurs, ou rendez-nous la vertu moins pénible.

SCENE V.

AQUILIUS *ſeul.*

PRENS patience, mon cœur, tu peux eſpérer la victoire: mais,

 tu

tu ne la remportes pas encore. L'amour d'Adrien, la colere de Sabine combattent pour nous. Le combat est commencé : mais, gardons-nous d'agir avec trop de précipitation. Un sage guerrier ne frappe pas inconsidérément. Il observe son ennemi, attend son avantage & se garde bien de se laisser emporter par la colere. Il feint, s'avance, recule, jusques au moment qui doit le rendre sûrement vainqueur.

SCENE VI.

Le Théatre représente des Jardins.

EMIRENE, *ensuite* SABINE *&* PHARNASPE.

EMIRENE.

QUE fait mon amant? Pourquoi ne vient-il pas? Doit-il me laisser

fer languir ainsi? Que le cours du soleil est lent aujourd'hui! Chaque moment me semble un jour.

SABINE *à Pharnaspe.*

La voilà.

PHARNASPE.

Belle Emirene.

EMIRENE.

C'est vous, cher prince! En croirai-je mes yeux?

PHARNASPE.

Enfin....

SABINE.

Remettez ces tendresses à un autre temps. Il faut vous sauver. Ce chemin est favorable à votre fuite. Lentulus me l'a montré. A quelques pas de l'entrée, il se partage en deux. La droite méne au fleuve; la gauche au palais. Ayez soin d'éviter cette derniere. Allez. Puisse la fortune vous conduire heureusement, & l'amour vous servir de guide!

EMIRENE.

Généreuse Auguste !

PHARNASPE.

Grande princesse, comment reconnoître...

SABINE.

Pensez quelquefois à moi : &, au milieu de votre félicité, donnez quelques soupirs à mes peines. Heureux amans, que le Ciel toujours favorable ne vous fasse jamais éprouver de malheurs pareils à ceux de la fidéle Sabine ! Je ne porte point envie à votre bonheur : mais, que je serois heureuse, qu'un cœur sentît pour moi la pitié que je vous ai montrée !

SCENE

SCENE VII.

EMIRENE, PHARNASPE.

PHARNASPE.

BELLE Emirene, je vous revois? Mon bonheur me paroît un songe.

EMIRENE.

Il ne nous manque plus que de retrouver mon pere. Quelle sera sa joye! Sachons de quel côté il a tourné ses pas.

PHARNASPE.

Vous serez satisfaite.

EMIRENE.

Cherchons donc Osroës.

PHARNASPE.

Oui. Mais à présent ne songez qu'à suivre mes pas.

EMIRENE.

Dieux

EMIRENE.

Dieux ſavorables ! Que de bonheur à la fois !

PHARNASPE.

Arrêtez.

EMIRENE.

Pourquoi ?

PHARNASPE.

N'entendez-vous pas un bruit d'armes ?

EMIRENE.

Il eſt vrai. Mais, je ne diſtingue pas d'où il part.

PHARNASPE.

Du chemin que nous devons tenir.

EMIRENE.

O ciel !

PHARNASPE.

Raſſurez-vous. Cachez-vous ſeulement juſqu'à ce que j'aye découvert la cauſe de ce bruit.

EMIRENE.

Que deviendrons-nous ? Dieux !

Ne

Ne m'abandonnez pas. (*Emirene se cache.*)

SCENE VIII.

OSROES, *en habit Romain, l'épée à la main, sortant du chemin indiqué par Sabine.*
PHARNASPE, EMIRENE *cachée.*

OSROES.

VA, superbe, va maintenant raconter aux ombres les triomphes de Rome.

PHARNASPE.

Où courez-vous, seigneur ?

OSROES.

Ami, nous sommes vengés. La terre est délivrée de son tyran. Vois le fer heureux qui vient de punir Adrien. Cet odieux Romain passoit

ordinairement par ce chemin obſcur, pour ſe rendre à l'appartement d'Emirene. Un des ſiens, confident du ſecret, m'en a inſtruit. L'or m'a fait trouver un traître parmi ces héros du Tibre. Sous le déguiſement où tu me vois, je l'ai attendu au paſſage, & lui ai plongé cette épée dans le ſein.

PHARNASPE.

Mais dans l'obſcurité, vous pouviez vous tromper, & frapper un autre pour l'empereur.

OSROES.

J'avois tout prévû. Celui que j'avois gagné, à mon approche, a feint de tomber. C'eſt le ſignal qu'il m'avoit donné, pour ſe mettre lui-même en ſûreté & me faire reconnoître Céſar.

EMIRENE *à part.*

Quel eſt ce Romain? Il tient une épée qui me paroît enſanglantée. Je voudrois voir ſon viſage.

PHARNASPE.

PHARNASPE.

Qu'allons-nous faire? En fuyant par le chemin dont vous sortez, nous nous exposons à être rencontrés par ceux que le bruit aura attirés. L'autre côté est rempli de gardes & d'esclaves.

OSROES.

Ce fer vous ouvrira un passage.

PHARNASPE.

N'employons ce moyen qu'à l'extrêmité. Je veux auparavant voir, s'il n'en est pas d'autre pour nous échaper.

EMIRENE *à part.*

Je ne puis entendre leurs discours.

PHARNASPE.

Seigneur, cachez-vous dans ce bosquet. Je reviens bien-tôt.

OSROES.

Hâte ton retour, ou je pars seul.

PHARNASPE.

Prenons le chemin que Sabine m'a

enseigné. Le malheur d'Auguste n'est peut-être pas encore divulgué. Nous aurons le temps de nous éloigner avant qu'on en soit instruit. C'est le parti le plus sûr.

SCENE IX.

PHARNASPE, ADRIEN *l'épée à la main*, GARDES, EMIRENE *cachée.* OSROES *caché.*

ADRIEN *rencontrant Pharnaspe.*

ARRÊTE, malheureux !

PHARNASPE.

Dieux! Que vois-je?

ADRIEN.

Gardes, empêchez sa fuite.

PHARNASPE.

Je demeure immobile.

EMIRENE.

EMIRENE *cachée.*

Ah! Nous sommes découverts.

ADRIEN.

Ingrat, ma vûe t'interdit. Tu as cru me percer le cœur. Le discours injurieux que tu a tenu en frapant, m'a instruit de ton dessein.

EMIRENE *cachée.*

Je connois l'erreur. Le traître, est celui qui s'est caché!

ADRIEN.

Tu ne répons rien, perfide! Qui t'a fait agir? Qui a rompu tes fers? Parle.

PHARNASPE.

Je ne puis.

ADRIEN.

Ton silence t'accuse.

PHARNASPE.

Seigneur, pour ne point s'excuser, on n'est pas toujours coupable.

EMIRENE *cachée.*

Dieux! Inspirez-moi.

ADRIEN.

Qu'on le traîne dans la prison la plus affreuse.

EMIRENE *paroissant.*

Arrêtez!.. Écoutez. Il est innocent.

PHARNASPE.

Princesse, que faites-vous?

ADRIEN *à Emirene.*

Dieux! Vous en ce lieu avec Pharnaspe; & vous défendez ce traître!

EMIRENE.

Il ne l'est point. Entre ces arbres...

PHARNASPE.

Qu'allez-vous dire?

EMIRENE.

Entre ces arbres est caché le scélérat qui a attenté à vos jours.

PHARNASPE *à part.*

O ciel! Elle ne sait pas, que c'est son pere.

ADRIEN *à Emirene.*

Si vous voulez que je vous croye, ne prenez pas tant d'intérêt au péril de

de Pharnaſpe. Ingrate! Vous tremblez pour ſes jours. Votre trouble eſt ſi grand, que vous ne pouvez faire un menſonge adroit & vraiſemblable.

PHARNASPE *à part.*

Appuyons ſon erreur.

EMIRENE *à Adrien.*

Si vous ne m'en croyez pas . . .

PHARNASPE.

Que ſert-il, princeſſe, de chercher à différer ma mort de quelques inſtans? Mon crime eſt avéré. En voulant m'excuſer, vous me condamnez. Mais, ſi je ſuis coupable, ma faute m'eſt ſi chere, que je ne voudrois pas être innocent.

ADRIEN.

Scélérat!

EMIRENE *à part.*

Je ne puis le comprendre.

PHARNASPE *à part.*

Quelle mort plus glorieuſe, que de mourir pour ſauver ſon roi!

EMIRENE *à Pharnaspe.*

Prince, cher amant, cher époux, pourquoi conspirer vous même votre perte? Pourquoi vouloir paroître coupable d'un crime que vous n'avez pas commis?

ADRIEN.

Voilà donc ce Pharnaspe, que vous ne connoissiez pas? Comment vous est-il si cher en ce moment? Qu'est devenue votre premiere froideur, ame remplie d'imposture?

EMIRENE.

Seigneur...

ADRIEN.

Je le punirai de plus d'un crime à la fois. Gardes...

EMIRENE.

Mais, voyez quel est le perfide...

PHARNASPE.

Emirene, au nom de notre amour, gardez-vous de parler.

EMIRENE.

EMIRENE.

Vous obéïr, feroit vous trahir; (*aux gardes:*) Suivez mes pas. C'eſt ici que s'eſt caché le traître. (*Elle court vers Oſroës.*)

PHARNASPE.

Dieux! Arrêtez.

EMIRENE *à Adrien.*

Voyez, Seigneur...

OSROES.

Il eſt vrai; c'eſt moi.

EMIRENE.

Mon pere!

ADRIEN.

Le roi des Parthes en habit romain! Combien donc êtes vous de ſcélérats réünis contre moi.

OSROES.

Seul, j'ai ſoif de ton ſang. Ma main s'eſt trompée: mais, ſi tu me laiſſes la vie, je réparerai mon erreur.

ADRIEN.

M'attaquer dans l'obſcurité! Pren-

dre le moment que le hazard me fait tomber !

OSROES.

Sort barbare ! Voilà ce qui m'a abusé. Celui qui te trahissoit devoit tomber. Le hazard a voulu, que ta chûte te sauvât. J'ai frappé l'un pour l'autre.

PHARNASPE *à part.*

La trahison est retombée sur le traître.

ADRIEN.

Barbare ! Quelle récompense de mes bontés ! Tu es accablé & vaincu. Je t'offre l'amitié de Rome . . .

OSROES.

Vous donnez ce nom à la tirannie. Mais, vos amis sont esclaves, & vous régnez.

ADRIEN.

Nous sommes les dépositaires de la justice. Ceux qui deviennent nos compagnons, sont esclaves de la justice

vice & non de Rome. Mais, la justice est pour vous une tirannie.

OSROES.

Et qui vous a rendu les interprêtes, les dépositaires de la justice? Êtes-vous admis au conseil des dieux? Êtes-vous des dieux vous-mêmes?

ADRIEN.

Non : mais nous cherchons à les imiter. Et qui agit à l'exemple des dieux, est un dieu pour le reste des mortels.

OSROES.

Est-ce à l'exemple des dieux, que vous envahissez les biens d'autrui, que vous enlevez les sceptres, que vous vous laissez emporter aux égaremens de l'amour, que vous voulez opprimer vos rivaux, que vous trahissez vos épouses? . . .

ADRIEN.

Ah! C'en est trop. Gardes, que dans

dans des prisons séparées, ces criminels attendent le supplice.

PHARNASPE.

Quoi ? Emirene aussi ?

ADRIEN.

Elle-même, l'ingrate.

PHARNASPE.

Quelle injustice ! Quel est son crime ?

ADRIEN.

Vous êtes tous mes ennemis. Vous êtes tous coupables. Vous le savez, perfides ; & vous osez encore m'insulter ! Je suis agité de colere, de remords, d'amour & de jalousie. L'enfer a-t'il encore d'autres furies pour venir déchirer mon cœur ?

SCENE

SCENE X.

OSROES, PHARNASPE, EMIRENE.

EMIRENE.

MON pere... Ciel! Osai-je encore vous appeller de ce nom, quand c'est moi qui cause votre trépas?

OSROES.

Sors. N'attaque point ma constance.

EMIRENE.

Vous me bannissez avec justice. Ah, mon pere! Pardonnez-moi; je tombe à vos pieds.

OSROES.

Non, ma fille; je ne suis point en colere contre toi. Je t'embrasse. Je te pardonne.

pardonne. Adieu. Tu es ce que j'ai de plus cher.

EMIRENE.

Adieu funeste !

PHARNASPE.

Triste séparation !

EMIRENE.

Cet embrassement, ce pardon, ce regard, ce soupir, ne sont qu'augmenter ma peine & mon crime. Qu'ai-je fait, malheureuse ? Toute votre tendresse me rend encore plus coupable.

SCENE XI.

OSROES, PHARNASPE.

PHARNASPE.

QUE mon sang ne suffit-il pour sauver mon roi & ma princesse !

OSROES.

OSROES.

Ami, c'eſt aſſez ; je n'ai que trop montré de foibleſſe. Ne cherche pas à ébranler ma fermeté. Je veux que mon ennemi ait la honte de me trouver ſupérieur à toute ſa colere. Je veux, en tombant, que ma chûte l'effraie encore.

Le lion bleſſé conſerve ſa fierté. Il regarde ſa playe, ſans rien perdre de ſon courage. Il rugit, menace, frémit, & dans l'inſtant même de ſa mort, il fait trembler le chaſſeur.

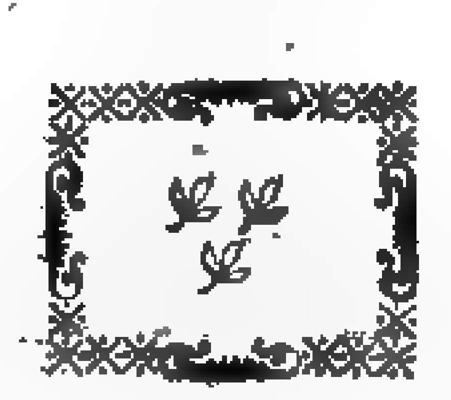
SCENE XII.

PHARNASPE *ſeul.*

COMMENT puis-je réſiſter à mes tourmens ? Aſtres cruels, arrachez-moi le jour. Qu'on a peu de raiſon de dire, qu'une grande douleur,

leur, qui dure trop long-temps, est nécessairement suivie de la mort ! Ah ! La peine que je ressens est au-dessus de toute constance. Cependant, elle empoisonne ma vie, sans me l'ôter.

Fin du second acte.



ACTE

ACTE III.

Le théâtre représente un salon.

SCENE PREMIERE.

SABINE, AQUILIUS.

SABINE.

QUE je parte! Adrien peut-il pousser si loin l'injustice? De quel crime veut-il me punir?

AQUILIUS.

Il sait, que vous êtes le conseil & l'auteur de la fuite d'Emirene & de Pharnaspe. Il croit, que vous avez séduit ses gardes. Il dit, que vous avez agi contre ses ordres; que, restant ici plus long-tems, vous acheveriez de rendre infidéle tout ce qui l'environne.

l'environne. Il exagére votre faute avec tant d'art, qu'à l'entendre, il semble vous faire grace, au moment qu'il vous punit.

SABINE.

On ne peut nommer faute une action, dont la cause & l'objet ne sont point criminels. J'ai voulu sauver la gloire de César, servir une rivale, regagner le cœur d'Adrien. Je n'ai pris conseil ni de la haine, ni de la colere. Je n'ai eu pour motifs, que la pitié & l'amour. Si j'ai fait un crime, il est bien léger.

AQUILIUS.

J'en conviens, madame. Peut-être même Adrien pense-t'il de même. Mais, il ne cherche qu'un prétexte.

SABINE.

Je veux le voir, le faire rougir.

AQUILIUS.

Il m'est défendu de vous laisser paroître à ses yeux.

SABINE.

Ciel ! Je partirois ſans le voir.

AQUILIUS.

Oui, madame, il le faut. Déja les vaiſſeaux ſont préparés.

SABINE.

Je ne puis obéir à cet ordre.

AQUILIUS.

Ne vous perdez pas. Partez. Ce n'eſt point par la réſiſtance que vous réuſſirez. Je chercherai le moment de pouvoir calmer l'empereur.

SABINE.

Au moins, dites lui...

AQUILIUS.

Je dirai, madame, tout ce que je dois dire.

SABINE.

Dites-lui, qu'il eſt un infidéle ; qu'il me trahit... Non, Aquilius. Dites-lui, que je pars, que je l'adore. Ah ! Si, en partant, je lui coutois un ſoupir!

Que je serois contente! Je ne desire que cette satisfaction & la mort,

SCENE II.

AQUILIUS *seul.*

C'EST par mon artifice que Sabine va partir, & je ne puis sans peine, la voir s'éloigner. Ah! Si elle demeure, je la perds. Elle rappellera la vertu dans le cœur d'Adrien. Je gémis de l'absence de ce que j'aime; mais elle est nécessaire à mon bonheur.

La vigne coupée à propos en devient plus belle & meilleure. Le baume coule des blessures que fait à l'arbre la main du pasteur arabe.

SCENE III.

ADRIEN, AQUILIUS.

ADRIEN.

AQUILIUS, qu'as-tu obtenu?

AQUILIUS.

Rien, seigneur. Je n'ai pû retenir Sabine. Elle est résolue à partir. Elle ne doit pas, dit-elle, rester en ce séjour. Sa gloire s'y oppose. Elle craint, d'ailleurs, de vous être importune. Ses plaintes me paroissent si modérées, que je la soupçonnerois de sentir un autre amour, & de faire servir votre inconstance de prétexte à la sienne.

ADRIEN.

Je veux la voir.

AQUILIUS.

Voulez-vous essuyer ses mépris?

ADRIEN.

Ah!

AQUILIUS.

Voudriez-vous la prendre pour épouse?

ADRIEN.

Dieux!

AQUILIUS.

Pourquoi donc vouloir la retenir?

ADRIEN.

Je ne sai ce que je veux.

AQUILIUS.

Daignez, seigneur, écouter mon conseil. Au moindre signe de consentement de la part d'Osroës, Emirene est à vous. Ce n'est que la crainte de déplaire à son pere, qui fait qu'elle se refuse à vos vœux. Ne sera-t'il pas heureux de recouvrer son royaume, en donnant la main de sa fille? Vous approuvez ma pensée: avouez-le, seigneur.

ADRIEN.

ADRIEN.

J'ai fait plus. J'ai ordonné qu'on fît sortir Osroës de sa prison, & qu'on me l'amenât. Il attend mes ordres près de ces lieux.

AQUILIUS.

Pourquoi ne pas achever ?

ADRIEN.

Ah ! Tu ne peux comprendre les troubles de mon cœur. Rome, le sénat, Emirene, Sabine, ma gloire, mon amour, tout se présente à mes yeux. Je voudrois tout accorder. Partout, je ne trouve que des obstacles. Je veux, je me repens. Je désavoue jusques à mon repentir. Une longue incertitude me réduit, à ne pouvoir plus distinguer le bien & le mal. Le temps me presse. Je prens le parti le moins bon.

AQUILIUS.

Seigneur, cessez de vous tourmenter vous-même. La beauté qui vous

fait

fait soupirer est presque entre vos bras. *Osez la serrer contre votre sein.* Je ne puis vous voir souffrir. Je vais faire entrer le roi des Parthes.

ADRIEN

Demeure. S'il se peut. . .

AQUILIUS.

Seigneur, c'est trop balancer.

ADRIEN.

Fais donc ce que tu voudras.

SCENE IV.

ADRIEN, *ensuite* OSROES & AQUILIUS.

ADRIEN *seul.*

QU'AURA-t'on à me reprocher? La nature, la raison, tout nous porte à nous conserver la vie. Ah, je ne puis vivre sans Emirene.

OSROES.

OSROES.

Que veut-on de moi?

ADRIEN.

Que le roi des Parthes s'asseye & m'écoute; qu'il donne au moins quelque tréve aux transports de sa colere.

OSROES.

Je ne te promets pas de la contenir long-temps.

AQUILIUS *à part.*

On va décider de mon sort.

ADRIEN.

Osroës, tout dans l'univers est sujet au changement. Il seroit étonnant, que nos haines fussent éternelles. La paix devient à la fin nécessaire au vaincu, utile au vainqueur. Il n'est plus entre nous, de sujets de colere. Les destins contraires vous ont tout enlevé, le ciel favorable m'a tout donné. Je n'ai plus rien à conquérir, vous n'avez plus rien à perdre.

SABINE.

O dieux! (*à Aquilius.*) César ne m'a-t'il pas ordonné de partir sans le voir?

AQUILIUS *à part.*

Parler, ou garder le silence, me perd également.

SABINE.

Perfide? Tu te troubles. Je vois ton artifice. Apprenez, seigneur...

AQUILIUS.

Je confesse mon crime. J'adore Sabine. J'ai craint que sa vertu ne fût à la fin victorieuse... J'espérois, qu'éloignée...

ADRIEN.

C'est assez. J'entens. Malheureux! Est-ce ainsi que tu reconnois mes bienfaits? Est-ce là la fidélité que tu dois à ton empereur? Toi, mon rival? Ennemi de ma gloire... (*à sa suite.*) Qu'on le garde.

AQUILIUS *à part.*

Sort contraire !

ADRIEN.

Que mon épouse reste avec moi.

SABINE.

Moi, seigneur, votre épouse ? Et quand ? . . .

ADRIEN.

Vous n'aurez pas long-temps à attendre. Laissez-moi seulement calmer les troubles de mon cœur.

SABINE.

Je ne verrai jamais ce jour.

ADRIEN.

Il n'est pas loin, Sabine ; mon devoir, les mépris d'Emirene, la haine de son pere . . .

SCENE XIe. ET DERNIERE.

ADRIEN, SABINE, EMIRENE, PHARNASPE, CHŒUR.

EMIRENE.

César...

PHARNASPE.

Seigneur...

EMIRENE.

Ayez pitié...

ADRIEN.

De qui?

EMIRENE.

De mon pere.

PHARNASPE.

De mon roi.

ADRIEN.

Rome, le sénat en décidera. Il m'a

trop offensé, pour que je veuille le sauver. Il m'a trop irrité, pour que j'ose me rendre son juge.

EMIRENE.

Cependant, vous le punissez par le plus terrible châtiment.

ADRIEN.

Je ne veux jamais entendre parler d'Osroës.

PHARNASPE.

Vous méprisez les pleurs d'Emirene, qui, si vous voulez, va devenir votre épouse?

ADRIEN.

Mon épouse!

PHARNASPE.

Elle vous demande la grace de son pere; elle vous offre pour prix, la main qui peut vous rendre heureux.

ADRIEN.

Mais, elle ne le dit point.

EMIRENE *à part.*

Hélas!

PHARNASPE.

Parlez, Emirene.

EMIRENE.

Pharnaſpe a parlé pour moi.

ADRIEN.

Que ce conſentement lui coute! Ah! Je connois ſon cœur. Non, la haine du pere eſt trop obſtinée. La premiere tendreſſe de la fille eſt trop forte. Quoique mon épouſe, elle ſeroit toujours mon ennemie.

EMIRENE.

Non, César, le devoir me conduira à l'amour. Révoquez votre ordre. Pardonnez à mon pere. Par cette bonté dont le ciel a imprimé les rayons ſereins ſur votre front : par ces lauriers glorieux dont votre tête eſt couronnée : par cette main invincible qui ſoutient le monde : par cette main que je baiſe, que j'arroſe de mes pleurs...

ADRIEN.

Levez-vous. (*à part.*) Qui vit jamais de si belles larmes? Est-ce une mortelle? Est-ce une déesse? Elle pleuroit ainsi, quand elle se soumit mon cœur.

EMIRENE *à part*

Hélas! Qu'ai-je à espérer?

PHARNASPE.

Que décidez-vous, seigneur?

ADRIEN *à part.*

Ah! Si Sabine n'étoit point ici.

SABINE *à part.*

Mon malheur est certain.

ADRIEN *à part.*

Déja je crois entendre ses reproches.

SABINE *à Adrien*

Seigneur, je vois...

ADRIEN.

Que voyez-vous, Sabine? Je n'ai pas encore parlé; je n'ai encore rien déterminé, & déja vous m'accusez. Doit-

Doit-on punir un crime avant qu'il ſoit commis ?

SABINE.

Ne vous irritez point, Seigneur. Daignez m'écouter, & croyez, que ce que je dirai, n'eſt ni un artifice de l'amour, ni une colere déguiſée. Regardez-moi. Vous verrez tout mon cœur dans mes yeux.

ADRIEN.

Parlez. Je vous écoute.

SABINE.

Seigneur, je vois, & il n'eſt que trop facile de s'en appercevoir, que tous vos efforts, pour vous rendre à vous même, ſont inutiles. Et moi, loin d'être irritée de toutes vos offenſes, je ſens ma tendreſſe pour vous s'augmenter encore. Les traits dont l'amour nous a bleſſés, ſont trop forts. L'un de nous deux doit mourir de douleur ; moi, ſi je vous pers ; vous, ſi vous perdez Emirene. La vie d'une

amante

amante infortunée feroit trop achetée par le trépas d'un héros tel qu'Adrien. Si vous ne vivez pas pour moi, vivez pour la gloire, pour la patrie, pour le bonheur de l'univers. Je vous rens vos fermens. Je vous pardonne les tourmens que vous m'avez caufés. Je prendrai moi-même votre défenfe & vous juftifierai.

ADRIEN.

Que dites-vous?

SABINE.

Ne fongez plus à moi. Mes peines finiront bientôt. Que la mort me feroit chere, fi ces jours que me ravit la douleur, l'amour les ajoûtoit aux vôtres!

ADRIEN.

Trop généreufe Sabine, vous êtes digne de mille couronnes. Votre vertu eft au-deffus d'une mortelle. Vous voulez donc tous me montrer mon devoir? (*A Pharnafpe.*) Pour fauver

ADRIEN.

Eh bien? Que dites-vous?

OSROES.

Croirai-je tant de foiblesse à Adrien?

ADRIEN.

Il est vrai. Je suis trop foible, Osroës. Pourquoi chercherois-je à le dissimuler? Si je n'ai la main d'Emirere, je pers le repos & le jour.

OSROES.

Puisque ton bonheur dépend de si peu de chose. Je suis content. Fais appeller ma fille.

ADRIEN.

Vous acceptez donc les offres que je vous fais?

OSROES.

Qui pourroit les refuser?

ADRIEN.

Ami, vous me rendez la paix. Aquilius, faites venir la princesse.

AQUILIUS.

J'obéis. (*à part.*) Sabine est à moi.

ADRIEN.

Je recouvre la vie. Qu'on détache les fers du roi des Parthes.

OSROES.

Il n'est pas temps encore, Adrien. Je jouirois de tes dons, plûtôt que toi des miens.

ADRIEN.

Qu'on exécute mes ordres.

OSROES.

Non.

ADRIEN.

Je voudrois vous voir soulagé de ce poids injurieux. L'espérance de mon bonheur prochain m'enchante. Emirene ne vient pas!

OSROES.

J'en suis aussi impatient que toi.

ADRIEN.

Je vais moi-même presser l'arrivée de la princesse.

OSROES.

OSROES.

Il n'en eſt pas beſoin. Elle paroît.

SCENE V.

ADRIEN, EMIRENE. OSROES.

ADRIEN.

BELLE Emirene...

OSROES.

Il convient mieux, que ce ſoit moi qui le premier lui explique...

ADRIEN.

Il eſt vrai.

EMIRENE *à part.*

Qui peut cauſer la joye que je vois ſur leurs viſages?

OSROES.

Ma fille, au milieu de nos infortu-

 nes,

nes, nous avons dequoi nous consoler. Le croiriez-vous? Votre beauté peut réparer tous mes malheurs.

EMIRENE.

Que dites-vous, seigneur?

ADRIEN.

Cet amour sincére...

OSROES *à Adrien.*

Laisse moi parler.

ADRIEN.

Parlez, seigneur.

OSROES.

Le ciel a donné tant de pouvoir à vos yeux, qu'ils vous ont soumis votre vainqueur. Il soupire pour vous. Il s'abaisse à la priere. Sans vous il ne peut vivre. Vous êtes une divinité qu'il adore...

ADRIEN *à Emirene.*

Oui, vous pouvez...

OSROES.

Je n'ai pas dit encore.

ADRIEN.

ADRIEN *à part.*

Que cette lenteur me fait souffrir !

OSROES.

Je veux . . . (*Ecoutez ma fille & gravez dans votre ame ce dernier ordre d'un pere.*) Je veux en mourant, qu'il me reste par vous une vengeance à espérer. Je hais le tyran. Haïssez-le de même. Que ma haine pour lui soit votre héritage.

ADRIEN.

Osroës, que dites-vous ?

OSROES.

Que ni la crainte ni l'espérance ne vous le fassent accepter pour époux. Voyez-le à chaque instant furieux, désesperé, fremir de colere & tourmenté de toutes les fureurs de l'amour.

ADRIEN.

Justes dieux !

OSROES.

Parle, César. Osroës n'a plus rien à dire.

ADRIEN.

! Imprudent, ne vois-tu pas que tu allumes la foudre qui va t'accabler ?

OSROES.

Tu te trompes, ſuperbe. Ta fureur fait mon triomphe.

ADRIEN.

Quelle rage ! Quels regards ! Quels diſcours ! Tu dégrades l'humanité. L'excès de ma ſurpriſe affoiblit ma colere. Barbare ! Je ne puis comprendre, ſi c'eſt en toi férocité ou folie. Si tu pouvois te voir, tu te ferois horreur. Les animaux les plus féroces, le ſont moins que toi.

SCENE VI.

OSROES, EMIRENE.

OSROES.

VOICI l'instant, ma fille, de me prouver ta tendresse. Secours un pere qui t'implore.

EMIRENE.

Seigneur, mon sang est à vous.

OSROES.

Sauves-moi de la fureur du tyran Romain. Je te vois sans chaînes.

EMIRENE.

L'empereur a reconnu l'innocence de Pharnaspe & la mienne. Nous sommes libres. Mais, quel secours vous puis-je donner?

OSROES.

Un fer, du poison, la mort!

EMIRENE.

Ah, mon pere! Que dites-vous? Quelle preuve de tendresse!... Votre fille pourroit?... Quelle horreur! Vous l'espérez envain. Si mon cœur étoit assez cruel pour y consentir, ma main s'y refuséroit.

OSROES.

Va; je te croyois plus digne de ta naissance. Le nom de la mort te fait trembler! La fille d'Osroës doit la regarder d'un autre œil. Le trépas n'a rien d'affreux pour un grand cœur. On ne peut sans bassesse, le croire terrible. Ce n'est pas le plus grand des maux; c'est le terme des souffrances humaines.

SCENE VII.

EMIRENE, *ensuite* PHARNASPE.

EMIRENE *seule.*

MALHEUREUSE! Quel parti prendre!

PHARNASPE.

Emirene, courez à César, obtenez, qu'il révoque son ordre contre votre pere. Il l'envoye chargé de fers...

EMIRENE.

A la mort?

PHARNASPE.

A un malheur plus grand encore, à Rome.

EMIRENE.

Et, que puis-je pour lui?

PHARNASPE.

PHARNASPE.

Priez, pleurez, offrez votre main à Adrien. Oubliez notre amour. Ne songez qu'à sauver le roi.

EMIRENE.

Il m'a prescrit une haine éternelle pour César.

PHARNASPE.

Vous ne devez pas remplir un ordre qu'il vous a donné dans sa colere. Princesse, il faut sauver Osroës malgré lui-même.

EMIRENE.

Moi, me jetter dans les bras d'un autre? C'est vous, prince, qui m'y engagez?

PHARNASPE.

Ah! Vous ne voyez pas mon cœur. Vous ignorez quelle peine, quel effort il m'en coûte. Au moment que je vous parle, je tremble; mon sang se glace. Je sai que je pers l'unique bien pour qui j'aimois la vie. Je sai que je

demeurerai,

demeurerai, triste, désespéré, insupportable aux autres & à moi-même. Mais, que diroit de moi toute l'Asie, si Osroës périssoit quand je puis le sauver? Princesse, sacrifions l'amour au devoir. Allez, épouse d'Auguste, remplissez la premiere place du monde. Ma consolation dans ma douleur extrême, sera de dire : *Qui donna des loix au cœur de Pharnaspe, en donne à l'univers.*

EMIRENE.

Ah, prince! Si vous voulez que je consente à vous perdre, ne me montrez pas un cœur si digne d'être aimé.

PHARNASPE.

Vous ne me perdrez pas. Tant que je vivrai, je vous aimerai, je serai à vous, autant cependant que votre gloire & ma vertu pourront le permettre. J'en jure par le ciel, par vos beaux yeux qui sont des dieux pour moi...

moi... Mais où vais-je m'emporter? devons-nous perdre le temps en plaintes? Osroës va périr.

EMIRENE.

Adieu.

PHARNASPE.

Ecoutez-moi.

EMIRENE.

Que voulez-vous?

PHARNASPE.

Allez... Arrêtez... O dieux! Je souhaite & je crains que vous me quittiez.

EMIRENE.

Ciel! En nous séparant, cher Prince, je sens mon ame m'abandonner. La mort n'est peut-être pas si cruelle. Que nous nous trompions, en pensant que nous étions nés l'un pour l'autre!

SCENE

SCENE VIII.

PHARNASPE *seul.*

FIDÉLITÉ pour mon roi, tendresse pour mon amante, quels combats vous excitez dans mon cœur! Vous y êtes tour à tour vaincus & vainqueurs. Quelque soit mon triomphe, il me le faut payer bien chérement. Que je suis malheureux! Mais, ô dieux! Dois-je me plaindre, quand la cause de ma peine est si belle? On doit se consoler dans l'infortune quand elle ne laisse après elle ni honte ni repentir.

SCENE IX.

Le théatre représente le palais de l'empereur.

SABINE, AQUILIUS, *suite.*

SABINE.

TÉMÉRAIRE! Tu oses me parler d'amour! Oublies-tu qui je suis? Oublies-tu qui tu es?

AQUILIUS.

L'amour égale tout. Le respect m'a fait jusqu'à présent garder le silence. Ce n'est que dans ce dernier moment que je vous fais l'aveu de ma tendresse.

SABINE.

Ton amour est un crime, ton aveu un outrage. Allons.

AQUILIUS.

AQUILIUS.

Je vois la cause de vos dédains. Vous portez toujours dans votre cœur le barbare, l'injuste, l'inconstant Adrien.

SABINE.

Arrête, respecte ton souverain.

AQUILIUS.

C'est de vous que j'ai apris les noms que je lui donne.

SABINE.

Ce qui m'est permis, ne te l'est pas. Adrien est ingrat, il est vrai. Mais il est sur le trône. Je ne dois ni ne veux l'entendre accuser. Il me trahit; mais je suis la seule qui puisse le nommer tyran, la seule qui ait à se plaindre de lui.

AQUILIUS.

Dans Rome, vous aurez peut-être moins de fierté.

SCENE

votre roi, prince, vous me cédez votre amante. (*à Emirene.*) Tendre fille, vous vous facrifiez pour votre pere! (*à Sabine.*) Amante trahie, vous ne vous occupez que du bonheur d'un inconftant! Montrerai-je feul de la foibleffe, ayant devant moi tant d'exemples de courage? Je devrois cacher ma honte aux yeux des mortels. Et je régne? Et je donne des loix au monde? Non, je fens la gloire & la vertu reprendre fur moi leur empire. Je fors du profond fommeil où j'étois plongé. Mon efclavage eft fini. Je me reconnois. Pardon, (*à Sabine.*) Mon illuftre liberatrice. Vous avez rappellé l'honneur dans l'ame d'Adrien. Je veux qu'en ce jour tout le monde foit heureux. Je rens à Ofroës la liberté & fon royaume, à Pharnafpe fa belle Emirene. Je fais grace à Aquilius. Enfin, Sabine, je reviens à vous, digne de votre cœur.

SABINE,

O honheur !

EMIRENE.

O tendresse !

SABINE.

Qu'heureusement je retrouve Adrien !

PHARNASPE.

Seigneur, permettez qu'Osroës vienne...

ADRIEN.

Non ; son ame irritée souffriroit de ma présence. Que sur les mêmes Vaisseaux où il est prisonnier, il aille souverain, où il voudra être conduit. S'il me veut pour ami, dites lui qu'Adrien le souhaite & ne l'exige pas ; que son amitié soit un don, & non une récompense.

PHARNASPE.

Cœur magnanime !

ADRIEN *à Emirene.*

Vous, Princesse, demandez tout

ce

ce qui dépend de moi. Soyez sûre de l'obtenir. Laissez-moi seulement la tranquilité de mon cœur. Je ne puis me la promettre, tant que vous serez près de moi. Partez; je vous en conjure; (*en montrant Pharnaspe.*) Voilà votre époux. Vous allez retrouver votre pere. Vivez tous trois contens & mettez mes égaremens dans un éternel oubli.

EMIRENE.

Du moins, seigneur...

ADRIEN.

C'en est assez, Emirene. Adieu.

CHŒUR.

Auguste, que la gloire de votre nom se fasse entendre dans les airs; que ce jour soit marqué au nombre des jours heureux.

FIN.

TITUS.

TITUS.

SUJET.

SUJET.

D'Aprés tous les historiens, l'antiquité ne présente point de prince, ni meilleur ni plus aimé que Titus, fils de Vespasien. Il réunissoit en lui les plus rares avantages de l'ame & du corps. La clémence fut son caractere distinctif. Il fut si chéri, qu'on le nomma les délices du genre humain. Il ne fut cependant pas à l'abri des piéges de l'infidélité. Il se vit exposé à la trahison. Parmi ceux qu'il honoroit de son amitié, il se rencontra des traîtres. Deux jeunes Patriciens conspirerent contre lui. Il aimoit l'un d'eux tendrement & le combloit chaque jour de bienfaits. La conjuration fut découverte; & les coupables convaincus. Le Sénat les condamna à la mort. Mais ce prince, content de leur avoir fait sentir la grandeur de leur faute, leur accorda un généreux pardon, ainsi qu'à leurs complices.

L iiij ACTEURS.

ACTEURS.

TITUS, empereur de Rome.

VITELLIE, fille de l'empereur Vitellius.

SERVILIE, ſœur de Seſtus, amante d'Annius.

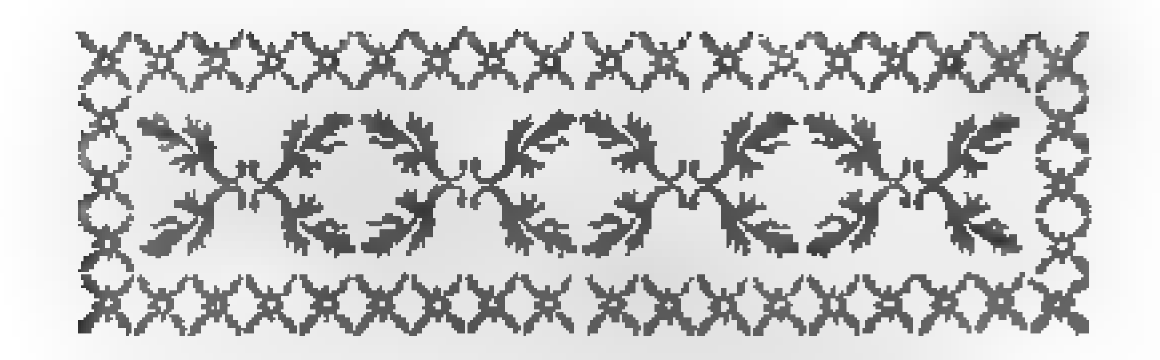
SESTUS, ami de Titus, amant de Vitellie.

ANNIUS, ami de Seſtus, amant de Servilie.

PUBLIUS, Préfet du Prétoire.

SENATEURS.

PEUPLE.



TITUS.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Le théatre représente une galerie du palais de Vitellie, dont la vûe donne sur le Tibre.

VITELLIE, SESTUS.

VITELLIE.

QU'EST-il besoin, Sestus, de venir me repéter sans cesse les mêmes discours? Je sai, que vous avez séduit Lentulus; que tout

tout est prêt ; que le tumulte doit commencer par l'embrasement du Capitole ; que c'est le signal dont vous êtes convenus pour vous rassembler tous & attaquer Titus ; que les conjurés, pour se reconnoître, doivent porter une marque rouge ; vous m'avez dit cent fois ces circonstances. Je ne vois pas cependant ma vengeance s'avancer. Parlez, qu'attend-t'on ? Que l'amour insensé de Titus ose, à ma vûe, offrir à Berenice & sa main & mon trône usurpé ?

SESTUS.

O dieux !

VITELLIE.

Vous soupirez ? Puis-je vous comprendre ? Vous sortez toujours d'avec moi, déterminé à l'entreprise. Quand je vous revois, je vous trouve irrésolu, troublé. D'où naît en vous cette éternelle vicissitude de courage & de timidité ?

SESTUS.

SESTUS.

Vitellie, laiſſez-moi vous découvrir mon cœur. Devant vous, je ne penſe, je ne veux que ce que vous voulez. Vous me communiquez toute votre fureur. Je frémis de votre injure. Titus me paroît mériter mille morts. Devant Titus . . . (Ah ! Pardonnez, madame,) Titus ne ſauroit me paroître criminel.

VITELLIE.

Quoi . . . ?

SESTUS.

Avant de vous irriter, daignez permettre que je vous explique la ſituation de mon ame. Vous me demandez vengeance, Titus me demande la fidélité. Vous m'excitez par l'offre de votre main. Ses bienfaits me retiennent. L'amour parle pour vous; le devoir, pour lui. En vous revoyant, je découvre en vous toujours quelque nouvelle beauté ! Je lui trouve toujours

jours quelque nouvelle vertu. Je veux vous servir. Je ne puis le trahir. Sans vous, je ne puis vivre, & si je vous obtiens au prix des jours de Titus, je me suis un objet d'horreur. A présent, madame, accablez-moi de toute votre colere.

VITELLIE.

Tu n'en es pas digne, ingrat.

SESTUS.

Ah! Perdre Titus, c'est enlever au monde ses délices, à Rome un pere, à chacun de nous un ami. L'histoire nous offre-t'elle son semblable, un héros plus généreux, plus clément? S'agit-il de recompenser? Ses trésors ne lui semblent pas suffire. Doit-il punir? Il ne cherche que des raisons pour pardonner. Le défaut d'expérience dans l'un, la foiblesse d'un âge avancé dans l'autre, sont des excuses à ses yeux. Un sang illustre, une naissance abjecte, tout est pour lui un

motif

motif pour faire grace. Il nomme perdu, un jour qu'il a passé sans faire un heureux.

VITELLIE.

Mais, il régne...

SESTUS.

Il régne, madame, mais pour notre bien, pour notre conservation. Il est orné de la pourpre, il est vrai; mais, retenant pour lui les soins, les embarras inséparables de la toute-puissance, il nous en abandonne tous les fruits & les plaisirs.

VITELLIE.

Es tu venu me chercher, pour me faire l'éloge de mon ennemi? Oublies-tu que ton héros, dont tu vantes la clémence, est assis sur le trône de mon pere; qu'il m'a trompée. Oublies-tu, (ah! C'est son plus grand crime.) Oublies-tu, qu'il m'a paru aimable? Le perfide! Il rappelle encore Bérénice sur les rives du Tibre!

Si

Si du moins il eût choisi entre les beautés de Rome une rivale digne de moi ! Mais me préférer une barbare, une exilée, une reine !

SESTUS.

Bérénice est revenue, sans être mandée.

VITELLIE.

Peux-tu me tenir ce discours ? Ignorai-je leurs anciennes amours ? Les larmes répandues la premiere fois que Bérénice partit de Rome ? De quels honneurs ne l'a-t'il pas comblée ? Qui n'en a pas été témoin ? Le perfide l'adore.

SESTUS.

Quoi, madame, la jalousie ... ?

VITELLIE.

Nommes-tu jalousie le juste ressentiment de me voir méprisée ?

SESTUS.

Et ...

VITELLIE.

Et tu n'as pas le courage de conquérir mon cœur. Je te rens toutes tes promesses. D'autres brigueront l'honneur de servir ma haine.

SESTUS.

Écoutez-moi.

VITELLIE.

Je t'ai assez entendu.

SESTUS.

Arrêtez.

VITELLIE.

Adieu.

SESTUS.

Vitellie, pardonnez ma foiblesse. Je ferai tout, ordonnez, disposez de mon sort.

VITELLIE.

Avant la fin du jour, je veux que le tyran expire; je veux...

SCENE II.

Les acteurs précédens ANNIUS.

ANNIUS.

AMI, César te mande.

VITELLIE.

Hâtez-vous, Sestus. Songez, que c'est autant de momens que Titus ôte à Bérénice.

ANNIUS.

Vitellie, n'outragez pas un héros. Titus est maître de lui-même, ainsi que de l'univers. Bérénice est partie par son ordre.

VITELLIE.

Que dites-vous?

ANNIUS.

Je conçois votre surprise, madame. Rome étonnée en verse des larmes de joye. J'ai peine à le croire moi-même, quoique

quoique témoin de leurs adieux.

VITELLIE.

Mon espérance renaît.

SESTUS.

Quelle vertu !

VITELLIE.

Quel plaisir j'eusse eu d'entendre cette orgueilleuse éclater en reproches contre Titus !

ANNIUS.

Jamais, madame, elle n'a montré plus de tendresse. Elle est partie, mais certaine d'être adorée, & que la séparation ne coûtoit pas moins à César qu'à elle-même.

VITELLIE.

On peut se tromper.

ANNIUS.

Le héros l'a emporté sur l'amant. Titus a vaincu, mais non sans combattre ; il étoit facile de voir sur son visage, qu'il payoit bien cher sa victoire.

VITELLIE *à part.*

Peut-être accusai-je à tort Titus d'ingratitude. (*à Sestus.*) Suspendez l'exécution de mes ordres. Il n'est pas temps encore.

SESTUS.

Ah, cruelle! Je vois trop...

VITELLIE.

Que voyez-vous? De quoi vous plaignez-vous?

SESTUS.

Dieux! Quel tourment est égal au mien!

VITELLIE.

Rejettez des soupçons qui m'importunent. Croyez-moi, la confiance engage à la fidélité. Un méfiant invite à le tromper.

SCENE III.

SESTUS, ANNIUS.

ANNIUS.

AMI. voici le moment de faire mon bonheur. Tu as promis Servilie à mon amour. Je n'attens que le consentement de l'empereur. Tu peux à présent l'obtenir.

SESTUS.

Annius, tes souhaits sont pour moi une loi. Je désire, que les liens du sang resserrent encore notre ancienne & tendre amitié.

ANNIUS.

Sans ta sœur, je ne puis vivre.

SESTUS.

Et qui pourroit t'empêcher de posséder l'objet de tes vœux? Elle t'ai-

me ; n'es-tu pas sûr de moi ? Titus est juste.

ANNIUS.

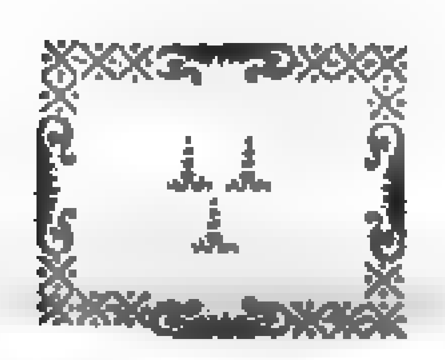
Ami, je le sai. Mais, je crains. Mon cœur n'est point tranquile. Mille tristes idées en troublent le repos. L'incertitude est en amour le tourment le plus cruel.

SCENE IV.

SESTUS *seul.*

DIEUX ! Secourez-moi. Que deviens-je ? Passion funeste ! Mon destin dépend d'un regard de Vitellie. La superbe le sait trop. Elle en abuse & je n'ose m'en plaindre. Beauté, quel est ton pouvoir ! Vous qui reçûtes ce don des cieux, n'imitez pas la cruelle que j'adore. Régnez, sexe enchanteur, mais que votre empire

pire soit moins sévére. Accablez ceux qui osent vous résister ; mais épargnez ceux qui se soumettent à vos charmes. Le Thrace le plus cruel donne la vie au prisonnier qui lui rend les armes.



SCENE V.

Le théatre représente le lieu d'assemblée du sénat, vis-à-vis le vestibule du temple de Jupiter STATOR; *une partie du* FORUM ROMANUM, *ornée d'arcs de triomphe, d'obélisques & de trophées. On voit dans l'éloignement le mont Palatin & une partie de la* VIA SACRA. *En face est l'extérieur du capitole, où l'on monte par de magnifiques dégrés.*

PUBLIUS, ANNIUS, *les sénateurs Romains, les envoyés des provinces qui apportent les tributs annuels.*

Pendant que TITUS *descend du capitole, précédé des licteurs, suivi de la garde prétorienne & environné du peuple, on chante le chœur suivant.*

CHŒUR.

DIEUX protecteurs de Rome, prenez soin de Titus, la gloire de notre siécle. Conservez les lauriers qui

qui couvrent sa tête. Faites le bonheur des Romains. Que le présent que nous tenons de vous, dure autant qu'il est précieux. Que la postérité nous l'envie.

PUBLIUS.

Invincible Auguste, le sénat vient de vous donner le nom de pere de la patrie. Jamais ses decrets ne furent plus justes.

ANNIUS.

Non-seulement vous êtes son pere: Vous êtes encore son dieu tutélaire. Tout nous montre en vous plus qu'un mortel. Nous vous devons nos vœux. Le sénat vous destine un temple. Il veut que le Tibre vous y rende les honneurs divins.

PUBLIUS.

Nous consacrons à l'élever les trésors que vous voyez, tributs annuels des provinces soumises à l'empire. Recevez,

Recevez, ſeigneur, ces témoignages publics de notre amour.

TITUS.

Votre amour, Romains, eſt le ſeul objet des vœux de Titus. Mais ſongez à le contenir dans de juſtes limites. Qu'il ne faſſe pas rougir, & Titus & vous-même. Quel titre plus cher à votre empereur, que celui de votre pere! Ce n'eſt pas aſſez pour moi, que vous me l'ayiez donné. Je veux le mériter. J'oſe aſpirer à imiter les dieux; mais, en voulant m'égaler à eux, je mériterois qu'ils m'abandonnaſſent. Quelle erreur plus grande, que d'oublier qu'on eſt mortel! J'accepte cependant les tréſors que vous m'offrez. Je ne veux qu'en changer l'uſage. Le terrible mont Véſuve a de toutes parts répandu des torrens de flammes. Les champs d'alentour, la ville voiſine, tout éprouve ſes ravages. Les peuples déſolés fuient vainement.

ment. Ceux que le feu a épargnés, font accablés par la misere. Gardez cet or pour le soulagement de tant de malheureux. Romains, c'est m'élever un temple.

ANNIUS.

O véritable héros!

PUBLIUS.

Quel prix, quelles louanges peuvent payer vos vertus!

(*On reprend le chœur.*)

TITUS.

C'est assez, peuple, c'est assez. Approchez, Sestus. Demeurez, Annius. Qu'on s'éloigne.

ANNIUS.

Sestus, parle pour moi.

SESTUS *à Titus.*

Quoi, seigneur? Votre belle reine...

TITUS.

Ah, cher ami! Quel terrible instant! Je ne croyois pas... Il suffit.

J'ai vaincu. Bérénice est partie. J'en rens graces aux dieux. Je dois achever ma victoire.

SESTUS.

Seigneur, que vous reste-t'il à faire?

TITUS.

Je veux que Rome ne puisse jamais craindre de voir Bérénice mon épouse.

SESTUS.

Son départ ne suffit-il pas?

TITUS.

Elle est déja partie une premiere fois. On l'a vue revenir. Elle le pourroit encore. On sait mon amour. Tant qu'une autre n'aura pas ma foi, on pourra toujours dire, que je la lui réserve. Le nom de reine est trop odieux à Rome. Rome veut une Romaine sur mon trône. Il faut la satisfaire. Puisque l'amour m'a vainement donné des nœuds, j'en veux prendre de l'amitié. Sestus, je veux unir le sang

sang de César au tien. Aujourd'hui, sa sœur sera mon épouse.

SESTUS.

Servilie ?

TITUS.

Elle-même.

ANNIUS *à part.*

Ciel !

SESTUS *à part.*

Malheureux Annius !

TITUS.

D'où vient ton silence ?

SESTUS.

Que puis-je dire, seigneur ? Vos bontés me confondent... (*à part.*) Sauvons mon ami. (*haut.*) Seigneur...

ANNIUS.

Seigneur, le cœur de Sestus m'est connu. Dès l'âge le plus tendre, l'amitié nous unit. Sa modestie lui fait regarder votre bonté comme trop au-dessus de lui. Il ne considére pas, que la faveur de l'empereur rapproche

toutes les distances. Ce n'est pas Sestus, seigneur, que vous devez consulter. Où trouveriez-vous une épouse plus digne de l'empire & de Titus? Vertu, beauté, tout est en Servilie. Elle étoit destinée à régner; je l'ai toujours pensé.

SESTUS *à part.*

Est-ce Annius qui parle?

TITUS.

Eh bien? Allez, Annius, lui en porter la nouvelle. Suis-moi, cher Sestus. Rassure-toi sur la crainte que te donne la délicatesse de tes sentimens. Je te ferai tant de part de ma puissance, je t'éleverai si haut, qu'il y aura peu d'intervale entre Sestus & Titus.

SESTUS.

Seigneur, modérez l'excès de vos bienfaits. Je ne puis suffire à la reconnoissance.

TITUS.

Eh, quel avantage me donneroit le trône, ſans le pouvoir de faire le bien ? Quelle plus grande ſatisfaction pourrois-je gouter ? Les momens heureux d'un empereur, ſont ceux qu'il employe à ſoulager les miſérables, & à répandre ſes tréſors ſur le mérite & ſur la vertu.

SCENE VI.

ANNIUS, *enſuite* SERVILIE.

ANNIUS.

J'AI rempli le devoir d'un amant généreux. Aurois-je enlevé le ſceptre à celle que j'aime ? Ah ! C'eût été préférer mon bonheur au ſien. Renonçons à mon amour. Servilie fut mon amante. Elle eſt à préſent ma

souveraine. Le respect est le seul sentiment que je doive conserver pour elle. Dieux ! Je la vois.

SERVILIE.

Cher amant...

ANNIUS.

Madame, ce nom vous est interdit.

SERVILIE.

Que dites-vous ?

ANNIUS.

César vous choisit pour épouse. Il m'ordonne de vous l'apprendre. Adieu.

SERVILIE.

Demeurez. Moi, épouse de César? Pourquoi ? ...

ANNIUS.

Parce qu'il n'est ni beauté, ni vertu, aussi dignes de l'empire. Chere amante..., Ciel ! Adieu.

SERVILIE.

M'abandonnez-vous dans le trouble

ble où je suis ? Expliquez-vous... Comment...

ANNIUS.

Laissez-moi partir, où je suis perdu. Servilie, chere Servilie... Ah ! Pardonnez à un premier mouvement, ces expressions imprudentes, ma bouche accoutumée à s'en servir... L'amour m'a trompé. N'en doutez point, madame, mon respect saura lui imposer silence.

SCENE VII.

SERVILIE *seule.*

EPOUSE de Titus ? Moi ? Un moment changeroit mon cœur ? J'oublierois tant d'amour ? Non : l'empire n'est pas d'un si grand prix à mes yeux. Ne crains rien, cher Annius. Je n'aimerai jamais que toi. La mort seule peut nous séparer.

SCENE VIII.

Le théatre repréſente un endroit du palais impérial, ſur le mont Palatin.

TITUS, PUBLIUS *tenant un papier.*

TITUS.

QUE renferme ce papier?

PUBLIUS.

Seigneur, ce ſont les noms des téméraires qui ont oſé outrager la mémoire des Céſars vos prédéceſſeurs.

TITUS.

Recherche barbare! De quoi ſert-elle pour ceux qui ne ſont plus? Combien de voyes n'ouvre-t'elle pas à la calomnie pour attaquer des innocens! De ce moment, j'abolis cet uſage; &

& pour qu'il n'en ſoit jamais queſtion, j'ordonne que les accuſateurs ſubiront la peine des coupables.

PUBLIUS.

La juſtice cependant...

TITUS.

Si la juſtice étoit exercée dans toute ſa rigueur, la terre ſeroit bientôt déſerte. Qui n'eſt pas coupable du plus au moins? Crois-moi. Souvent un juge a à ſe reprocher la faute même qu'il punit.

PUBLIUS.

Les châtimens...

TITUS.

Plus les châtimens ſont fréquens, moins ils font d'impreſſion. Les ſcélérats ſe familiariſent avec les ſuplices. Un criminel voit un grand nombre de ſes pareils. N'eſt-il pas même dangéreux de montrer, combien il eſt peu de gens de bien?

PUBLIUS.

Mais, souffrirez-vous, seigneur, qu'on porte l'audace jusqu'à attaquer votre nom même...?

TITUS.

Si c'est légéreté, que m'importe? Est-ce extravagance? Je la plains. Si le blâme est fondé, je suis obligé à qui m'avertit. Si un méchant me déchire, je lui pardonne.

SCENE IX.

SERVILIE & *les précedens.*

SERVILIE.

SEIGNEUR, permettez qu'à vos pieds.

TITUS.

Servilie! Auguste...!

SERVILIE.

Un nom si grand, seigneur, ne m'est

n'eſt pas dû. Daignez m'écouter. J'ai un ſecret à vous découvrir.

TITUS.

Eloignez-vous, Publius . . .

SERVILIE.

Pouvez-vous, ſeigneur, m'appeller au partage de votre trône? Tant d'autres en ſont plus dignes que moi. Je ſens tout le prix du don que vous me voulez faire. Je vais vous en prouver ma reconnoiſſance. Vous choiſiſſez Servilie, ſans la connoître, ſeigneur. En gardant le ſilence, je vous tromperois. Je viens vous montrer toute mon ame.

TITUS.

Parlez, madame.

SERVILIE.

Seigneur, j'adore vos vertus. Vous me pénétrez d'admiration & de reſpect. Mais, mon cœur . . . Quel aveu!

TITUS.

Ne craignez rien, madame.

SERVILIE.

Mon cœur n'est plus à moi. Depuis long-tems Annius en est le maître. Je ne connoissois pas encore l'amour, qu'il m'en avoit inspiré. Jusques à ce moment, je n'ai aimé que lui. Le penchant & l'habitude ont lié nos cœurs. Je ne puis oublier Annius. Sur le trône même, j'en garderai le souvenir. La volonté de César doit être une loi pour moi. Y résister est un crime : mais je dois la vérité à mon empereur. Après cet aveu, seigneur, me voulez-vous pour épouse ? Voilà ma main.

TITUS.

Grands dieux ! Je vous rens graces. La vérité a donc osé se montrer une fois à mes yeux. J'ai donc trouvé un cœur assez généreux, pour oser me la dire, sans crainte de me déplaire. Ah !

Ah! Servilie, quelle ſatisfaction vous me donnez? Que je ſuis étonné! Quoi? Annius préfére votre élévation à ſon propre repos? Vous refuſez un empire pour lui demeurer fidéle? Et je pourrois troubler une ſi belle flamme? Ah! Le cœur de Titus n'en eſt point capable. Ne me regardez plus comme époux; ne voyez en moi qu'un pere. Ma fille, banniſſez votre crainte. Annius eſt à vous. Je veux moi-même former des nœuds ſi beaux. Soyez heureux.

SERVILIE,

O, Titus! Mon empereur! Amour de la terre! Comment vous montrer toute ma reconnoiſſance?

TITUS.

Pour me la prouver, madame, inſpirez à tous les cœurs, la candeur & l'innocence du vôtre. Si le trône n'étoit environné que de ſincerité, quel ſeroit le bonheur des rois! Ils n'auroient

roient pas tant de peine à distinguer la vérité de l'artifice.

SCENE X.

SERVILIE, VITELLIE.

SERVILIE.

Quel bonheur !

VITELLIE.

Ma souveraine daigne-t'elle recevoir mon premier hommage ?

SERVILIE.

Punissons l'orgueilleuse, en la laissant dans l'erreur. Adieu, madame.

VITELLIE.

Vous ne m'honorez pas d'un regard ?

SERVILIE.

Pardonnez: L'excès de ma joye ne me permet pas de m'arrêter.

SCENE

SCENE XI.

VITELLIE. *Ensuite* SESTUS.

VITELLIE.

QUEL mépris ! La superbe ! Barbare Titus, c'étoit donc peu de me préférer Bérénice. Je suis la derniere sur laquelle tu daignes arrêter tes regards ! Tremble, ingrat. Redoute ma vengeance. Ton sang...

SESTUS.

Adorable princesse...

VITELLIE.

Que viens-tu me dire ? Le Capitole est-il en cendre ? Qu'a fait Lentulus ? Titus est-il puni ?

SESTUS.

On n'a encore rien entrepris.

VITELLIE.

Quelle est donc ton audace de t'offrir à mes yeux ?

SESTUS.

SESTUS.

Vous même, madame, m'avez ordonné de différer l'entreprise.

VITELLIE.

Ignores-tu les nouveaux outrages que j'ai reçus? Quel nouvel ordre te faut-il? Puis-je me croire aimée de qui m'entend si mal?

SESTUS.

Que je vous dise au moins par quelle raison...

VITELLIE.

Par quelle raison? N'en as-tu pas mille pour te déterminer? Prétens-tu à la gloire? Je te propose la délivrance de ta patrie. Brise ses fers. Rens ta mémoire illustre. Qu'en toi notre siécle trouve un Brutus. L'ambition te touche-t'elle? Je t'ouvre le chemin à l'empire. Ma main est-elle l'objet de tes désirs? Cours me venger; elle est à toi. Reviens couvert du sang d'un perfide & sois sûr de

mon

mon amour. T'en faut-il davantage? Peux-tu balancer encore? Je te dirai plus. Apprens, que jusques à ce moment Titus me fut cher; que c'est le seul obstacle qui ait traversé tes vœux; que s'il vit, je puis encore l'aimer. Si la gloire, si l'ambition, si l'amour ne sauroit t'exciter à la mort d'un rival, qui peut t'enlever mon cœur, quels noms merites-tu que je te donne?

SESTUS.

Ah, Vitellie! Toute votre fureur passe dans mon ame... Bien-tôt le Capitole en feu... Ce fer plongé dans le sein de Titus... Dieux! Mon sang se glace.

VITELLIE.

Eh bien?

SESTUS.

Ah, madame!...

VITELLIE.

Je l'avois prévû. Déja tu te repens.

SESTUS.

Non, mais...

VITELLIE.

Va, ne m'importune plus. Jamais tu ne m'as aimée. Insensée que j'étois! Je croyois t'être chere. Déja je commençois à ressentir pour toi... Sors de ma présence.

SESTUS.

Arrêtez; je vole vous servir...

VITELLIE.

Compterois-je encore sur toi?... Au milieu de l'entreprise tes remords t'arrêteront.

SESTUS.

Me punisse l'Amour, si je ne vous venge!

VITELLIE.

Ne pers donc point de temps. Cours.. Quoi, tu restes encore?

SESTUS.

Chere Vitellie, je pars. Mais, que vos yeux m'assurent de mon pardon.

Animé d'un de vos regards, je ferai tout pour vous plaire.

SCENE XII.

VITELLIE. *Ensuite* PUBLIUS.

VITELLIE.

TITUS, tu connoîtras, que Vitellie ne méritoit pas tes mépris. Si je n'ai pû toucher ton cœur, j'ai du moins réussi à t'enlever tes amis. Bien-tôt tu te repentiras...

PUBLIUS.

Que faites-vous, madame? Titus vous attend dans votre palais.

VITELLIE.

Titus? Que me veut-il?

PUBLIUS.

Vous l'ignorez encore, madame? César vous a nommée impératrice. Il est allé vous demander à vous même.

VITELLIE.

Et que devient Servilie?

PUBLIUS.

Il n'est plus question de Servilie. Je n'en sai point la cause, c'est vous qui êtes souveraine. César vous attend.

VITELLIE.

Je pars. (*à part.*) Dieux! Sestus... Malheureuse Vitellie! Sestus? Il est parti! (*à Publius.*) Publius, courez... Dites-lui... Non... allez plûtôt. (*à part.*) Funeste colere! (*à Publius.*) Allez donc...

PUBLIUS.

Où?

VITELLIE.

Allez dire à Sestus qu'il se rende promptement près de moi.

PUBLIUS.

J'y vais. La joye trouble son ame.

SCENE

SCENE XIII.

VITELLIE, *seule.*

QUELLE est ma peine ! Cher Titus, quelle étoit mon injustice ! Hélas ! Si Sestus avoit exécuté mon ordre, idée cruelle ! Mais ... Si Titus changeoit de dessein ? Eh pourquoi ? Qu'ai-je à redouter ? Où mes pensées vont-elles s'égarer ? La douleur & la joye, m'occupent à la fois ; je ne me connois pas moi-même. O, mon cœur ! Quand seras-tu tranquille ? Ciel ! Vous ne me laissez pas de plaisir qui ne soit mêlé de tourment.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

SESTUS, *seul.* (*Il a sur le manteau qui couvre ses habits, la marque dont les conjurés sont convenus pour se reconnoître.*)

SESTUS.

DIEUX! Où suis-je? Mon sang se glace. Ja marche; je m'arrête. Tout me fait trembler. Je ne concevois pas ce que coûtoit un crime. Mais, il faut achever. Déja Lentulus court au Capitole. Je dois attaquer Titus. Le premier pas est fait. Je ne puis reculer. Périssons du moins avec courage. Ah! Le courage est-il le

le partage d'un traître ? Traître ? Toi, malheureux Sestus ? Et qui trahis-tu encore ? Le plus grand, le plus juste, le meilleur prince de l'univers. Ce que tu peux, ce que tu es ; tu lui dois tout. Il t'a comblé de biens, & tu deviens son bourreau ?... Que plûtôt la terre m'ouvre ses abîmes ! Vitellie, je ne puis servir votre haine. O, mon empereur ! O, mon cher maître ! Je mourrois plûtôt à tes pieds... Empêchons... Comment faire ? Déja tout est disposé. Courons retenir Lentulus. Abandonnons-nous ensuite à ce qu'en ordonnera le destin. Mais, dieux ! Que vois-je ? Déja le Capitole est en flamme. Hélas ! Lentulus a commencé... Mes remords viennent trop tard. Ciel ! Défendez Titus.

SCENE

SCENE II.

ANNIUS, SESTUS.

ANNIUS.

SESTUS, où vas-tu?

SESTUS.

Ami, je cours... O, dieux! Ne m'arrête pas... Je vais... A ma honte; tu ne le sauras que trop tôt.

SCENE III.

ANNIUS. *Ensuite* SERVILIE *&* PUBLIUS, *avec des gardes.*

ANNIUS.

QUE veut dire Sestus? Quel secret renferme son discours? Que m'annonce le trouble de son visage

ſage & de ſes paroles? N'abandonnons pas un fidéle ami. Suivons-le.

SERVILIE.

Cher Annius. Je te revois enfin?

ANNIUS.

Adorable Servilie, que ne dois-je pas à votre amour? Mais, daignez m'excuſer. Je vous rejoins bien-tôt.

SERVILIE.

Quoi! Me quitter ſi promptement?

PUBLIUS.

Que faites-vous, Annius? Rome eſt remplie de tumulte. La flamme dévore le Capitole.

SERVILIE.

Dieux!

ANNIUS.

Ah! Que ce que m'a dit Seſtus, me donne d'épouvante! (*à part.*) Cherchons-le.

SERVILIE.

Dans ce danger, pouvez-vous m'abandonner?

ANNIUS.

Je voudrois pouvoir me partager, entre l'ami & l'amante. (*à Publius.*) Publius prenez soin de Servilie. Je vous recommande en elle le bonheur de mes jours.

SCENE IV.

SERVILIE, PUBLIUS.

SERVILIE.

QUEL funeste accident!

PUBLIUS.

Veuille le Ciel que cet ambrasement ne soit que l'effet du hazard!

SERVILIE.

Vous me glacez d'effroi.

PUBLIUS.

Madame, retirez-vous dans votre palais. Ne craignez rien. Je vous laisse cette garde pour votre défense. Je

cours

cours chercher Vitellie. Titus m'a ordonné de veiller au salut de toutes deux.

SERVILIE.

Quoi! Titus songe encore à moi?

PUBLIUS.

Rien n'échape à Titus. Il pourvoit à tout. Il fait réparer le dommage, prévient les embuches, rétablit l'ordre. On le voit contenir le peuple, arrêter le trop de hardiesse, rassurer la timidité, employer les promesses, la ménace, la louange. Le défenseur de Rome, le héros, l'ami, le prince, le citoyen, le pere, Titus rassemble tout en lui.

SERVILIE.

Mais, surpris ainsi, a-t'il pû...?

PUBLIUS.

Titus peut-il être surpris, madame? Les coups les moins attendus le trouvent toujours préparé. Loin de toute crainte, pendant le calme de

l'onde, un ſage guerrier, un habile nautonnier, mettent leurs armes en état, apprêtent leurs rames, & ſe diſpoſent à ſoutenir ou le combat, ou la tempête,

SCENE V.

SERVILIE, *ſeule.*

JE ſuis éloignée de ce que j'aime & je le ſai en danger! Cher Annius, que ne puis-je partager ton péril! Sans mourir, j'éprouve toute l'horreur du trépas. Je ne puis te ſuivre, objet de mon amour; mais mon cœur vole ſans ceſſe ſur tes pas.

SCENE VI.

VITELLIE, *ensuite* SESTUS.

VITELLIE.

QU'EST devenu Sestus? Je le cherche envain. Que ne puis-je du moins rencontrer Titus!

SESTUS.

Malheureux! Où fuir? Où te cacher?

VITELLIE.

Ah, Sestus!...

SESTUS.

Soyez contente, madame. Vos ordres sont remplis.

VITELLIE.

Hélas!

SESTUS.

Titus... O, dieux! Titus n'est plus.

VITELLIE.

Qu'as-tu fait?

SESTUS.

Ma main n'a rien fait. Je courois le sauver. Je suis arrivé dans le moment qu'un traître de la troupe des conjurés, le frappoit par derriere. Arrête, me suis-je écrié; déja le coup étoit porté. Le scélérat a laissé son épée dans la blessure & a pris la fuite. Je me suis empressé de retirer le fer, le sang l'a suivi; mon manteau en est couvert. J'ai vû Titus, chanceler & tomber.

VITELLIE.

Je me meurs.

SESTUS.

Attendri, furieux, j'ai voulu punir l'assassin. Vainement je l'ai poursuivi. Il étoit déja loin de moi. Ah, Princesse! Que deviens-je? Tout repos est perdu pour moi. Combien me coûte le désir de vous plaire!

VITELLIE.

VITELLIE.

Toi, me plaire? Malheureux! Tu me fais horreur. Est-il un monstre plus barbare que toi? Quel crime! Tu as ravi à l'univers ce qu'il avoit de plus cher. Mais, qui t'a rendu l'arbitre de ses jours? Inhumain? Qu'avois-tu à lui reprocher? De t'avoir aimé! C'est là son seul crime. Mais, étoit-ce à toi de l'en punir?

SESTUS.

Ah, dieux! Est-ce Vitellie que j'entens? N'est-ce pas par votre ordre? ...

VITELLIE.

Tai-toi... Ne m'impute pas ton crime. Devois-tu seconder les fureurs d'une amante irritée? Falloit-il en croire les transports insensés de l'amour? Tu es né pour mon infortune. Ton amour m'a perdue. Sans toi, je serois heureuse. Aujourd'hui ma main s'unissoit à celle de Titus. Je donnois

des loix au monde. Par toi, je deviens criminelle. Par toi, je pers l'empire & Titus... Ah, malheureux! Et Titus n'est plus! Ciel! Perfide, as-tu pû...? Que je suis coupable! Les forces m'abandonnent. Avant de le trahir, pourquoi, cruel... Pourquoi...? Est-il temps de me repentir?

SCENE VII.

SESTUS, *ensuite* ANNIUS.

SESTUS.

JE vous rens graces, ô ciel! Je n'ai plus rien à redouter. Mon malheur est au comble. Je n'ai plus rien à perdre. J'ai trahi l'amour & l'amitié, Vitellie & Titus. Transports qui m'agitez, furies qui dévorez mon cœur,

cœur, du moins arrachez-moi la vie; ou moi-même... (*il tire ſon épée.*)

ANNIUS.

Seſtus, Céſar te demande.

SESTUS.

Je le ſai; il veut mon ſang. Mon ſang ſera répandu...

ANNIUS.

Arrête... Que dis-tu? L'empereur t'attend. Il eſt ſurpris de ne pas te voir; & que tu l'abandonnes dans un danger ſi grand.

SESTUS.

Moi?... Quoi?... Titus n'eſt pas mort du coup...

ANNIUS.

De quel coup veux-tu parler? Titus revient ſans qu'aucune bleſſure...

SESTUS.

Tu me trompes. Je l'ai vû moi-même tomber ſous un fer criminel...

ANNIUS.

Où?

SESTUS.

SESTUS.

Dans un passage étroit, près de la roche Tarpeïenne.

ANNIUS.

Tu t'es trompé, Sestus. Dans la fumée, dans le tumulte, tu as pris un autre pour l'empereur.

SESTUS.

Et quel autre eût eu l'audace de se revêtir des ornemens de César? Le laurier sacré, la pourpre impériale...

ANNIUS.

Titus vit; Titus n'est pas même blessé. Dans le moment je sors d'auprès de lui.

SESTUS.

Dieux secourables! Cher ami, souffre que dans ton sein... Mais me dis-tu vrai?

ANNIUS.

Tu peux t'en convaincre. Cours trouver l'empereur. Tu verras...

SESTUS.

SESTUS.

Que je m'offre aux yeux de Titus, après l'avoir trahi!

ANNIUS.

Toi?

SESTUS.

Je suis l'auteur de tout.

ANNIUS.

Se peut-il?

SESTUS.

Je ne puis t'en dire davantage.

ANNIUS.

Sestus infidèle!

SESTUS.

Ami, un instant m'a perdu. Adieu. Je renonce à ma patrie. Daigne te souvenir de moi. Défens Titus des nouveaux dangers qui pourront le menacer. Je vais au fond des bois... Je vais pleurer mon crime.

ANNIUS.

Demeure... Dieux!... Ecoute. Jusques à ce moment, la conspiration n'est

n'est pas découverte. On n'attribue l'incendie qu'au hazard. Ta fuite pourroit tout révéler.

SESTUS.

Eh, que veux-tu ?...

ANNIUS.

Que tu restes ; que tu gardes le silence ; que tu paroisses comme à l'ordinaire devant l'empereur ; que tu répares ta faute par mille preuves de fidélité.

SESTUS.

Mais, celui que j'ai vû tomber, quel qu'il soit, suffit pour découvrir...

ANNIUS.

Je cours à l'endroit où tu l'as vû. Je saurai quel il est, s'il se répand quelque bruit, si quelqu'un parle de toi. Avant que tu puisses être soupçonné, je saurai t'avertir à temps, de songer à la fuite. En fuyant à présent, tu te pers. En restant, le mal n'est pas sans remède.

SESTUS.

SESTUS.

Ami, je ne ſuis pas à moi-même. Mon eſprit n'eſt pas aſſez libre, pour ſentir la ſageſſe de ton conſeil. Je m'en repoſe ſur toi. Puiſque tu le veux, je vais... Mais, Titus! Dieux! Titus lira ſur mon viſage.

ANNIUS.

En différant de te montrer, tu te pers.

SESTUS.

J'y vais... Mais, mon manteau couvert de ſang...

ANNIUS.

De qui eſt ce ſang?

SESTUS.

De celui que j'ai pleuré; de celui que j'ai crû Titus.

ANNIUS.

Ote ce manteau, prens ſoin de le cacher, & pars.

SESTUS.

Le hazard pourroit...

ANNIUS.

Eh bien, donne-le moi. Prens le mien. Cours. N'appréhende rien; dans peu je te rejoins.

SESTUS.

Quelle est ma situation! Je suis semblable à un homme dont un songe funeste a troublé le sommeil. Encore rempli des objets qui l'ont agité, il ne sait s'il veille ou s'il dort.

SCENE VIII.

Le théatre représente une galerie, qui répond à des jardins.

TITUS, SERVILIE.

TITUS.

ON conspire contre moi! D'où le savez-vous, madame?

SERVILIE.

Dans l'espérance d'obtenir son pardon,

don, un des complices m'a tout découvert.

TITUS.

Lentulus est infidéle!

SERVILIE.

Il est l'indigne auteur de la conjuration. Il se flattoit de vous ravir l'empire. Pour occasionner un tumulte, il a mis le feu au capitole. Déja il osoit marcher revêtu de la pourpre impériale, dans l'espoir de séduire le peuple. La justice du ciel a permis, que ces mêmes marques d'honneur qu'il avoit usurpées pour vous perdre, ayent servi à votre salut & à sa ruine. Un des conjurés trompé par l'apparence, comptant porter ses coups sur l'empereur, a frappé Lentulus.

TITUS.

Lentulus est-il mort?

SERVILIE.

On ne me l'a pas dit.

TITUS.

TITUS.

Se peut-il, que j'aye si long-temps ignoré cette perfide trame?

SERVILIE.

Seigneur, il est des coupables dans le nombre de vos gardes même. Voici la marque dont les conjurés sont convenus pour se reconnoître. Chacun d'eux porte sur l'épaule droite, à l'endroit où se noue le manteau, un ruban rouge pareil à celui-ci. César, faites-y attention.

TITUS.

Eh bien, Servilie? Régner, vous paroît-il un grand bonheur? Qui plus que moi s'est immolé au bien public? Je n'ai pû cependant parvenir à me faire aimer. On me hait. On veut me ravir les lauriers qui m'ont tant coûté de travaux. On conspire ma mort. Et dans quel endroit veut-on me la donner? Dans Rome! Titus la haine des Romains! Dieux éternels! Je n'ai

employé ma vie que pour Rome, que pour sa grandeur. Sur le Nil, sur le Danube, j'ai répandu mon sang pour les Romains. Leur gloire a été mon unique objet. Dans le sein même du repos, je ne songe qu'à faire la félicité de Rome. Cruel à moi-même, j'ai, pour lui plaire, sacrifié mes sentimens les plus chers. Je me suis arraché le cœur. J'ai renoncé à ce que j'adorois. O patrie! O ingrate Rome!

SCENE IX.

SESTUS, TITUS, SERVILIE.

SESTUS *à part.*

JE vois l'empereur. Je frémis.

TITUS.

Sestus, cher Sestus, je suis trahi.

SESTUS *à part.*

Ah, discours qui me tue!

TITUS.

Ami, pourras-tu le croire? Titus est haï des Romains. O toi, qui connois le fond de mon cœur; toi, Sestus, que j'ai toujours chéri, dis-moi, devois-je m'attendre à une récompense si cruelle?

SESTUS *à part.*

Il me perce le cœur.

TITUS.

Par où ai-je pû m'attirer la haine qu'on me témoigne?

SESTUS.

Seigneur...

TITUS.

Parle.

SESTUS.

Je ne puis.

TITUS.

Tu pleures, cher Sestus; mon malheur te touche. Viens, ami, viens

dans

dans mes bras ; quelle consolation pour moi de voir ton attachement & ta tendresse !

SESTUS *à part.*

Je me meurs. Mon silence me paroît une nouvelle trahison. Je dois le détromper.

SCENE X.

SESTUS, VITELLIE, TITUS, SERVILIE.

VITELLIE *à part.*

SESTUS en ces lieux ! Me trahiroit-il ?

SESTUS *à part.*

Je veux à ses pieds.

VITELLIE.

Invincible Auguste, les dieux vous ont preservé....

SESTUS.

Il me manquoit encore Vitellie.

VITELLIE *à Titus.*

Je frémis au souvenir de votre danger. (*à Sestus.*) Garde-toi de parler.

SESTUS.

Quelle peine !

TITUS.

Princesse, la perte de la vie & de l'empire ne peuvent me toucher. Je n'en ai fait de cas, qu'autant qu'ils m'ont servi à rendre les Romains heureux. Qui ne se croit né que pour soi-même, est indigne du jour. Mais, quand Rome veut mon sang, pourquoi conspire-t'elle ma perte ? Ai-je jamais refusé de le répandre pour le bien de l'empire ? L'ingrate Rome ignore-t'elle, que je suis Romain, que je suis Titus ? Pourquoi cherche-t'elle à m'arracher la vie ? Je la lui offre.

VITELLIE.

O, véritable héros !

SCENE

SCENE XI.

Les acteurs précédens, & ANNIUS ayant le manteau de Sestus.

ANNIUS *à part.*

AVERTISSONS Sestus. Il me comprendra sans doute. (*à Titus.*) Seigneur, l'incendie est fini; mais, il n'est pas vrai, que ce malheur soit l'effet du hazard. On conspire contre vous. Songez à vous garantir.

TITUS.

Annius, je sçai tout. Mais, que vois-je? Servilie, Annius n'a-t'il pas sur son manteau la marque des conjurés?

SERVILIE.

Dieux!

TITUS.

Je n'en puis douter. La forme, la couleur, tout s'accorde.

SERVILIE *à Annius.*

Ah, traître!

ANNIUS.

Moi?

TITUS.

Quoi? Tu veux verser mon sang? Annius, mon fils; que t'ai-je fait?

ANNIUS.

Verser votre sang? Moi, seigneur? Que plûtôt la foudre...!

TITUS.

Tu ne peux le nier. Ce ruban que tu portes, cette marque qui distingue les rebelles, m'instruit de la part que tu as dans cette affreuse trahison.

ANNIUS.

Quoi, seigneur?

SESTUS *à part.*

Qu'ai-je fait?

ANNIUS.

Seigneur, j'ignore ce que cette marque signifie. Mais, j'atteste les dieux...

TITUS.

Par quel hazard l'as-tu?

ANNIUS.

Seigneur...(*à part.*) Si je dis la vérité, j'accuse mon ami.

TITUS.

Eh bien?

ANNIUS.

Je l'ai eûe... Je ne sai.

TITUS.

Le perfide se trouble.

SESTUS *à part.*

O amitié!

VITELLIE *à part.*

Que je crains!

TITUS.

Cher Sestus! Fut-il jamais prince plus malheureux que moi? Les bienfaits qui gagnent des amis à tout le monde,

monde, ne me font que des ennemis.

ANNIUS *à part.*

Comment me justifier?

SESTUS *à part.*

Ne laissons pas oprimer l'innocence. Vitellie, je ne puis me dispenser de tout déclarer.

VITELLIE.

Veux-tu me perdre?

SESTUS *à part.*

Quel embarras!

ANNIUS *à part.*

Dieux éternels! Éclairez-moi.

TITUS.

Servilie, un tel amant étoit-il d'un si grand prix?

SERVILIE.

Je rougis de mon amour.

SESTUS *à part.*

Ami malheureux!

TITUS *à Annius.*

Mais dis-moi; la seule pensée de ton infidélité ne t'a-t'elle pas fait horreur?

SESTUS

SESTUS *à part.*

C'eſt moi qui ſuis l'infidéle.

TITUS *à Annius.*

Comment as-tu conçu cette injuſte fureur ?

SESTUS *à part.*

Je n'y puis réſiſter. (*à Titus.*) ſeigneur, je tombe à vos genoux.

VITELLIE *à part.*

Malheureuſe !

SESTUS.

La faute d'Annius...

VITELLIE *à Titus.*

Eſt grande, mais moins que la bonté de Titus. Seigneur, Seſtus vous demande la grace d'Annius. J'oſe auſſi la demander. (*à Seſtus.*) Veux-tu ma mort ?

SESTUS.

Quelle eſt ma ſituation !

TITUS.

Du moins, qu'Annius ſe défende.

ANNIUS.

Je dirai ... (*à part.*) Que puis-je dire ?

TITUS.

Sestus, ma présence ne sert qu'à te troubler. Qu'on garde Annius. Que le sénat examine son crime. (*à Annius.*) Je ne veux pas encore te donner le nom de traître. Vois, ingrat combien le cœur de ton prince est différent du tien. Infidèle, tu n'as point d'excuse à donner. Ta trahison est évidente, & je crains de t'outrager. Je crains de t'appeller perfide. Sous le voile d'une feinte amitié tu voulois me trahir, & je me soustrais à tes yeux, pour n'avoir pas la douleur d'être témoin de ta honte.

SCENE

SCENE XII.

SESTUS, VITELLIE, SERVILIE, ANNIUS.

ANNIUS.

SERVILIE, ... chere épouse...

SERVILIE.

Ton épouse ! Moi ! Je ne fais plus rien pour toi. Je suis un perfide. Je romps des nœuds, que je déteste. Mon amour est éteint.

SCENE XIII.

ANNIUS, SESTUS, VITELLIE.

ANNIUS.

SESTUS se taît !

SESTUS.

Dieux !

VITELLIE *à part.*

Je tremble.

ANNIUS.

Sestus, tu vois où je suis réduit. Personne ne prend ma défense. Tu entens les réproches que j'essuye. Tu vois mon silence. C'est trop souffrir. Tu sais mon innocence. Je me suis souvenu de toi. Ne m'oublie pas. Je porte mes fers sans me plaindre ; mais la colere de la beauté que j'aime, est

est une trop grande peine pour mon cœur.

SCENE XIV.

SESTUS, VITELLIE.

SESTUS.

JE puis enfin, cruelle...

VITELLIE.

Ne perdons pas le temps en plaintes. Fuis, sauve ta vie & la mienne.

SESTUS.

Que je fuye ! Que j'abandonne un ami innocent...

VITELLIE.

J'en prendrai soin.

SESTUS.

Non... Tant que je verrai Annius en danger...

VITELLIE.

Je te jure par les dieux, que je saurai le défendre.

SESTUS.

Mais, que vous fait ma fuite?

VITELLIE.

Elle importe à ta vie, à ma gloire. Si tu es découvert, tu es perdu & mon secret est connu.

SESTUS.

Votre secret restera enseveli avec moi. Personne ne le sait. La mort même ne me le fera pas révéler.

VITELLIE.

Je te croirois, si j'ignorois jusques où va ta tendresse pour Titus; ce n'est pas sa rigueur que je crains. Je redoute sa clémence. Tu n'y résisteras pas. Ah! Par les premiers momens où j'ai plû à tes yeux, par ton amour... Fuis, rassûre mon cœur tremblant. Tu as tant fait pour moi. Acheve ton ouvrage. Quel plus grand don peux-tu me faire, que de me rendre la paix & l'honneur?

SESTUS.

SESTUS.

Dieux!

VITELLIE.

Je lis dans tes yeux, que mon état te touche. Je connois ton cœur. Me flattai-je envain...? Parle, Sestus.

SESTUS.

Je consens à la fuite. (*à part.*) Quel est son pouvoir enchanteur!

VITELLIE.

Je respire.

SESTUS.

Du moins, quand je serai loin de vous...

SCENE XV.

Les acteurs précédens, PUBLIUS, *Gardes.*

PUBLIUS.

SESTUS!

SESTUS.

Que voulez-vous?

PUBLIUS.

Votre épée.

SESTUS.

Pourquoi?

PUBLIUS.

Lentulus, pour votre malheur, a trop vécu. Vous entendez le reste. Venez.

VITELLIE.

O coup fatal!

SESTUS.

SESTUS.

Enfin, cruelle...

PUBLIUS.

Sestus, il faut partir. Le sénat est assemblé pour vous entendre.

SESTUS.

Adieu, ingrate. Rappellez-vous quelquefois un fidéle amant, dont la mort est votre ouvrage. Ce souvenir me payera de tout ce que j'aurai souffert.

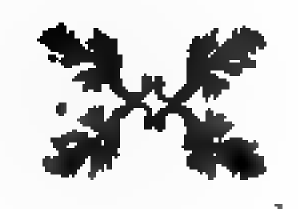
SCENE XVI.

VITELLIE *seule.*

MALHEUREUSE! O dieux! Je cause le trépas de cet infortuné! Bien-tôt Titus saura mon crime. Tout le monde l'apprendra, à ma honte. Je n'ai la force, ni de parler ni de me taire, de fuir ni de rester.

refter. Je ne vois de tous côtés, que malheurs. Je ne fens que remords & terreurs. Tremblante, irrefolue, je ne puis foutenir la lumiere du jour. Le fouffle même de l'air qui m'environne, me caufe de l'effroi. Je voudrois me cacher. Je voudrois faire connoître la vérité. Je ne puis me refoudre ni à l'un ni à l'autre.

Fin du fecond acte.



ACTE

ACTE III.

Le théâtre représente l'appartement de Titus.

SCENE PREMIERE.

TITUS, PUBLIUS.

PUBLIUS.

L'HEURE des jeux s'avance, seigneur. Le peuple est assemblé dans le cirque. On n'attend que vous. Chacun soupire après le moment de voir son empereur échapé au danger qui menaçoit ses jours. Ne tardez pas à contenter votre Rome.

TITUS.

Je me rendrai bientôt au spectacle; mais, pourrois-je y être tranquile, si je

je ne ſavois pas auparavant le ſort de Seſtus ? Le ſénat aura entendu ſa juſtification. Il aura ſans doute connu ſon innocence. Déja je devrois en ſavoir la nouvelle.

PUBLIUS.

Ah ! Lentulus en a trop dit.

TITUS.

Peut-être Lentulus, pour obtenir ſon pardon, aura cherché à l'aſſocier à ſon crime. Il ſait combien je chéris Seſtus. Cet artifice eſt ordinaire aux coupables. Mais, perſonne ne vient du ſénat. Qu'aura-t'on décidé ? Va ſavoir ce qu'on fait, ce qu'on attend. Avant que de partir, je veux être informé de tout.

PUBLIUS.

J'y vais, ſeigneur ; mais, je crains bien de n'avoir pas d'heureuſes nouvelles à vous apporter.

TITUS.

Peux-tu penſer, que Seſtus ſoit infidéle ?

infidéle ? Je juge de son cœur par le mien. Je ne saurois croire qu'il m'ait trahi.

PUBLIUS.

Seigneur, tous les cœurs ne ressemblent pas à celui de Titus. Qui n'a jamais manqué de foi, a peine à concevoir la trahison. Une ame remplie d'honneur, croit les autres incapables d'infidélité.

SCENE II.

TITUS, *ensuite* ANNIUS.

TITUS.

NON, Sestus, non, mon ami n'est point criminel. J'ai éprouvé sa fidélité, sa tendre amitié. Non, un cœur ne peut changer ainsi. (*à Annius.*) Eh bien, Annius, que viens-tu m'annoncer ? L'innocence de Sestus

tâs est connue ainsi que la tienne ? Console-moi.

ANNIUS.

Ah, seigneur ! Je viens implorer votre clémence pour Sestus.

TITUS.

Ma clémence ? Sestus seroit coupable ?

ANNIUS.

Ce manteau qui m'a fait accuser d'infidélité, il me l'avoit donné. Lentulus l'accuse de l'avoir séduit. L'accusé garde le silence. Qu'y a-t'il à espérer ?

TITUS.

Ami, espérons encore. Paroître coupable, n'est quelquefois que l'effet du hazard. Ce qui semble vrai, ne l'est pas toujours. Ne l'as-tu pas éprouvé toi-même ? Tu parois devant moi avec la marque des conjurés. Chacun t'accuse. Je t'interroge ; tu ne répons pas, tu trembles. Qui ne t'eût crû

coupable ?

coupable ? Qui fait, si Sestus n'a pas les mêmes circonstances contre lui ?

ANNIUS.

Plût au ciel ! Mais, seigneur, si Sestus étoit criminel ?

TITUS.

S'il l'étoit ? Après les preuves d'amitié que je lui ai toujours données, si tant d'ingratitude étoit entrée dans son ame, je saurois entiérement l'oublier... Mais, Sestus est innocent. Je l'espére, du moins.

SCENE III.

Les acteurs précédens, PUBLIUS *un papier à la main.*

PUBLIUS.

CÉSAR, Sestus, (oserai-je le dire ?) Sestus est l'auteur de la conjuration.

TITUS.

TITUS.

Dieux !

PUBLIUS.

Seigneur, ſa bouche le confeſſe. Le ſénat le condamne à être expoſé aux animaux du cirque. Voici ſon terrible, mais juſte decret. (*il remet le decret à Titus.*) Il n'y manque, ſeigneur, que votre auguſte ſeing.

TITUS.

Dieux tout puiſſans! (*il s'aſſied.*)

ANNIUS.

Clément empereur! (*il ſe jette aux genoux de Titus.*)

TITUS.

Annius, laiſſe-moi.

PUBLIUS.

Seigneur, le peuple aſſemblé!...

TITUS.

Sortez.

ANNIUS.

Quelque juſte que ſoit votre rigueur, daignez, ſeigneur, écouter

votre

votre bonté. Si vous refusez à ma priére la grace de Sestus, sauvez-le pour vous, accordez sa vie à votre amitié.

SCENE IV.

TITUS *seul.*

QUELLE horreur! Quelle trahison! Quelle perfidie! Il feint d'être mon ami; il est sans cesse à mes côtés, & il conspire ma mort! Et je puis encore suspendre son suplice? Et je ne signe pas l'arrêt de son trépas? Ah! Que l'indigne meure.... (*il prend la plume pour signer & s'arrête.*) Mais quoi? Envoyer Sestus à la mort sans l'entendre? Ah! Le sénat ne l'a-t'il pas assez entendu? Mais.... S'il avoit quelque secret à me réveler? Gardes. (*à part.*) Entendons-le

& qu'il aille au suplice. (*aux gardes.*) Qu'on m'améne Sestus. Malheureux destin des monarques ! Le ciel nous refuse ce qu'il accorde aux derniers des mortels. Le païsan grossiérement vêtu, qu'une vile cabane met à peine à couvert des injures de l'air, dort d'un sommeil tranquile. Il est content de peu. Il connoît qui l'aime ou le hait. Il marche sans crainte. Et nous, au milieu des grandeurs, nous vivons sans cesse dans l'inquiétude. L'espérance & la crainte nous présentent dans ceux qui nous environnent, des visages bien différens de leur cœur. Devois-je attendre d'un ami, un pareil trait d'infidélité ?

SCENE

SCENE V.

TITUS, PUBLIUS.

TITUS.

PUBLIUS, pourquoi Sestus ne vient-il point?

PUBLIUS.

Seigneur, vos gardes ont couru exécuter votre ordre.

TITUS.

D'où vient ce retardement?

PUBLIUS.

Seigneur, peu de momens se sont écoulés, depuis que vous avez ordonné...

TITUS.

Cours toi-même promptement.

PUBLIUS.

J'obéis. Mais, seigneur, vos lic-

teurs paroiſſent. Seſtus ne doit pas être loin. Je le vois.

TITUS.

L'ingrat! Déja je ſens mon ancienne amitié prendre ſa défenſe. Mais, non. Qu'il trouve en moi ſon maître, & non ſon ami.

SCENE VI.

TITUS, SESTUS, PUBLIUS, *Gardes.*

SESTUS *à part.*

DIEUX! C'eſt Titus! Qu'eſt devenue la douceur que me montroient ſes regards? Que ſon air me ſemble terrible!

TITUS *à part.*

J'ai peine à le reconnoître. Combien le crime eſt capable de changer les

les traits ! Je vois sur son visage la honte, le remords & le repentir.

SESTUS *à part.*

Je suis en proye à mille mouvemens divers.

TITUS *à Sestus.*

Approche:

SESTUS *à part.*

Sa voix me saisit.

TITUS.

Je t'ai dit d'approcher.

SESTUS, *il avance & s'arrête:*

Dieux ! Mes pieds chancélent. Une sueur froide me couvre le front. Quelles horreurs plus grandes la mort pourroit-elle me présenter ?

TITUS *à part.*

Il frémit, l'infidéle !

PUBLIUS *à part.*

Pour qui des deux le châtiment sera-t'il plus terrible, de l'empereur, ou de Sestus ?

TITUS *à part.*

Que je me ſens émû! (*haut.*) Publius, gardes, qu'on ſe retire.

SESTUS *à part.*

Je ne puis ſoutenir ſa vûe.

TITUS.

Quoi, Seſtus, il eſt vrai? Tu veux ma mort? En quoi t'a offenſé ton prince, ton bienfaicteur, ton pere? Si tu as oublié que Titus étoit ton maître, as-tu oublié qu'il étoit ton ami? Quel prix de la tendreſſe que je t'ai toujours montrée! Ciel! A qui puis-je me fier, quand Seſtus me trahit? Quoi, Seſtus, tu as pû t'y réſoudre? Quoi? Ton cœur ne s'eſt pas révolté?

SESTUS *en larmes & embraſſant les genoux de Titus.*

Ah. Titus! Ah, mon prince, que ne pouvez-vous lire au fond de mon cœur? Tout parjure, tout ingrat qu'il eſt, vous en auriez pitié. Tout mon

mon crime est devant mes yeux. J'ai tous vos bienfaits présens. Je me suis un objet d'horreur. L'éclat, la majesté de votre front, le son de votre voix, votre clémence même, tout augmente mon suplice. Je demande la mort. Je demande à perdre une vie infidéle. Pour unique grace, seigneur, permettez que mon sang soit répandu à vos pieds.

TITUS.

Malheureux, leve-toi. (*à part.*) Je ne puis résister à ses larmes. (*haut.*) Vois, où ton crime t'a réduit, où t'a précipité le désir effréné de l'empire. Qu'as-tu espéré trouver sur le trône? Le suprême bonheur? Quelle étoit ton erreur! Considere les fruits que j'en recueille, & souhaite le sceptre, si tu l'oses.

SEXTUS.

Le désir de régner ne m'a pas séduit.

TITUS,

TITUS.

Qui t'a donc pû engager?...

SESTUS.

Ma foiblesse... Une fatalité...

TITUS.

Explique-toi.

SESTUS.

Dieux! Je ne puis.

TITUS.

Sestus, écoute-moi. Nous sommes seuls. Ce n'est point devant ton empereur que tu parois. C'est devant Titus. Ouvre-lui ton cœur. Confie-toi à ton ami. Je te promets, que César n'en saura rien. Dis-moi la cause de ton crime. Cherchons ensemble les moyens de pouvoir t'excuser. J'en serai peut-être plus satisfait que toi.

SESTUS.

Il n'est point d'excuse pour moi.

TITUS.

Mon amitié l'éxige. Je ne t'ai jamais caché mes secrets les plus importans.

portans. Je mérite la même confiance.

SESTUS *à part.*

Quelle peine ! Quel nouveau genre de tourment ! Déplaire à Titus, ou accuser Vitellie !

TITUS *émû.*

Tu balances, Sestus ? Ah ! Tu me frapes par l'endroit le plus sensible. Ta défiance est un outrage pour l'amitié. Penses-y. Contente mon desir.

SESTUS *à part.*

Que je suis malheureux !

TITUS.

Tu te tais ? Ah ! C'est trop abuser de ma bonté.

SESTUS.

Seigneur . . . Apprenez donc . . . Que vais-je dire ?

TITUS.

Acheve.

SESTUS.

Je suis l'objet de la colere céleste.

Je ſuis un perfide. Je mérite la mort & je la ſouhaite.

TITUS.

Ingrat! Tu ſeras content. Gardes, faites retirer le criminel.

SESTUS.

Que, pour la derniere fois, je puiſſe baiſer cette main invincible...

TITUS.

Retire-toi.

SESTUS.

Seigneur, daignez m'accorder cette derniere faveur. Souvenez-vous, pour ce ſeul moment, de votre premiere amitié pour un malheureux.

TITUS.

Il n'eſt plus temps. Sors.

SESTUS.

Je vais mourir; le trépas n'a rien qui m'épouvante. Mais, quel eſt mon déſeſpoir, de penſer que j'ai pû vous trahir!

SCENE VII.

TITUS *seul.*

FUT-IL jamais infidélité jointe à tant d'obstination? Un pere auroit-il montré plus de douceur pour un fils coupable? Quand Sestus seroit innocent, son opiniâtreté le rendroit indigne de la vie. Ma clémence méprisée demande vengeance... Ah, Titus! Quel est ton dessein? Veux-tu rendre l'offensé aussi méprisable que l'offenseur? Quelle gloire pour moi de me venger, quand ma vengeance dépend de ma volonté? Ah! Le plus vil des humains n'a-t'il pas le pouvoir d'ôter la vie à son semblable? Mais, la donner n'appartient qu'aux dieux & aux rois. Que Sestus vive... Que deviendront les loix? Est-ce

ainſi que je veille à leur maintien, moi qui en ſuis le dépoſitaire ? Manlius & Brutus ont pû oublier qu'ils étoient peres. Leur exemple doit me déterminer. N'écoutons, ni amitié ni pitié : Seſtus eſt criminel, Seſtus doit mourir. (*il ſigne le decret.*) Me voilà donc engagé dans le chemin de la rigueur ! Me voilà donc couvert du ſang des citoyens, & c'eſt celui de mon ami que je répans le premier. Que dira l'avenir ? Que Titus ſe laſſa de la clémence, comme Sylla & Auguſte de la cruauté. On me reprochera que la naiſſance & la jeuneſſe devoient me parler pour le coupable ; qu'une premiere faute devoit ſe pardonner ; qu'on ne doit couper une branche peu ſaine, qu'après avoir vainement employé tous les moyens de la conſerver ; qu'enfin Titus pouvoit, ſans manquer à la juſtice, pardonner une offenſe qui lui étoit perſonnelle. . .

Ah !

Ah! Mon cœur fera-t'il un effort qui lui coute beaucoup? Titus, ne démens point ton caractére. Sauve ton ami, ſauve-le quoiqu'infidéle. Si l'univers m'accuſe, ce ſera d'un excès de bonté & non de rigueur. Publius...

SCENE VIII.

TITUS, PUBLIUS.

PUBLIUS.

SEIGNEUR.

TITUS.

Le peuple m'attend. Allons.

PUBLIUS.

Et *Seſtus*, ſeigneur?

TITUS.

Qu'on le conduiſe au cirque.

PUBLIUS.

Son ſort...

TITUS.

Est réglé.

PUBLIUS.

Infortuné Sestus !

TITUS.

Dieux ! S'il faut que le cœur d'un empereur soit sévére, changez le mien, ou ôtez-moi l'empire. Je ne veux établir ma puissance que sur l'amour. Une fidélité, qui seroit le fruit de la crainte, pourroit-elle me toucher ?

SCENE IX.

VITELLIE, PUBLIUS.

VITELLIE.

PUBLIUS, écoutez.

PUBLIUS.

Il faut que je suive César.

VITELLIE.

Où ?

PUBLIUS.

PUBLIUS.

Au cirque.

VITELLIE.

Et Sestus?

PUBLIUS.

On doit l'y conduire.

VITELLIE.

Il mourra?

PUBLIUS.

Il est trop vrai.

VITELLIE.

Hélas!... Il a long-temps entretenu Titus?

PUBLIUS.

Oui, madame.

VITELLIE.

Qu'a-t'il dit?

PUBLIUS.

On l'ignore. L'empereur a voulu être seul avec Sestus.

SCENE X.

VITELLIE, *ensuite* SERVILIE, & ANNIUS.

VITELLIE *seule.*

NE cherchons point à nous abuser. Sestus a parlé. On sait tout. Le visage de Publius me l'annonce. Il a paru embarrassé devant moi. Il m'évite. Que n'ai-je suivi ce que mon cœur me dictoit ? Je devois confesser ma faute à Titus. Le repentir d'un coupable qui avoue son crime en diminue l'horreur. Il ne seroit plus temps. César est informé de tout. Mon silence me rend encore plus criminelle.

SERVILIE.

Vitellie...

ANNIUS.

ANNIUS.

Princesse...

SERVILIE.

Mon malheureux frere...

ANNIUS.

Mon ami le plus cher...

SERVILIE.

Est conduit au suplice.

ANNIUS.

Bientôt, aux yeux de Rome entiére, il deviendra la pâture des monstres du cirque.

VITELLIE.

Eh! Que puis-je pour Sestus?

SERVILIE.

Tout, princesse. Titus ne vous refusera pas sa grace.

ANNIUS.

La nouvelle Auguste ne sauroit la demander en vain.

VITELLIE.

Annius, je n'ai pas encore le nom d'Auguste.

ANNIUS.

ANNIUS.

Avant la fin du jour, Titus devient votre époux. Je viens de l'entendre ordonner la pompe de cette fête.

VITELLIE *à part.*

Seſtus n'a pas parlé ! O amour ! O fidélité ! (*haut.*) Annius, Servilie, allons. Mais non. . . Je vous ſuivrai.

ANNIUS.

Le moindre délai peut couter la vie à Seſtus.

VITELLIE.

Partez. Laiſſez-moi ſeule un moment.

SERVILIE.

Voulez-vous voir périr Seſtus au printems de ſon âge ? Seſtus, juſques à ce jour l'eſpérance & l'amour de Rome ? On l'a ſéduit. On l'a entraîné dans le crime. La voix de la pitié ſeule doit vous toucher. Que ne doit pas faire l'amour ? Seſtus a ſans ceſſe

votre

votre nom à la bouche. Il pâlit, il se trouble en l'entendant prononcer. Vous pleurez, madame ?

VITELLIE.

De grace, partez.

SERVILIE.

Pourquoi voulez-vous demeurer ? Je crois...

VITELLIE.

Ah, dieux !... Je vous rejoins. De grace, laissez-moi.

ANNIUS.

Vos pleurs ne le sauveront pas. Une pitié aussi stérile que celle que vous nous faites voir, tient beaucoup de la barbarie.

SCENE XI.

VITELLIE, *seule.*

A QUOI te résous-tu, Vitellie? pourras-tu voir périr le fidéle Sestus? Sestus qui t'aime plus que lui-même? C'est pour toi qu'il est devenu criminel; ce n'a été que pour t'obéir. Malgré tes cruautés, il t'adore. La mort même ne peut l'engager à te trahir. Et toi, malheureuse! Toi qui sais combien tu es coupable, tu entreras avec tranquillité dans le lit de César? Ah! Sestus me seroit présent sans cesse. Je craindrois que les murs mêmes ne prissent la parole pour m'accuser. Courons embrasser les génoux de Titus. Allons lui tout déclarer. Si mon aveu ne peut dimi-

nuer

nuer la grandeur du crime de Seſtus, au moins pourra-t'il l'excuſer. Renonçons à l'eſpérance de l'empire, à l'hymen de l'empereur. Inſenſée! Dois-je y ſonger encore? Ne penſons qu'à calmer les remords qui me déchirent. Dans l'horreur de la tempête, le voyageur jette dans les ondes les tréſors qu'il apportoit des climats les plus éloignés; arrivé au port, malgré la perte de ſes biens, il rend graces aux dieux de lui avoir conſervé la vie.

SCENE XII.

Le théatre représente un magnifique amphithéatre. Les gradins en sont remplis d'un peuple nombreux. Sur l'arène sont les complices de la conjuration, condamnés à être dévorés par les bêtes.

Pendant qu'on chante le chœur suivant, Titus arrive, précédé des licteurs, environné des senateurs & des patriciens, & suivi de la garde prétorienne. Viennent ensuite ANNIUS ET SERVILIE.

CHŒUR.

DIGNE héros, ce jour a montré que tu es l'Amour des immortels. Heureux César, il est juste que les dieux prennent soin de conserver

ſerver leur plus parfaite image.

TITUS.

Gardes, avant que les jeux commencent, qu'on m'améne le criminel. (*à part.*) Un pardon qu'il n'eſpére pas, lui deviendra plus cher encore.

ANNIUS.

Grace, ſeigneur.

SERVILIE.

Grace, Céſar.

TITUS.

Si c'eſt celle de Seſtus que vous demandez, il n'eſt plus temps. Son ſort eſt décidé.

ANNIUS.

Ah, ſeigneur! Pourriez-vous vous réſoudre à l'envoyer à la mort?

SERVILIE.

Combien le cœur de Titus eſt changé!

TITUS.

Que Seſtus approche.

SERVILIE.

SERVILIE.

Ah, Sestus !

ANNIUS.

O, mon ami !

SCENE XIIIe.

ET DERNIERE

PUBLIUS, SESTUS *au milieu des licteurs, ensuite* VITELLIE, *& les acteurs précédens.*

TITUS.

SESTUS, tu connois ton crime. Tu n'ignores pas quelle en est la peine. Rome troublée, la majesté offensée, les loix outragées, l'amitié trahie, tout exige ta mort. Je suis, tu le sais, l'unique objet de ta perfidie.

VITELLIE.

VITELLIE.

Auguste empereur, à vos pieds...

TITUS.

Levez-vous, madame; que faites-vous? Que voulez-vous?

VITELLIE.

Je vous améne, seigneur, l'indigne auteur de toute l'entreprise.

TITUS.

Où est-il, madame? Qui a osé attaquer ainsi mes jours?

VITELLIE.

Le croiriez-vous, seigneur? C'est moi-même.

TITUS.

Vous?

SESTUS, SERVILIE, *ensemble.*

Ciel!

ANNIUS, PUBLIUS, *ensemble.*

Dieux!

TITUS.

Quel étoit donc le nombre de ceux qui conspiroient ma perte?

VITELLIE.

Je suis la plus coupable de tous. J'ai formé le projet de la conjuration. J'ai séduit le plus fidéle de vos amis. Pour vous perdre, j'ai abusé de son aveugle amour pour moi.

TITUS.

En quoi ai-je mérité votre haine ?

VITELLIE.

Par votre bonté, je l'ai prise pour de l'amour ; je me suis flattée de votre main & de l'empire ; j'ai vû deux fois mon espérance trahie. Je me suis livrée à la vengeance,

TITUS.

Quel jour ! Dans le moment que je fais grace à un coupable, j'en découvre un autre. Quand donc, ô justes dieux, trouverai-je un cœur fidéle ? Les astres conjurés veulent-ils me rendre cruel malgré moi ? Non. Ils ne remporteront pas cette victoire. Ma vertu est inébranlable. Voyons laquelle

laquelle sera la plus constante, ou de la perfidie, ou de ma clémence. Qu'on détache Sestus. Je rens la liberté à Lentulus & à ses complices. Apprenons à Rome que je suis toujours Titus. Je sai tout, & je le pardonne.

ANNIUS, PUBLIUS, *ensemble.*

Généreux prince !

SERVILIE.

Qui l'eût pensé ?

SESTUS.

Je demeure immobile.

TITUS.

Vitellie, je vous ai promis ma main... Mais...

VITELLIE.

Seigneur, je sai que je ne dois pas y prétendre, après mon crime.

TITUS.

Je veux au moins, madame, contribuer en partie à votre satisfaction.

V ij Je

Je vous promets, que vous ne verrez point de rivale sur le trône. Je ne veux pour épouse, que Rome, pour enfans, que mon peuple. Je leur conserve mon cœur, sans partage. Princesse, que votre hymen se célébre, en même temps que celui d'Annius & de Servilie, donnez votre main à Sestus, c'est un bien qui lui coûte assez cher.

VITELLIE.

Tant que je respirerai, seigneur, je n'aurai de loi que votre volonté.

SESTUS.

Ah, seigneur! Ah, César! Eh, vous ne voulez pas permettre, que la terre vous adore, que le Tibre vous éleve des temples? Comment puis-je jamais oublier la grandeur de mon crime...?

TITUS.

N'en parlons plus, Sestus, redevenons

venons amis. Tes égaremens sont effacés de mon cœur. Je ne m'en souviens pas. Je t'embrasse & je te pardonne.

On reprend le chœur.

FIN.

CYRUS,

QUATRE
TRAGÉDIES-OPERA,

De l'Abbé METÀSTASIO.

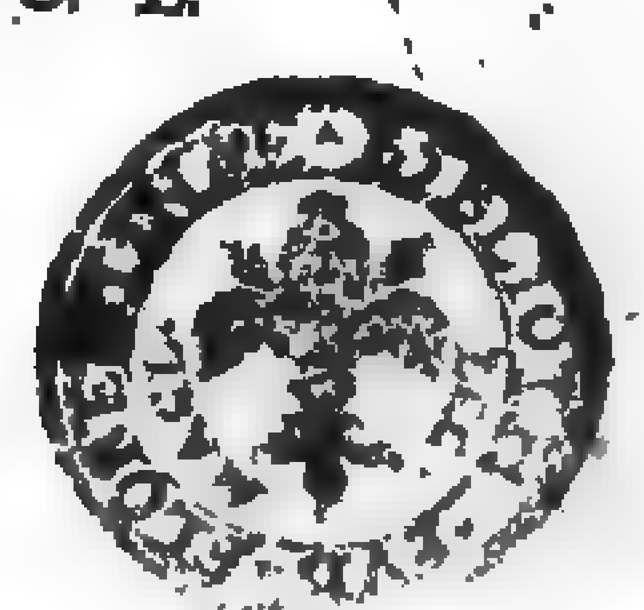
Traduites en François.

SECONDE PARTIE.



A VIENNE.

M. DCC. L.





CYRUS.

SUJET.

SUJET.

MANDANE étoit prête de mettre au jour un enfant, lorsqu'Astyage son pere, dernier roi des Médes, consulta ses devins au sujet d'un songe qu'il avoit eu. On lui prédit que le petit-fils qui lui naîtroit, devoit lui ravir la couronne. Pour se garantir de ce malheur, il donna ordre à Arpage de faire mourir le petit Cyrus. (ainsi se nommoit l'enfant.) Et voulant prévenir les craintes que pouvoit lui donner la naissance d'autres petits-fils, il exila dans la Perse Cambyse, époux de Mandane, & retint sa fille auprès de lui.

Arpage ne put se résoudre à exécuter l'ordre du roi. Il se contenta de porter en secret Cyrus à Mithridate, pasteur des troupeaux du roi, & le chargea de l'exposer ; le hazard vou-

lui, que le même jour l'épouse de Mithridate accouchât d'un enfant sans vie. L'humanité & l'occasion engagérent Mithridate & sa femme, à exposer leur fils mort, au lieu de Cyrus, & à élever ce dernier comme le leur, sous le nom d'Alcée. Quinze ans s'étant écoulés, un bruit se répandit qu'on avoit trouvé Cyrus exposé dans un bois, qu'on l'avoit sauvé, & qu'il vivoit chez les Scythes. Un imposteur hardi, profitant de cette fable, que peut-être il avoit inventée, prit le nom de Cyrus. A cette nouvelle, Astyage troublé, fit venir Arpage, & lui demanda si, suivant son ordre, il avoit fait mourir Cyrus. Arpage soupçonnoit le roi de repentir. Il crut l'occasion favorable pour sonder les dispositions de son cœur. Il lui confessa, qu'il n'avoit pû se déterminer à donner la mort à Cyrus; mais, qu'il l'avoit exposé. Le dessein d'Arpage étoit d'avouer au roi que

que Cyrus étoit vivant, en cas qu'il trouvât son cœur changé en faveur de son petit-fils ; & si le roi persistoit dans sa haine, peu lui importoit de voir tomber la colere d'Astyage sur un misérable imposteur.

Astyage irrité, pour punir Arpage de sa désobéissance, fit mourir son fils. Le malheureux pere outré de douleur, ne respirant que la vengeance, sut renfermer en lui-même les mouvemens de la tendresse paternelle. Il dissimula. Il fit croire à Astyage que ses larmes couloient pour le repentir de sa faute, & non pour la perte de son fils. Son dessein lui réussit. S'il ne put entièrement regagner la confiance du roi, au moins parvint-il à ne pas lui être suspect.

De ce moment, Arpage ne s'occupa plus que du soin d'assurer sa vengeance, & Astyage de celui de s'affermir sur le trône, en faisant périr celui qui

passoit pour son petit-fils. Arpage s'appliqua à gagner les grands, à les irriter contre le roi, & à exciter le ressentiment de Cambyse qui vivoit en Perse, lieu de son exil. Astyage feignit de se repentir de sa barbarie pour Cyrus, il chercha à faire croire qu'il l'aimoit, qu'il desiroit le voir & le reconnoître pour successeur. L'un & l'autre réussit dans son projet. Il ne manquoit plus que le jour & le lieu; à Arpage, pour accabler le tyran & faire proclamer le véritable Cyrus; à Astyage, pour faire tomber dans le piége l'imposteur trop crédule.

Suivant une coutume établie chez les Médes, on faisoit chaque année un sacrifice solemnel à Diane. Cette fête se célébroit sur la frontiere du royaume, dans l'endroit où étoient les cabanes de Mithridate. Le jour & le lieu du sacrifice parurent à Astyage & à Arpage favorables à l'exécution de leurs

leurs projets. Ce fut là que périt le faux Cyrus, & que le véritable fut proclamé. Astyage se vit près de perdre la couronne & la vie. Il la dut à la générosité de son petit-fils. Touché de remords & de tendresse, il mit son diadême sur la tête de Cyrus, & lui enseigna, par son exemple, à ne point abuser de l'autorité suprême.

ACTEURS.

ASTYAGE, roi des Médes, pere de Mandane.

MANDANE, épouse de Cambise, mere de Cyrus.

CYRUS, sous le nom d'Alcée, en habit de pasteur, cru fils de Mithridate.

ARPAGE, confident d'Astyage.

ARPALICE, fille d'Arpage, confidente de Mandane.

MITHRIDATE, pasteur des troupeaux du roi.

CAMBISE, prince de Perse, époux de Mandane & pere de Cyrus, en habit de pasteur.

La scène se passe dans une campagne, sur les confins de la Médie.

CYRUS.

CYRUS.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Le théâtre représente une campagne ; où sont dressées plusieurs tentes pour Astyage & sa suite.

MANDANE, ARPALICE.

MANDANE.

NE sommes-nous pas dans le bois, où chaque année Astyage mon pere vient sacrifier à Diane ?

ARPALICE.

Oui, madame.

MANDANE.

N'a-t'il pas choisi ce jour & ce lieu, pour revoir Cyrus?

ARPALICE.

Il est vrai.

MANDANE.

Eh! Pourquoi Cyrus ne paroît-il pas?

ARPALICE

Princesse, les heures coulent lentement au gré d'une tendre mere. Votre fils Cyrus ne doit, vous le savez, arriver qu'à l'heure du sacrifice; ce n'est qu'au coucher du soleil qu'on doit immoler les victimes à la déesse de la nuit. A peine le jour commence-t'il à nous éclairer.

MANDANE.

Je le sai... Mais, mon fils ne devroit-il pas?... Que je crains...!

ARPALICE.

Que pouvez-vous craindre, madame?

dame ? Astyage qui vouloit la mort de Cyrus, montre pour lui la plus vive tendresse. Il l'attend, il soupire après le moment de le voir.

MANDANE.

Ah ! Si Astyage feignoit...

ARPALICE.

Que dites-vous, madame ? Voudroit-il se rendre coupable d'un semblable parjure ? Choisiroit-il pour un crime le temps d'un sacrifice ? Rendroit-il les dieux complices d'une trahison ? Ose-t'on insulter ainsi le ciel ?

MANDANE.

Quelqu'un approche... Cours... C'est peut-être Cyrus.

ARPALICE.

Ce n'est qu'une bergere.

MANDANE.

Que d'inquiétude je ressens !

ARPALICE.

Tout lui semble Cyrus.

MANDANE.

MANDANE.

Ah ! Si l'on doit ajouter foi aux images de la nuit, écoute le songe le plus terrible...

ARPALICE.

Ah ! Princesse ! Une si puérile crédulité est indigne de vous. Vous devez plus qu'une autre en avoir horreur. Un songe causa vos malheurs. Dans un songe, Astyage votre peré vit naître de vous un arbre qui couvroit toute l'Asie. Dans sa crainte, il consulta ces sages, dont notre ignorance fait tout le savoir. Ces flatteurs, dont la profession est de louer les grands jusques dans leurs foiblesses, donnerent à sa terreur le nom de prudence ; ils lui dirent, que le fils qui naîtroit de vous lui raviroit le trône. Vous donnâtes le jour à Cyrus. Sur la foi de ce songe, le roi eut la cruauté d'ordonner sa mort. Ce ne fut pas tout. Redoutant que votre hymen ne lui

lui donnât, dans de nouveaux fils, de nouveaux sujets de crainte, votre pere exila votre époux loin de sa cour. Quels égaremens entraîne après elle une honteuse crédulité!

MANDANE.

Je veux te croire. Mais la terre a produit seize moissons depuis que j'ai perdu mon fils au moment de sa naissance. Aujourd'hui je l'attens. Penses-tu que je puisse être tranquile?

ARPALICE.

J'ai peine, je l'avoue, à comprendre que l'amour maternel puisse être si fort dans votre cœur. A peine votre fils vit-il le jour, qu'il vous fut enlevé; vous n'étiez pas encore à votre troisiéme lustre. A cet âge, les sentimens de mere peuvent-ils faire tant d'impression?

MANDANE.

Arpalice, tu n'es pas mere... Mais, je vois ton pere Arpage.

SCENE II.

Les acteurs précédens, ARPAGE.

ARPAGE.

PRINCESSE, votre fils est arrivé.

MANDANE.

Où est-il?

ARPAGE.

La loi lui défend de passer les confins de la Médie, jusques à l'arrivée du roi.

MANDANE.

Allons, allons le trouver.

ARPAGE.

Daignez demeurer, madame. Le roi veut être avec vous à cette grande entrevue.

MANDANE.

Quand vient-il?

ARPAGE.

Il ne peut tarder.

MANDANE.

Arpage, allez du moins retrouver Cyrus.

ARPAGE.

Je dois attendre ici le roi.

MANDANE.

Heureuſe mere! Si tu m'aimes, chere Arpalice, va.... Cyrus ſera près de ce bois.

ARPALICE.

J'y vole, madame.

MANDANE.

Écoute, Arpalice. Examine avec attention, ſon viſage, ſes traits, ſa voix, à qui des deux il reſſemble le plus de ſon pere ou de ſa mere. Va, cours. Rejoins-moi promptement. Attens... Demande-lui le récit de ce qui lui eſt arrivé. Raconte-lui l'hiſtoire de mes malheurs. Dis-lui qu'il eſt... Que je ſuis... O dieux! Dis-lui..,

lui...Tout ce que je veux & ne puis te dire.

ARPALICE.

Vous m'en diriez moins, madame, en m'en disant davantage. Un sentiment vif s'exprime en peu de mots.

SCENE III.

MANDANE, ARPAGE.

MANDANE.

LE roi ne vient point! Arpage, je cours hâter son arrivée. Que mon époux n'est-il en ces lieux! Quelle sera sa douleur dans son exil, quand il apprendra que son fils est retrouvé, sans qu'il puisse jouir du plaisir de sa vûe! Je me représente l'excès de sa peine! Je suis dans son cœur.

ARPAGE.

ARPAGE.

Consolez-vous, Mandane ; mais, gardez ce secret. Aujourd'hui vous verrez Cambise.

MANDANE.

Cambise ! Comment . . .

ARPAGE.

Je ne puis vous rien dire de plus.

MANDANE.

Vous me trompez, Arpage.

ARPAGE.

Je vous en donne ma foi, madame. Aujourd'hui vous verrez votre époux.

MANDANE.

Mon époux ! L'unique, le premier objet de mon tendre amour, que depuis trois lustres je pleure & j'appelle sans cesse. Dieux éternels ! Que de contentemens à la fois ! O mon fils ! O mon époux ! Heureuse Mandane ! Cher Arpage, je ne suis plus à moi. Je pleure & je tréssaille de plaisir. La joye trouble ma raison. J'ai peine à

 respirer.

respirer. Mon cœur s'élance hors de mon sein. Ah ! je sens, qu'un excès de joye peut plus aisément que la douleur, nous priver de la vie !

SCENE IV.

HARPAGE *seul.*

LE coup est assuré. Aujourd'hui ; je fais connoître le vrai Cyrus que je tiens encore caché. Aujourd'hui le tyran devient la victime du sacrifice que l'on prépare. J'ai sû si-bien dissimuler mon ressentiment, que l'imprudent Astyage n'a de moi aucune défiance. J'ai séduit ceux qui lui étoient le plus attachés. Cambise est instruit de mon projet. Ma fureur peut à présent éclater en liberté. Je l'ai trop long-temps contrainte. Que j'envisage

j'envisage avec joye le juste supplice d'Astyage! La seule pensée de la vengeance commence à m'en faire goûter les charmes. Cruel! Je vois la terre rougie de ton sang. Je te voi tomber, & t'entendre reprocher en tombant, la mort de mon malheureux fils.

SCENE V.

Le théatre représente l'intérieur des cabanes de Mithridate.

CYRUS, MITHRIDATE.

CYRUS.

QUOI? Je suis Cyrus? Combien donc y en a-t'il? Déja un Cyrus est arrivé sur les confins du royaume. Le roi s'avance à sa rencontre.

MITHRIDATE.

Le roi eſt dans l'erreur. Celui dont vous me parlez eſt un faux Cyrus ; vous êtes le véritable.

CYRUS.

Expliquez-vous.

MITHRIDATE.

Aſtyage eut un ſonge...

CYRUS.

Je ſai le ſonge d'Aſtyage & les terreurs qui en furent la ſuite ; quel fut le barbare conſeil des ſages qu'il conſulta ; que Cyrus naiſſant fut remis à Arpage ; que...

MITHRIDATE.

C'eſt-là que commencent les événemens que vous ignorez. Daignez m'écouter. Arpage ne put ſe réſoudre à exécuter un ordre cruel. Il vous apporta à moi dans des langes de pourpre.

CYRUS.

Et vous, dans le bois...

MITHRIDATE.

MITHRIDATE.

De grace, laissez-moi achever. Que la jeunesse est impatiente ! Mon épouse venoit d'accoucher d'un enfant sans vie. Nous résolûmes de l'exposer au lieu de vous, & nous vous conservâmes comme notre fils, sous le nom d'Alcée. Le roi se crut obéi ; ses craintes calmées, il reconnut sa faute. Les mouvemens du sang se firent entendre à son cœur. Il se sentit troublé de remords. Pendant près de trois lustres, Arpage garda le silence. Enfin il crut sincére le repentir du roi, & qu'il étoit temps de vous découvrir. Mais sa prudence l'empêcha de rien hazarder. Alors un bruit se répand que Cyrus est parmi les Scythes. Qu'il a été trouvé exposé dans un bois, qu'on a sauvé ses jours. Que ce bruit soit l'ouvrage d'un imposteur, ou, qu'un imposteur en ait profité, un audacieux prend votre nom.

 CYRUS.

CYRUS.

C'eſt ſans doute celui qui vient. . .

MITHRIDATE.

Lui-même. Contraignez-vous. Arpage a cherché à accréditer cette fable dans l'eſprit du roi. Voici quel eſt ſon deſſein. Si la joye que montre Aſtyage eſt ſincére, je pourrai, dit-il, lui faire connoître le vrai Cyrus. Si Aſtyage diſſimule, ſa fureur ne pourra tomber que ſur l'impoſteur.

CYRUS.

Mais le roi fait voir pour ſon petit-fils la tendreſſe la plus vive. Il veut l'ambraſſer aujourd'hui. Pourquoi lui cacher. . .?

MITHRIDATE.

Arpage ne ſe fie pas au roi. Pour le punir de n'avoir pas rempli ſon ordre, Aſtyage a fait périr ſon fils. Il eſt difficile d'accorder tant d'amitié pour Cyrus, avec tant de fureur contre qui l'a ſauvé; il a fallu d'abord vous mettre

tre

tre en sûreté contre la colere du roi. Ce jour verra la fin de l'événement. Le coucher du soleil en sera le moment. Vous embrasserez votre pere & votre mere. L'un viendra dans peu. L'autre est déja ici.

CYRUS.

C'est elle sans doute qui m'a paru si belle, quand je l'ai vûe passer.

MITHRIDATE.

Non; c'étoit la fille d'Arpage.

CYRUS.

Adieu.

MITHRIDATE.

Où voulez-vous aller?

CYRUS.

Chercher ma mere.

MITHRIDATE.

Demeurez. Mandane, Cambise, croyent que l'imposteur est leur fils. Il ne faut pas les détromper. Si Mandane....

CYRUS.

CYRUS.

Soyez aſſuré, que ſans votre conſentement, je ne lui découvrirai point qui je ſuis. Adieu. Croyez-en ma promeſſe. J'en jure par les dieux.

MITHRIDATE.

Ah, ſeigneur! Écoutez. Quand commencerez-vous donc à reprimer l'impétuoſité où vous emporte le feu de l'âge? Vous vous abandonnez à tous vos deſirs, ſans conſulter ce que vous devez faire. Songez quel eſt ce jour pour la Médie & pour vous. Le Ciel doit préſider à toutes les entrepriſes. Allez d'abord au temple implorer l'aſſiſtance des dieux; & plus ſage, à l'avenir, contenez les mouvemens..., Mais, qu'oſai-je dire? Quinze ans m'ont accoutumé à tenir ce langage. Pardonnez, ſeigneur, la liberté d'un pere. Je dois à préſent vous parler différemment. Je ne ſuis plus un pere qui reprend ſon fils: je

ſuis

ſuis un ſerviteur fidéle qui donne des conſeils à ſon maître.

CYRUS.

O mon pere ; je me livre à trop d'ardeur. Je m'en corrigerai. Mon obéiſſance en va être la premiere preuve. Mais ne dites jamais, que je ne ſuis plus votre fils. Ce nom m'eſt plus cher, que tout l'éclat du diadême. Vous fûtes toujours mon tendre pere. Je ſerai toujours votre fils. Sur le trône, je ferai gloire aux yeux du monde entier, de vous être auſſi ſoumis, que je vous l'étois dans l'état de Paſteur.

SCENE

SCENE VI.

MITHRIDATE, *ensuite* CAMBISE, *en habit de Pasteur.*

MITHRIDATE.

SEs discours font couler mes pleurs.

CAMBISE.

Pasteur, que le ciel vous soit favorable!

MITHRIDATE.

Puisse-t'il vous combler de biens! (*à part.*) Dieux! Ce visage ne m'est pas inconnu.

CAMBISE.

Si parmi vous l'hospitalité est honorée, ami, montrez-moi le lieu du sacrifice. Étranger, je viens en admirer la pompe.

MITHRIDATE.

MITHRIDATE.

Je vous y conduirai moi-même. (*à part.*) Je ne me trompe point : c'est Cambise.

CAMBISE *à part.*

Je ne trouve pas Arpage !

MITHRIDATE *à part.*

Découvrons-nous à lui. (*haut.*) Mais, qui vient ici ?

CAMBISE.

Ne sont-ce pas les gardes du roi ?

MITHRIDATE.

C'est le roi lui-même.

CAMBISE.

Astyage ?

MITHRIDATE.

Oui.

CAMBISE.

Laissez-moi partir.

MITHRIDATE.

Vous n'en avez pas le temps. Le roi est trop près de ces lieux. Cachez-vous dans l'épaisseur de ces arbres.

CAMBISE.

Malheureuse rencontre !

SCENE VII.

ASTYAGE, MITHRIDATE, CAMBISE, *caché*.

ASTYAGE.

GARDES, que personne n'ose entrer ici.

MITHRIDATE *à part.*

Quel dessein améne l'inhumain? Ou il a apperçu Cambise; ou il a découvert le secret.

ASTYAGE.

Qui est avec toi?

MITHRIDATE.

Personne, seigneur. (*à part.*) Je tremble !

ASTYAGE.

ASTYAGE.

Regarde exactement de tous côtés.

MITHRIDATE *à part.*

Feignons de chercher. Dieux ! J'implore votre secours.

CAMBISE, *caché.*

Je suis perdu.

MITHRIDATE *à Astyage.*

Nous sommes seuls.

ASTYAGE.

Gardes-tu la mémoire de mes bienfaits ?

MITHRIDATE.

Je me souviens toujours de tous les biens dont vous m'avez comblé, quand vous me reçûtes à votre cour. La vie tranquile dont je goûte le bonheur, est encore un de vos dons.

ASTYAGE.

Si mon repos dépendoit de toi, si ce que je veux étoit en ta puissance,

dis-moi, pourrois-je espérer de te trouver reconnoissant ?

MITHRIDATE (*à part.*)

Le cruel va me demander Cyrus.

ASTYAGE.

Répons.

MITHRIDATE.

Que puis-je, seigneur ?

ASTYAGE.

Tu peux soutenir la couronne sur mon front. Ce que je cherche est en tes mains. Pour mon malheur, Cyrus vit, tu le sais.

MITHRIDATE *à part.*

Malheureux que je suis !

ASTYAGE.

Tu changes de couleur ! Tu prévois ma demande ! Tu t'en effrayes !

MITHRIDATE.

Seigneur... Je vois... (*Il se jette à ses genoux.*)

ASTYAGE.

Rassure-toi. Le coup est plus facile

le à exécuter que tu ne penses. Cyrus court en aveugle à sa perte. Il est déja arrivé sur les confins du royaume, avec un petit nombre de Scythes. Pour paroître, il attend l'heure convenue.

MITHRIDATE *à part.*

Il parle du faux Cyrus. Je respire.

ASTYAGE.

Leve-toi; tu connois tous les détours du bois. Tu peux aisément faire tomber Cyrus dans quelque piége.

MITHRIDATE *à part.*

Ma crainte a pensé me trahir.

CAMBISE *caché.*

Barbare !

ASTYAGE.

Eh bien !

MITHRIDATE *à part.*

Pour l'engager à s'éloigner, promettons-lui tout. (*à Astyage.*) Seigneur, je suis prêt à vous obéir.

CAMBISE *caché.*

Ah, scélérat !

ASTYAGE.

Tu ne peux seul exécuter l'entreprise. Choisis avec prudence des compagnons.

MITHRIDATE.

Mon fils Alcée me suffit.

ASTYAGE.

Je veux le voir ton fils.

MITHRIDATE *à part.*

Nouvelle crainte ! Du moins mettons Cambise en liberté. (*à Astyage.*) Seigneur, je le conduirai à vos tentes.

ASTYAGE.

Non; je veux lui parler ici. Améne-le moi.

MITHRIDATE.

Seigneur . . .

ASTYAGE.

Obéis.

MITHRIDATE *à part.*

Ciel ! Quel péril pour Cambise, pour Cyrus & pour moi-même !

SCENE

SCENE VIII.

ASTYAGE, CAMBISE *caché.*

ASTYAGE.

LEs terreurs inquiétes, qui toujours m'accompagnent, semblent se calmer. Dois-je à l'espérance du coup que je vais porter, ou à la fatigue des nuits que j'ai passées sans sommeil, cette douce langueur qui coule dans mes veines? Ah! C'est l'effet peut-être de ce champêtre séjour, où n'entrent point les soins, qui sans cesse habitent sur le trône. D'où vient que mon cœur, libre de crainte, n'éprouve pas ses tourmens ordinaires? Mes yeux se ferment... (*il s'endort.*)

CAMBISE.

Dieux favorables! Que vois-je? Le tyran endormi! Roi barbare! La

fureur qui t'agite peut-elle te laisser jouir du sommeil? Dieux vengeurs, c'est vous qui le permettez. Vous voulez que je répande un indigne sang.

ASTYAGE *rêvant.*

Perfide!

CAMBISE.

Ah!... Il s'éveille.

ASTYAGE *rêvant.*

Au secours!

CAMBISE *voulant se cacher.*

Il a vû briller mon fer.

ASTYAGE *rêvant.*

Cyrus m'ôte la vie!

CAMBISE.

Cyrus! Il parle en rêvant; qu'il meure le cruel...!

SCENE

SCENE IX.

Les acteurs précédens,
MANDANE.

MANDANE, *sans reconnoître Cambise.*

TRAÎTRE ! ~~Que fais-tu ?~~ arrete.....

CAMBISE.

Mandane...

MANDANE.

Gardes...

CAMBISE.

Que faites-vous ?..

MANDANE.

Mon pere...

CAMBISE.

Idole de mon cœur...

MANDANE.

Mon pere, éveillez-vous...

CAMBISE.

CAMBISE.

Pouvez-vous me méconnoître ?

ASTYAGE *s'éveillant.*

Dieux ! Où suis-je ? Qui m'éveille ? Et toi, (*à Cambise.*) Qui es-tu ?

CAMBISE.

Je suis. . .

MANDANE.

Ce misérable vouloit avec ce fer. . .

CAMBISE.

Ah, princesse ! Jettez donc les yeux sur moi.

MANDANE.

Scélérat . . . (*le reconnoissant.*) Ah, malheureuse !

ASTYAGE.

Ma fille, d'où vient ce trouble ? Pourquoi cette pâleur ?

MANDANE.

Cambise ! Mon époux ! Hélas ! Je meurs.

ASTYAGE.

Ah traître ! Je te reconnois. Tu

CAMBISE.

CAMBISE.

Oui, tyran, je suis Cambise.

MANDANE *à part.*

Qu'ai-je fait?

ASTYAGE *à Cambise.*

Ame criminelle! Tu oses, contre ma défense, entrer en Médie! Sous ce déguisement, tu attentes à mes jours! Le suplice le plus terrible...

CAMBISE.

Tes menaces ne sauroient m'épouvanter. Tu peux m'ôter la vie, tyran; mais, tu ne saurois échaper à ta destinée. Tu touches à ton dernier moment. Fremis en l'apprenant.

ASTYAGE.

Que dis-tu? Parle...

CAMBISE.

J'en ai dit assez, pour te faire trembler.

ASTYAGE.

Gardes, qu'on l'entraîne dans la plus affreuse prison de la ville voisine. Là, tu parleras.

CAMBISE.

CAMBISE.

Je brave ta colere.

MANDANE.

Dieux ! Que dois-je faire ? O mon pere ! . . . O mon époux !

CAMBISE.

Adieu, Mandane, adieu. Ne versez point de larmes. Je n'ai, vous le sayez, souhaité que vous revoir & mourir. Et toi, roi cruel, sois sans cesse livré aux plus noirs soupçons. Que les furies, déchirant ton cœur, ne te laissent aucun repos. Fais toi-même ton suplice.

SCENE X.

ASTYAGE, MANDANE.

MANDANE.

SEIGNEUR...

ASTYAGE.

ASTYAGE.

Mandane, as-tu entendu ces menaces! Ah! Du moins si je savois... Ne le saurois-tu point? Parle. Ne conspires-tu pas toi-même contre moi? N'es-tu pas d'intelligence avec mes ennemis?

MANDANE.

Moi, seigneur? Pouvez-vous le penser? O dieux!

ASTYAGE.

Que sai-je? Je crains tout. Je me crains moi-même. Mille terreurs me troublent, mille fureurs me dévorent. Dans ceux que je flatte le plus, je crains de trouver des rébelles; je redoute jusques à ceux que je fais trembler.

SCENE XI.

MANDANE, *ensuite* CYRUS.

MANDANE.

PERE ! Epoux ! Infortunée Mandane !

CYRUS *fuyant.*

Belle nymphe, ayez pitié de moi.

MANDANE.

Que me demandez-vous, pasteur? Je suis moi-même bien digne de compassion.

CYRUS.

Ah, nymphe ! Ah déesse ! Qui que vous soyez, daignez m'écouter, vous dont les traits offrent à mes yeux plus qu'une mortelle.

MANDANE.

Que voulez-vous? ..

CYRUS.

CYRUS.

Défendez mon innocence. Je fui la fureur des gardes du roi.

MANDANE.

Quel eſt votre crime ?

CYRUS.

J'allois ſeul au temple ... J'apperçois les gardes. Secourez-moi.

MANDANE.

Perſonne ne paroît. (*à part.*) Dans quel trouble me jette la vûe de ce paſteur ?

CYRUS *à part.*

Que ſon aſpect m'eſt cher !

MANDANE.

Pourſuivez.

CYRUS.

J'allois ſeul au temple, quand les cris d'une femme ont frappé mon oreille. Ils partoient de l'endroit le plus épais du bois. Je me retourne. Je vois deux barbares, que j'ai reconnus être des étrangers, enlever une nymphe

nymphe qu'ils avoient saisie. Cette action cruelle m'enflamme de colere & me touche de compassion. Je cours en criant. Je lance mon dard contre les ravisseurs. La blessure de l'un des deux, mes cris les intimident. Ils lâchent leur proye. La nymphe prend la fuite; je veux la suivre; quand un jeune homme me coupe le chemin. Son aspect est féroce. Il est couvert de riches vêtemens. Il me demande raison de la blessure de son compagnon. Sans l'écouter, je veux marcher sur les pas de la nymphe. Le superbe, offensé de mon silence, s'avance pour m'attaquer. Etant sans armes, je ne l'attens pas. Je m'échappe. Il me poursuit. Je presse ma fuite. Nous arrivons à un endroit, où il ne se présente aucun chemin. Vainement je cherche à m'échapper. J'ai d'un côté la montagne. De l'autre le fleuve & en face l'ennemi.

MANDANE.

MANDANE.

Que faites-vous ?

CYRUS.

Je me résous à m'élancer dans l'eau. Tandis que des yeux je mesure mon saut, la crainte m'offre des armes toutes prêtes. Je ramasse promptement deux pesantes pierres. Je recule. Dans le moment qu'il s'avance vers moi, je lui lance la premiere. Le coup se perd & passe au-dessus de sa tête. Je répare promptement mon peu d'adresse. Ma seconde pierre l'atteint à la tempe, près le fourcil. Mon ennemi pâlit. Un ruisseau de sang inonde son visage. Ses bras s'ouvrent. Son fer s'échappe de sa main. Son corps, roulant du haut du bord escarpé, est prêt de tomber dans l'onde; une branche d'arbrisseau le retient; qui cédant bien-tôt au poids, le suit dans sa chûte. Précipité de roche en roche, il s'ouvre enfin le fleuve avec bruit & s'y perd.

MANDANE.

Et c'est là le crime....

CYRUS.

Vous voyez la nymphe que le barbare m'a empêché de suivre.

SCENE XII.

Les acteurs précédens, ARPALICE.

MANDANE.

ARPALICE, est-il vrai que...?

ARPALICE.

Vous êtes donc instruite, Mandane, du malheur qui m'a menacée?

MANDANE.

Dans l'instant même, (*en montrant Cyrus*,) Il me le racontoit.

CYRUS.

Dieux! C'est à ma mere que je parlois.

ARPALICE.

ARPALICE.

Princesse, je ne puis, sans frémir, songer à la douleur qui vous a accablée.

MANDANE.

Comment l'avez-vous si-tôt apprise ?

ARPALICE.

Les événemens tristes se répandent promptement. Comment croire, qu'en si peu de temps la mort de Cyrus soit déja divulguée ?

MANDANE.

La mort de Cyrus !

CYRUS *à part.*

J'ai peut-être tué mon rival.

MANDANE *à Arpalice.*

Que dis-tu ?

ARPALICE.

Qu'il eût mieux valu ne pas retrouver votre fils, que de le perdre par la main d'Alcée.

MANDANE.

Quoi? Cyrus est tué? (à Cyrus.) Ah, scélérat!

ARPALICE à part.

Elle l'ignoroit. Je me suis abusée.

CYRUS à part.

Disons-lui . . . Non. J'ai juré de me taire.

MANDANE à Cyrus.

Perfide! Et tu viens . . . Dieux! Tu viens me demander que je te défende. Tu oses encore insulter à la douleur d'une malheureuse mere.

CYRUS.

Je n'ai pas sû....

MANDANE.

Tais-toi, malheureux. Tu as sû tout. Ton récit n'étoit qu'un tissu de mensonges. O mon fils! O mon sang! Je t'ai donc perdu une seconde fois! Et quand? Et comment? Ah, perte horrible! O tourment!

CYRUS *à part.*

Je ne puis y résister davantage.

MANDANE.

Arpalice, que m'as-tu dit? Mes craintes n'étoient que trop fondées. Mais je ne m'attendois pas encore à un si grand malheur. Est-il une peine plus grande que la perte d'un fils? Mais qu'un vil assassin... Qu'un impie... Ah, traître! Je veux t'ouvrir le flanc de mes propres mains. Je veux t'arracher le cœur...

CYRUS.

O dieux! (*à Mandane.*) La douleur va vous ravir le jour. Arrachez-moi le cœur. Mais ne vous abandonnez pas à cet excès d'affliction...

MANDANE.

Que je ne m'afflige pas? Le meurtrier de mon fils ose me parler ainsi!

CYRUS.

Ah! Vous n'êtes point... Je suis... Il n'étoit pas... (*à part.*) Quelle peine! Dieux!

MANDANE.

Qu'on traîne devant le roi ce détestable assassin. Ton sang est peu pour ma vengeance ; mais, je le veux.

ARPALICE.

Calmez votre colere, madame. S'il vous a offensée, c'est par ignorance, c'est par nécessité ; imitez, imitez la clémence des dieux.

MANDANE.

Les dieux sont pour moi des tyrans; Le ciel ne connoît ni la pitié, ni la justice.

ARPALICE.

Ah, madame ! La douleur vous égare. N'irritons pas les dieux.

MANDANE.

Dans l'état où je suis réduite, je ne crains point leur colere. Je ne demande point leur secours. J'ai perdu mon fils ; tout est perdu pour moi. Ah ! Mon cœur est déchiré. Je ne suis plus mere. Je n'ai plus de fils. A quel

barbare ma douleur n'arracheroit-elle pas des larmes ?

SCENE XIII.

ARPALICE, CYRUS.

CYRUS.

ARPALICE, prenez soin de consoler une triste mere.

ARPALICE.

J'ai moi-même besoin d'être consolée.

CYRUS.

Qui vous afflige ?

ARPALICE.

Votre péril.

CYRUS.

Qu'il me feroit cher, s'il pouvoit vous inspirer pour moi de la tendresse !

ARPALICE.

Alcée ! Ah, pourquoi êtes-vous né pasteur ?

CYRUS.

CYRUS.

Mais ... Si ma naiſſance étoit plus illuſtre, pourrois-je eſpérer ...?

ARPALICE.

Si vous étiez autre qu'un paſteur..: Laiſſez-moi.

CYRUS.

Apprenez, qu'en naiſſant ...

ARPALICE.

Achevez.

CYRUS.

J'ai juré de garder le ſilence.

ARPALICE.

Que je ſouhaite ...!

CYRUS.

Parlez.

ARPALICE.

Cruel devoir!

CYRUS.

Pourquoi vous arrêter?

ARPALICE.

Pourquoi commencer & vous interrompre?

ENSEMBLE.

ENSEMBLE.

Ah! Que ne puis-je parler! Feindre avec ce qu'on adore, lui cacher ce qu'il souhaite apprendre, que c'est une vertu cruelle pour qui aime tendrement!

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

Le théatre représente une vaste plaine, où l'on voit les ruines d'une ville antique, dont le temps a fait un lieu sauvage.

MANDANE, MITHRIDATE.

MANDANE.

AH, Mithridate! Que me dites-vous? Alcée est mon fils! Alcée est Cyrus!

MITHRIDATE.

Ah, dieux! Parlez plus bas, madame.

MANDANE.

MANDANE.

On ne nous entend pas.

MITHRIDATE.

On le pourroit. Sous un régne cruel & ſoupçonneux, on ne peut trop ſe taire. Sur un ſonge, ſur le moindre ſoupçon, on devient criminel, on eſt puni. On ne peut compter ſur la foi d'un ami. Les chemins, les temples, les feſtins, les lits, tout eſt rempli de piéges; par-tout où l'on ſe trouve, on a lieu de trembler. Les murs même peuvent nous accuſer.

MANDANE.

Mais du moins raſſurez-moi ſur mes doutes.

MITHRIDATE.

Que je vous raſſure? Interrogez votre cœur. Quel témoignage plus certain pour une mere!

MANDANE.

Il eſt vrai. La premiere fois qu'Alcée s'eſt offert à ma vûe, tout mon

 ſang

ſang s'eſt troublé. Ah! Pourquoi m'avoir ſi long-temps caché la vérité?

MITHRIDATE.

Devoit-on ſur un ſecret de cette importance, s'en fier aux tranſports d'une mere? Si j'étois moins touché de votre douleur, ſi je ne redoutois pas votre colere contre Alcée, vous ne connoîtriez pas encore votre fils.

MANDANE.

Expliquez-moi les détails de cet événement.

MITHRIDATE.

J'apperçois Aſtyage.

MANDANE.

Ah! Courons-lui porter cette heureuſe nouvelle.

MITHRIDATE.

Demeurez, madame. Je vous l'ai dit. Si vous parlez, Cyrus eſt perdu.

MANDANE.

Dieux éternels! Et pourquoi?

MITHRIDATE.

MITHRIDATE.

Éloignez-vous.

MANDANE.

Mais mon pere . . .

MITHRIDATE.

N'en demandez pas à présent davantage.

MANDANE.

Mon fils est dans les fers. Vous le savez.

MITHRIDATE.

Partez, princesse. Gardez-vous de parler. Je vous répons de sa liberté.

MANDANE.

Mais, par quel moyen? . . .

MITHRIDATE *à part.*

Quelle peine! (*à Mandane.*) Reposez-vous-en sur moi.

MANDANE.

Allons. Mais, Mithridate, puis-je vous croire? Puis-je me fier à vous?

MITHRIDATE.

Que dites-vous? O dieux! Est-ce

là la reconnoissance que je devois attendre de Mandane?

MANDANE.

Je suis mère & malheureuse. Pardonnez mes craintes. Si la pitié entre dans votre ame, conservez mon fils. Sauvez la partie la plus chere de mon cœur.

SCENE II.

MITHRIDATE, *ensuite* ASTYAGE.

MITHRIDATE, *seul.*

PROVIDENCE des dieux! Par quel chemin admirable ils conduisent Cyrus! Astyage veut sa mort. Ma pitié le sauve. Pour mettre ce secret hors de tous soupçons, le sort veut que mon fils meure en naissant. Je l'expose au lieu de Cyrus. On est cependant

cependant instruit, que Cyrus respire. Le roi le fait chercher. Pour tromper ses barbares desseins, un imposteur paroît, qui usurpe le nom de Cyrus. Ce misérable se laisse surprendre au piége que le roi lui tend. Le véritable prince lui ôte la vie, sans le connoître; & ce coup arrive dans une circonstance, qui persuade Astyage, que c'est l'exécution de ses ordres. Se trouvera-t'il doresnavant quelqu'un, qui, pour se soustraire à la puissance des dieux, ose ériger le hazard en divinité? Quelqu'un niera-t'il, que le monde ne soit gouverné par un génie immortel? Téméraire aveuglement! Folle impiété!

ASTYAGE.

Mithridate!

MITHRIDATE.

Seigneur, vous êtes obéi. Cyrus ne vit plus.

ASTYAGE.

Je le sais, ami, je te dois mon repos. Quelle récompense peut m'acquitter? Reçoi mes embrassemens. (*à part.*) Que je le hais?

MITHRIDATE.

Je ne veux point d'autre prix...

ASTYAGE.

Mithridate, il ne faut pas, qu'on nous voye ensemble. Quelqu'un pourroit soupçonner le secret.

MITHRIDATE.

Mon fils Alcée...

ASTYAGE.

Je sais ce que tu veux me dire; il est prisonnier. Je songe à le sauver & à te récompenser. Je ferai tout pour vous. Je te le promets. Laisse-moi.

MITHRIDATE.

J'obéis, seigneur. (*à part.*) Quel trouble remplit toujours le cœur d'un tyran!

SCENE III.

ASTYAGE, *ensuite* ARPAGE.

ASTYAGE, *seul.*

JE ne puis souffrir sa vûe. Il sait mon crime. Il peut le faire connoître. Il est maître de mon secret. Je me suis rendu l'esclave du plus criminel de tous les miens. Périsse Mithridate, ainsi que son fils Alcée. La mort de Cyrus servira de prétexte... Mais non. Si je remets leur jugement à la justice ordinaire, ils peuvent trahir mon secret, par imprudence, ou par vengeance; pour le présent, il vaut mieux les absoudre. Bien-tôt un coup secret m'en délivrera; Ah!. Dans quelle funeste nécessité me trouvai-je réduit! Dans combien

bien de crimes un ſeul crime m'engage ! La crainte me rend cruel. La cruauté me rend craintif. Pour moi l'une & l'autre deviennent tour à tour la cauſe & l'effet. Ces deux tyrans renouvellent ſans ceſſe dans mon ame des tourmens éternels.

ARPAGE.

Seigneur . . .

ASTYAGE *avec agitation.*

Qu'y a-t'il ?

ARPAGE.

Le ſang royal n'eſt pas en ſûreté.

ASTYAGE.

Quoi ? Conſpire-t'on contre moi ?

ARPAGE.

Non, ſeigneur. Mais, la mort de Cyrus, votre petit-fils, demande vengeance.

ASTYAGE *à part.*

Je craignois autre choſe.

ARPAGE *à part.*

Tout l'effraye.

ASTYAGE

ASTYAGE.

Ami, tu ſais donc mon malheur? J'ai perdu mon appui.

ARPAGE *à part.*

Ah! Je ſais combien ta douleur eſt peu ſincére. J'oppoſerai l'artifice à ta feinte.

ASTYAGE.

Je ne puis punir, ſans faire une injuſtice; le coup a été involontaire.

ARPAGE.

Alcée le dit. Mais, qui ſait la vérité?

ASTYAGE.

Je n'ai pas lieu d'en douter. J'ai des preuves de ſon innocence. Dois-je le punir de la faute du ſort? Arpage, qu'Alcée ſoit mis en liberté; mais, fais, qu'il ne paroiſſe pas à mes yeux, ſa vûe me rappelleroit la perte que j'ai faite.

SCENE

SCENE IV.

Les acteurs précédens, ARPALICE.

ARPALICE.

GRAND roi, j'implore votre clémence. Daignez me pardonner le crime le plus grand qu'une sujette...

ASTYAGE.

Comment?...Vous aussi..? Parlez.

ARPAGE *à part.*

La crainte recommence à le troubler.

ARPALICE.

C'est moi qui suis cause de la mort de Cyrus. Alcée n'en est point coupable. Daignez rompre ses fers. Il vient se jetter à vos pieds.

ASTYAGE.

ASTYAGE.

Où eſt-il ?

ARPALICE.

Vous le voyez.

SCENE V.

Les acteurs précédens, CYRUS *au milieu des gardes.*

ASTYAGE.

EST-ce là le fils de Mithridate ?

ARPAGE.

Oui, ſeigneur.

ASTYAGE.

Ciel ! Quelle nobleſſe dans ſes traits ! Ce port majeſtueux s'accorde mal avec ſa naiſſance. Qu'en dis-tu ?

ARPAGE.

Il eſt vrai. Mais, l'apparence eſt trompeuſe.

CYRUS,

CYRUS.

Arpalice, eſt-ce là le roi?

ARPALICE.

Oui.

CYRUS.

Il m'imprime la tendreſſe & le reſpect.

ASTYAGE *à part.*

Il y auroit en moi de l'imprudence à lui parler. Sortons.

ARPAGE *à part.*

Je rens graces au ciel!

ASTYAGE *revenant.*

Arpage, je trouve dans ſon air je ne ſai quoi, qui me frappe, que je ne puis exprimer, & qui cependant ne m'eſt pas nouveau.

ARPAGE *à part.*

Dieux!

CYRUS.

Grand roi, avant de ſortir...

ARPAGE.

Paſteur, c'en eſt aſſez. Le roi me remet

remet votre ſort. Vos diſcours augmentent ſa douleur.

CYRUS.

Je me tais.

ARPAGE à *Aſtyage.*

Seigneur, pourquoi reſtez-vous en ces lieux? Je vous vois changer de couleur. Qui peut vous retenir?

ASTYAGE.

Je l'ignore. Une douce émotion agite mon cœur. Un ſentiment inconnu y répand la tendreſſe. Dieux! Comment appeller ce que je reſſens. Ce ſeroit la pitié dans tout autre que moi.

SCENE

SCENE VI.

CYRUS, ARPAGE, ARPALICE.

ARPAGE *à part.*

IL eſt ſorti ; je reſpire. (*à Arpalice.*) Arpalice, laiſſez-moi ſeul avec le coupable.

ARPALICE.

Ah, mon pere ! Vous m'aimez. Vous ſavez qu'il a pris ma défenſe, & vous l'appellez coupable.

ARPAGE.

Il a verſé le ſang royal.

ARPALICE.

C'eſt ſans le ſavoir.

ARPAGE *à Arpalice.*

Sortez.

ARPALICE.

ARPALICE.

En ne le sauvant pas, vous offensez l'humanité. Protégez le défenseur de votre fille.

ARPAGE.

Et, si votre défenseur est un traître?

ARPALICE.

Un traître? Lui, seigneur? Ah! Regardez-le, & vous ne pourrez lui donner un nom si odieux. Quelle phisionomie a jamais mieux annoncé la beauté de l'ame!

SCENE VII.

ARPAGE, CYRUS.

ARPAGE *aux gardes.*

OTEZ les fers à ce pasteur. Qu'on se retire.

CYRUS.

La prudence du pere égale la beauté de la fille.

ARPAGE.

Je puis donc enfin parler en liberté. Seigneur, permettez qu'à vos pieds...

CYRUS.

Que fais-tu? Leve-toi.

ARPAGE.

J'ai le premier l'honneur de baiser la main de mon roi. Cet honneur est dû à ma foi. Cyrus, pardonnez les pleurs dont mes yeux se remplissent. Il m'en a coûté mon fils.

CYRUS.

Leve-toi. Viens, mon libérateur, viens dans mes bras. Que ne te dois-je pas? Mithridate m'a tout appris.

ARPAGE.

Tout n'est pas achevé. Quand le soleil descendra dans l'onde, vous verrez...

verrez... Mais, j'apperçois de loin Mandane. Evitez-la.

CYRUS.

Je t'entens. Tu crains, que je ne parle. N'appréhende rien. J'ai juré de ne me point découvrir sans l'aveu de Mithridate. Je serai fidéle à mon serment.

ARPAGE.

Seigneur, ce seroit vous exposer...

CYRUS.

Va, ce n'est pas la premiere épreuve...

ARPAGE.

Ne perdons pas le fruit de tant d'années; c'est pour la fin d'une entreprise qu'on a le plus à trembler. Que d'infortunés ont fait naufrage à la vûe du port! Plus l'espérance paroît certaine, moins on doit négliger tous les soins pour réussir. Tout danger est grand, pour qui ne le craint pas. Un guerrier prudent n'abandon-

ne pas ses armes, quoique vainqueur. Il ne se laisse pas aveugler par trop de confiance. Qui s'amuse mal à propos à rassembler la dépouille de son ennemi, s'expose à un revers de fortune. Quelquefois, de vainqueur il devient vaincu.

SCENE VIII.

CYRUS, MANDANE.

CYRUS *à part.*

AH, ma mere! Si elle pouvoit s'imaginer que je suis son fils!

MANDANE.

Mon fils, mon cher Cyrus.

CYRUS.

Moi? (*à part.*) Dieux! Elle me connoît.

MANDANE.

Viens dans les bras de ta mere. Ah! Pourquoi

Pourquoi te refuses-tu à mes embrassemens?

CYRUS.

Je crains... Vous pourriez... (*à part.*) Dieux!

MANDANE.

N'en doute point, je suis ta mere. Ton cœur ne te le dit-il pas? Viens.

CYRUS.

Daignez m'écouter, madame. (*à part.*) Dieux! Inspirez-moi. Dois-je parler ou me taire?

MANDANE.

Mon fils m'évite!

CYRUS *à part.*

Pourquoi ne pas parler? Déja elle me connoît. Il est temps... Non, mon serment me lie. Je ne puis m'expliquer sans le consentement de Mithridate.

MANDANE.

Eh bien! Que veux-tu me dire? Je t'écoute.

CYRUS *à part.*

Mon silence sera cruel ; mais, en le rompant, je commettrois une imprudence & un parjure. En me taisant, je ne fais que différer sa joye. Si je parle, je risque de perdre le fruit de tant de soins, & je m'expose aux dangers les plus grands.

MANDANE.

A quoi penses-tu ? Quelles sont les réflexions où je te vois plongé ? Que signifient ces pas incertains, ces paroles interrompues ? Sais-tu, ne sais-tu pas, que je suis ta mere ? Si tu le sais, pourquoi dissimuler ? Si tu l'ignores, d'où vient ta froideur ? Parle.

CYRUS *à part.*

Quelle peine !

MANDANE.

Après trois lustres passés, retrouver une mere !...

CYRUS *à part.*

Et quelle mere ?

MANDANE.

MANDANE.

Et lui faire cet accueil ! Fuir de ſes bras !

CYRUS *à part.*

Ah, Mithridate ? Comment veux-tu que je garde le ſilence ?

MANDANE.

Sont-ce là les tendres tranſports que je devois attendre ? Ces larmes délicieuſes, ces careſſes interrompues par mille queſtions ? Ah, ma mere !... Ah, mon fils ! . . . Savez-vous quelles avantures . . . ? Racontez-moi les vôtres. . . Combien j'ai été errant. . . Que j'ai répandu de pleurs ! . . . Je diſois... J'étois . . . ? Non. C'en eſt trop. Ou, tu n'es pas mon fils, ou, pour m'accabler d'un malheur nouveau, l'ordre de la nature a changé.

CYRUS *à part.*

Courons trouver Mithridate. Qu'il me permette de m'expliquer.

MANDANE.

MANDANE.

Je ne puis te résoudre à parler !

CYRUS.

Attendez quelques momens. Je reviens.

MANDANE.

Avant tout... Écoute... Es-tu, n'es-tu pas Cyrus ?

CYRUS.

Bientôt je vous répondrai. Je ne le puis à présent. Je vous rejoins dans peu. Jusqu'à mon retour, bannissez toute triste idée. Si vous ne pouvez encore lire dans mes yeux tout ce que ressent mon cœur : bientôt ma bouche vous en instruira.

SCENE

SCENE IX.

MANDANE, *ensuite* CAMBISE.

MANDANE *seule.*

DIEUX tout puissans ! Mon espérance ne seroit-elle qu'une illusion ?

CAMBISE.

Chere Mandane.

MANDANE.

Est-ce un songe ? Cambise ! Mon époux ! Vous en ces lieux ! Vous libre...! Quelle main secourable ?...

CAMBISE.

Arpage... Nous lui devons tout. C'est Arpage qui m'a sauvé. Un homme venu de sa part dans ma prison a parlé à mes gardes. On a rompu mes fers. Seigneur, m'a-t'il dit, vous êtes en liberté. Évitez avec soin toute ren-

contre dangereuſe. Arpage, qui m'envoye, vous dira le reſte.

MANDANE.

O fidéle ami!

CAMBISE.

Mais Arpage n'a pû ſauver notre fils. Vous ſavez.... Ciel! Quel malheur!

MANDANE.

Ce ſeroit de tous le plus cruel, s'il étoit véritable.

CAMBISE.

Quoi? Pourrions-nous douter?... Parlez, Mandane. Conſolez votre époux.

MANDANE.

Eh! Comment le puis-je? Je ne ſais moi-même ce que je dois croire.

CAMBISE.

Au moins, quelles raiſons avez-vous de douter?

MANDANE.

On veut, que celui qui a péri, ſoit un

un imposteur, & que le pasteur qui l'a privé de la vie, soit notre fils.

CAMBISE.

O dieux! Rendez nos espérances vrayes. Et l'avez-vous vû, ce pasteur?

MANDANE.

Il me quitte dans le moment.

CAMBISE.

Quoi? C'est lui...

MANDANE.

Avec qui je parlois tout à l'heure.

CAMBISE.

Un jeune homme d'un noble maintien, la tête ornée d'une blonde chevelure, les épaules chargées de la dépouille d'un tigre, trophée sans doute de sa valeur?

MANDANE.

C'est lui-même.

CAMBISE.

Je l'ai vû. J'ai, pour vous aborder, attendu qu'il fût parti. Que vous a-t'il dit?

MANDANE.

Rien.

CAMBISE.

L'excès du contentement a pû produire cet effet. Mais, comment vous a-t'il paru ?

MANDANE.

Confus.

CAMBISE.

Accoutumé à vivre dans les bois, votre présence a dû l'intimider. Et, qui vous a instruite du secret ?

MANDANE.

Mithridate.

CAMBISE.

Ciel !

MANDANE.

Mithridate m'a dit, qu'il avoit élevé Cyrus, comme son fils, sous le nom d'Alcée.

CAMBISE.

Et il se nomme Alcée ?

MANDANE.

Alcée.

CAMBISE.

Quelle noirceur ! Les ſcélérats ! Trop crédule princeſſe !

MANDANE.

Cambiſe, quel tranſport ſoudain s'empare de vous ?

CAMBISE.

Alcée eſt l'indigne meurtrier de Cyrus. Ce coup eſt un ordre de votre pere.

MANDANE.

Ah ! Que dites-vous ?

CAMBISE.

J'étois caché, lorſqu'Aſtyage l'a commandé. Je l'ai entendu.

MANDANE.

Quand ? A qui cet ordre a-t'il été donné ?

CAMBISE.

Rappellez-vous la cabane de Mi-

 thridate,

thridate, où vous avez retenu mon bras prêt à frapper...

MANDANE.

Je m'en souviens.

CAMBISE.

J'ai entendu le roi proposer le crime à Mithridate. Mithridate a promis, que son fils Alcée & lui l'exécuteroient. Et c'est par la main d'Alcée que notre fils a perdu la vie.

MANDANE.

Malheureuse!

CAMBISE.

Pouvez-vous en douter encore? Ne voyez-vous pas, que Mithridate craint votre vengeance, & que, pour sauver son fils, il a inventé cette fable? Croyez-vous qu'Arpage, qui prend tant d'intérêt à notre sort, vous eût jusqu'à présent caché ce secret?

MANDANE.

O dieux! Je vois tout. Tout s'accorde, il est vrai. Alcée est le meurtrier.

trier. Pourquoi a-t'il tremblé devant moi? Pourquoi a-t'il fui mes embrassemens? Il vouloit abuser de la tendresse maternelle; mais, il n'en a pas eu la force. Le perfide a senti la nature se refuser à tant d'horreur.

CAMBISE.

Mais, avez-vous pû croire si promptement? ...

MANDANE.

Ah, cher époux! Si vous aviez entendu Mithridate, vous l'auriez crû sincére. Le trouble qu'Alcée m'inspiroit, ajoutoit encore à ses discours. Eh! Ne croit-on pas aisément ce que l'on souhaite?

CAMBISE.

Dieux! Etre auteur de nos maux, & vouloir encore nous abuser, nous insulter!

MANDANE.

Amener une mere au point d'offrir ses embrassemens à l'assassin de son

fils ! Ah, seigneur ! Ce n'est pas de la douleur que je sens. Je suis toute entiere à la fureur. Je suis avide de sang.

CAMBISE.

Mandane, je vous satisferai moi-même. Adieu.

MANDANE.

Où courez-vous ?

CAMBISE.

Retrouver Alcée, l'immoler, se cachât-il dans le sein de Jupiter.

MANDANE.

Écoutez. Si vous ne le rencontrez dans quelque endroit solitaire, trop de bras prendront la défense de l'indigne. Sur le bord du bois, vers ces côteaux où coule la fontaine de Trivie, il est un lieu propre aux embuches. Attendez-y Alcée. Il y passera. Ce chemin conduit à sa cabane. Je mettrai tout en usage pour qu'il y vienne.

CAMBISE.

CAMBISE.

Je vous entens.

MANDANE.

Le pourrez-vous reconnoître?

CAMBISE.

Je ne puis m'y tromper.

MANDANE.

Cher époux, point de pitié. Percez-lui le cœur. Accablez-le du reproche de son crime: Qu'en mourant...

CAMBISE.

C'est assez, Mandane. Ne cherchez pas à m'inspirer votre fureur: la mienne me suffit.

Le tigre féroce à qui l'on a ravi ses petits, parcourt les forêts d'Armenie avec moins de rage; je ne vois, je n'entens que la colere qui m'entraîne.

SCENE

SCENE X.

MANDANE, CYRUS.

MANDANE *seule.*

SI le scélérat revenoit. . . Je le vois. . . Ah! Je tremble à sa vûe. Cachons mon trouble.

CYRUS.

O ma mere! Voyez votre fils.

MANDANE *à part.*

Le perfide!

CYRUS.

Mithridate consent enfin, que dans votre sein. . .

MANDANE.

Arrête. (*à part.*) Qui n'auroit peine à le croire si criminel?

CYRUS.

Que vois-je? Quel changement! Vous

Vous voulez me punir de mon silence. Ah! Ma mere pardonnez.

MANDANE.

Tai-toi.

CYRUS.

Que me dites-vous ?

MANDANE *à part.*

En me nommant sa mere, il me déchire le cœur.

CYRUS.

Ma mere, ah! C'en est trop. Le châtiment est plus grand que la faute.

MANDANE.

Écoute. (*à part.*) Contraignons-nous. (*à Cyrus.*) Il n'est point de mere plus tendre que moi. C'est la crainte qui me retient & non la colere. Ces arbres peuvent cacher quelqu'un. Le lieu où nous sommes me donne de la défiance. (*à part.*) Ame coupable! (*à Cyrus.*) Cherchons un endroit plus secret. Nous y donnerons un libre cours à toute notre tendresse, sans que le

roi

soi puisse le savoir. Quels secrets, quels desseins j'ai à te révéler! Tu connoîtras tout mon cœur.

CYRUS.

Allons. Je vous suis où vous voudrez.

MANDANE *à part.*

L'imposteur donne dans le piége. (*à Cyrus.*) Si tu venois avec moi, nous pourrions nous rendre suspects. Va, je te suivrai bien-tôt.

CYRUS.

Où faut-il aller?

MANDANE.

Choisis toi-même l'endroit.

CYRUS.

Dans ma cabane?

MANDANE.

Oui, mais, quelqu'un pourroit survenir.

CYRUS.

Dans l'antre de Palès?

MANDANE.

MANDANE.

Je ne le connois pas.

CYRUS.

A la fontaine de Trivie?

MANDANE.

N'est-ce pas cette fontaine, dont les eaux baignent les bords du bois?

CYRUS.

Oui.

MANDANE.

Va, je connois ce lieu. (*à part.*) Ah, perfide! J'ai réussi à te tromper.

CYRUS.

De grace, ne tardez pas; je vous en conjure.

MANDANE *avec vivacité.*

Pars donc.

CYRUS.

Ciel! Pourquoi ce regard terrible?...

MANDANE.

Ne sais-tu pas, que c'est une feinte? Je crains qu'on ne nous observe.

CYRUS.

CYRUS.

Il eſt vrai : mais, comment pouvez-vous porter le déguiſement à ce point ?

MANDANE.

Quelle contrainte ! Si tu pouvois lire dans mon ame. . . Je me meurs. Je ſuis en proye aux deſirs les plus violens. . . Je voudrois te voir. . . Je voudrois déja. . . (*à part.*) J'ai peine à retenir ma fureur. (*à Cyrus.*) Pars.

CYRUS.

Ah ma mere ! Calmez l'agitation de votre cœur. Que j'apprenne de vous à modérer mes tranſports. Ils ſont excuſables dans un fils qui retrouve une mere ſi chérie.

SCENE

SCENE XI.

MANDANE, *ensuite* ARPALICE.

MANDANE, *seule.*

DE quelle douceur il sait couvrir sa perfidie! Que sa voix est dangereuse! Il commençoit à me séduire. En parlant, il a laissé dans mon ame un sentiment d'inquiétude, qui ne tient pas de la colere. Ah! C'est l'effet de l'humanité. Les graces de sa figure, le son de sa voix, son âge tendre, m'ont touchée. Si tu vis encore, malheureuse mere, quelle sera ta douleur, lorsque tu apprendras, que ton fils, le sein déchiré de mille coups... Que dis-je? Je m'occupe du sort des autres, je m'attendris sur leur douleur

leur & j'oublie la mienne. Que l'indigne meure. Le plaigne qui voudra. Je suis mere. Mon fils doit être vengé.

ARPALICE.

Princesse, excusez mon impatience. Qu'est devenu Alcée? Est-il absous, est-il puni? Est-il innocent ou criminel?

MANDANE.

Ah! Ne me parlez point d'Alcée. En entendant prononcer son nom, je frémis. En me rappellant ses traits, mon sang se glace. Je ne puis me souvenir de ce traître, sans m'irriter & sans trembler.

SCENE

SCENE XII.

ARPALICE, *seule.*

QUI m'instruira du destin d'Alcée? Si je l'ignore, je ne puis être tranquile, Mais une inquiétude si vive passe les bornes de la reconnoissance. Arpalice aimeroit un pasteur? Dieux éternels, sauvez-moi de tant de honte. Moi, fille de tant de héros... Arpalice, songe à ta gloire. Cependant Alcée est sans cesse présent à mes yeux. Qui m'a ravi la paix de mon ame? Est-ce l'amour? Je ne puis distinguer ce qui se passe en moi. Quand l'amour nous a surpris, les autres en sont instruits plûtôt que nous-mêmes. La blessure a pénétré jus-

qu'au fond de notre cœur, & nous l'ignorons encore.

Fin du second acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

Le théatre représente un endroit rempli de côteaux.

MANDANE, MITHRIDATE.

MANDANE.

J'EN conviens, Mithridate, vous êtes un modéle de fidélité. Ne prenez pas la peine de me raconter cette histoire. Je sais, ainsi que Cambise, tout ce que vous avez fait pour Cyrus. Nous pensons l'un & l'autre à reconnoître vos soins. (*à part.*) Perfide! (*à Mithridate.*) La récompense sera toujours, il est vrai, au-

 dessous

dessous de ce que vous méritez. Mais, si c'est peu pour Mandane, ce sera beaucoup pour Mithridate.

MITHRIDATE.

Princesse, épargnez-moi ce discours. Tant de promesses de récompenses m'affligent. Mandane me croit-elle une ame si mercenaire ? J'ai été assez payé, en faisant mon devoir. La médiocrité de l'état, n'altére point les sentimens. Si je suis pasteur, c'est par mon choix. J'ai pris volontairement ce genre de vie simple, pour me conserver tel que je suis & ne devenir jamais ce que vous me croyéz être.

MANDANE *à part.*

Qu'il sait bien dissimuler !

MITHRIDATE.

Une telle pensée m'offense.

MANDANE.

Pardonnez. Le désir de la reconnoissance m'a emporté. Je devois penser,

ſer, que pour les grandes ames, la beauté de l'action eſt elle-même ſa récompenſe. Qui a, comme vous, porté la vertu héroïque au plus ſublime degré, trouve tout en ſoi-même. Il ſe ſent rempli du plaiſir le plus pur, de la plus parfaite tranquilité. Il jouit d'un ſort pareil à celui des dieux. Vous l'éprouvez; n'eſt-il pas vrai?

MITHRIDATE.

Je l'avoue. Je ne changerois pas mon ſort contre mille couronnes.

MANDANE.

Scélérat! Traître!

MITHRIDATE.

Moi, princeſſe? Moi?

MANDANE.

Oui, toi. As-tu penſé cacher tes perfidies? T'es-tu flatté de me faire embraſſer ton fils pour le mien? Non, perfide: les dieux ne me haïſſent pas juſques à ce point. J'ai perdu Cyrus: mais

mais je connois l'assassin. Je veux me venger & je le puis.

MITHRIDATE.

Dans quelle erreur ? . . .

MANDANE.

Tai-toi Écoute, & commence à trembler. En ce moment ton fils expire.

MITHRIDATE.

Que dites-vous ?

MANDANE.

Et c'est moi, traître, c'est moi qui l'ai conduit où il doit trouver la mort.

MITHRIDATE.

Vous ?

MANDANE.

Rien ne peut le sauver. Dans un lieu écarté, Cambise l'attend.

MITHRIDATE.

Ciel ! Qu'avez-vous fait, infortunée Mandane ? Ah ! Courez . . . Ah ! Du moins dites-moi dans quel lieu...?

MANDANE.

Tu pourrois y arriver encore. Tu le ſauras, quand il en ſera temps.

MITHRIDATE.

Princeſſe, ayez pitié de vous-même. Celui que vous croyez Alcée, eſt Cyrus, eſt votre fils.

MANDANE.

N'eſpere plus me tromper.

MITHRIDATE.

Que la terre m'engloutiſſe! Que la foudre m'écraſe! Si je ne dis pas la vérité.

MANDANE.

Sermens impies, recours des ſcélérats.

MITHRIDATE.

Ecoutez-moi, *Mandane*. Je reſterai ici; qu'on m'y retienne. Courez empêcher un parricide. Si je vous trompe, à votre retour puniſſez-moi; déchirez-moi le cœur...

MANDANE.

L'artifice eſt adroit, mais inutile. Tu cherches à différer le coup. Tu ſais, que je ne puis prendre confiance en perſonne. Tu comptes ſur le ſecours du roi.

MITHRIDATE.

Dieux! Que dois-je faire? Prince malheureux! Voilà donc ce qu'auront produit tous mes ſoins. Mandane, je vous le répéte, le faux Alcée eſt Cyrus, eſt votre fils. Courez. Sauvez-le. Ah! Croyez-moi, princeſſe; ou vous vous rendez l'horreur du monde & de vous-même.

MANDANE.

Que de formes fait prendre ta fauſſeté? Tu frémis en vain. Tu ne m'abuſeras point.

MITHRIDATE.

Quoi? Je ne puis vous perſuader? Regardez ces cheveux que l'âge a blanchis. Voyez couler mes larmes...

MANDANE.

MANDANE.

Ce ſont tes larmes mêmes qui te trahiſſent. Peuvent-elles me laiſſer méconnoître un pere alarmé? Barbare! C'eſt par toi, que je ceſſe d'être mere. Apprens à ton tour ce qu'eſt la perte d'un fils.

MITHRIDATE.

Étrange aveuglement de l'humanité! Elle triomphe de ce qui met le comble à ſes maux. Parlez, Mandane, où eſt Cyrus? Vous le voudrez; il n'en ſera plus temps.

MANDANE.

Va, traître. Tu peux à préſent partir.

MITHRIDATE.

Veillai-je? Où vais-je? Jour malheureux! Cruelle! Où eſt Cyrus? Redoutez les effets de votre obſtination à vous taire. Ciel barbare! Pourquoi permettois-tu que je vêcuſſe juſqu'à ce moment? Courons . . . O

dieux! Où s'adreſſent mes pas? Donnez-moi la mort que j'implore.

SCENE II.

MANDANE, *enſuite* ARPAGE.

MANDANE, *ſeule.*

DE QUOI l'artifice n'eſt-il pas capable! Que de déguiſemens il employe! S'il ne peut retenir les tranſports de la nature, il fait leur prêter des motifs étrangers. Mithridate vouloit me faire prendre pour tendreſſe d'ami, pour zéle de fidéle ſerviteur, ce qui n'étoit en lui qu'inquiétude paternelle. Il m'a preſque ébranlée. Ah! Mon malheur n'eſt que trop aſſuré. Quelle preuve plus grande que le ſilence d'Arpage? Pourquoi un ami, à qui mon fils a coûté le

le sien, qui connoît mes douleurs, de la foi du quel je ne peux douter sans crime, m'auroit-il caché la vérité? Non, toutes les impostures de Mithridate ne peuvent troubler le plaisir que me donne la vengeance. Ah! Que Cambise ne vient-il m'annoncer qu'Alcée est sans vie!

ARPAGE *avec empressement.*

Je ne le vois pas. Où peut-il se cacher?

MANDANE.

Cher Arpage, que cherchez-vous?

ARPAGE.

Alcée.

MANDANE.

Soyez tranquile. Je sais où il est.

ARPAGE.

Je respire. Dieux! Je vous rens graces. (*à Mandane*) Hâtez-vous de me le montrer. Il est temps qu'il

 paroisse

paroiſſe aux yeux du peuple. Il ne manque plus que ſa préſence.

MANDANE.

Ami généreux, je reconnois votre zéle. Vous voulez rendre ma vengeance publique ; mais il eſt trop tard. J'ai pris ſoin moi-même de me venger.

ARPAGE.

De qui ?

MANDANE.

Du meurtrier de mon cher Cyrus.

ARPAGE.

Parlez-vous d'Alcée ?

MANDANE.

Oui.

ARPAGE.

Mandane, gardez-vous de rien entreprendre contre lui. Alcée eſt votre fils.

MANDANE.

Ah!...

ARPAGE.

Je vous l'ai caché, dans l'apréhenſion que les tranſports du cœur maternel

nel ne trahiſſent un ſi grand ſecret.

MANDANE.

Quoi? Il eſt vrai...?

ARPAGE.

N'en doutez point. Pourriez-vous m'accuſer de vouloir vous tromper? Dans Alcée vous voyez Cyrus. Mithridate l'a reçu de mes mains, l'a élevé. Celui qui a perdu la vie, eſt un impoſteur. Mandane, vos malheurs ſont finis.

MANDANE.

O dieux! Soutenez-moi... (*Elle veut ſortir.*)

ARPAGE.

Princeſſe, où voulez-vous aller?..

MANDANE.

Ah! Courons... Je me meurs. Je ne puis reſpirer. Mon cœur ſe ſerre.

ARPAGE.

La pâleur couvre votre viſage! Vous tremblez! Les forces vous abandonnent! Vous chancelez! Vous tombez!

MANDANE.

Arpage... Volez à la fontaine de Trivie. Sauvez mon fils. Il vit peut-être encore.

ARPAGE.

Qu'entens-je?...

MANDANE.

Ah! Courez... Sauvez-le de la main de son pere.

ARPAGE *sortant.*

Dieux puissans!

SCENE III.

MANDANE, *seule*

INFORTUNÉE! Ah, Mithridate! Que ne t'ai-je cru! Mais, ai-je perdu toute espérance? Ne cherchons point à me flatter. La fureur de Cambise étoit trop violente. Déja trop

trop de temps s'eſt écoulé... Mon malheur eſt certain. Malheureuſe ! Mon fils étoit devant moi. Je l'entendois me nommer ſa mere. J'ai ſenti mon ſang parler pour lui, & je ne l'ai pas connu, & je ſuis moi-même auteur de ma perte ! O mon fils ! Il ne pouvoit ſe réſoudre à me quitter ! Il ſembloit prévoir ſa deſtinée ! Et moi..? Quelle horreur ! Quelle cruauté ! Je me ſuis inſupportable à moi-même. Je mérite la haine du ciel, de l'univers entier ! J'entens déja mon époux me reprocher ſon parricide. Je vois l'ombre de Cyrus, pâle & ſanglante . . . Où fuir ? Où me cacher ? Où trouver un précipice, un fer, la foudre ? .. meurs, barbare mere ... mais Arpage ſera peut-être arrivé aſſez tôt...Dieux! Pardonnez-moi. Dieux ! Ayez pitié de mon fils. Si je ſuis coupable, c'eſt par le trop de tendreſſe. L'amour maternel a fait mon crime. O dieux ! Je

Ff iiij vous

vous implore. Me feriez-vous si cruels? Non, douter de votre bonté, c'est l'offenser. Mon fils est vivant. Courons l'embrasser. Insensée? Veux-tu perdre encore le dernier rayon d'espérance qui te luit?... Allons... qui sait...? Mais n'est-ce pas Cambise que je vois? Hélas! C'en est fait. Il tient un fer... Il est teint de sang... Fuyons.

SCENE IV.

MANDANE, CAMBISE, *ayant dans sa main une épée sanglante.*

CAMBISE.

VOYEZ...

MANDANE.

Fuyez. Épargnez aux yeux d'une mere la vûe de ce sang. CAMBISE.

CAMBISE.

Le ſang que vous voyez...

MANDANE.

Ah mon fils!..

CAMBISE.

Chere épouſe! Mandane! Elle ne m'entend pas! Ses yeux ſe ferment. Elle reſpire à peine. Cherchons les moyens de la rappellèr à la vie.

SCENE V.

CAMBISE, MANDANE, CYRUS.

CYRUS.

Où trouver ma mere? Je l'ai vainement attendue à la fontaine de Trivie.

CAMBISE *à part.*

Courons prendre de l'eau au ruiſſeau prochain. Mais, dois-je la laiſſer ſeule?

ſeule ? Si je pouvois appercevoir quelqu'un . . . Ah . . . (*à Cyrus.*) Paſteur !

CYRUS.

Qui m'appelle ?

CAMBISE *à part.*

Ciel ! N'eſt-ce pas l'aſſaſſin de mon fils ?

CYRUS *à part.*

Dieux ! C'eſt ma mere que je vois.

CAMBISE.

Qui es-tu ?

CYRUS.

Qu'y a-il ?

CAMBISE.

Dis-moi ton nom, ſans différer.

CYRUS.

Laiſſe-moi.

CAMBISE.

Ne te nommes-tu pas Alcée ?

CYRUS *à part.*

Que ce paſteur m'importune ! (*à Cambiſe.*) Oui, mon nom eſt Alcée.

CAMBISE.

CAMBISE.

Ah, traître ! Tu mourras.

CYRUS.

Si tu approches, je te plonge ce dard dans le cœur.

CAMBISE.

Le ciel même ne peut te dérober à ma fureur.

MANDANE *revenant de sa foiblesse.*

O dieux !

CAMBISE.

Ouvre les yeux, chere épouse, pour voir ta vengeance remplie par la main de Cambise.

CYRUS *à Cambise.*

Ecoutez-moi. Dieux ! Vous êtes Cambise !

CAMBISE.

Oui, je suis Cambise ; apprens-le, scélérat, & meurs.

CYRUS.

Ah, mon pere ! Arrêtez. Les ar-

mes tombent de ma main. Suspendez vos coups. Reconnoissez-moi avant de fraper.

MANDANE *revenant de son évanouissement.*

Pourquoi la lumiere m'est-elle rendue ?

CAMBISE *à part.*

Quels mouvemens me fait éprouver ce perfide ! Je me sens attendrir.

MANDANE.

Dieux ! Ne vois-je pas mon fils ? Suis-je parmi les ombres, ou parmi les vivans ?

CAMBISE *à part.*

Je pourrois me laisser surprendre aux discours d'un imposteur ! (*à Cyrus.*) Non, meurs.

MANDANE *arrêtant Cambise.*

Ah, seigneur ! Ah ! Vous allez immoler votre fils !

CAMBISE.

Mon fils !

MANDANE.

Ah, Cyrus ! ...

CAMBISE.

Que dites-vous ? Cyrus ?

MANDANE.

C'eſt lui. (*à Cyrus.*) Mais, qui t'a ſauvé de la fureur de ton pere ? (*à Cambiſe.*) Quel ſang votre fer a-t'il verſé ? Vous l'attendiez à la fontaine de Trivie.

CAMBISE.

Non, princeſſe. En vous quittant, j'ai rencontré les gardes du roi. Ils ont voulu m'arrêter. Je me ſuis vû obligé de prendre la fuite, après en avoir percé quelques-uns ; c'eſt ce ſang que j'ai répandu.

SCENE

SCENE VI.

ASTYAGE *à l'écart, suite, les acteurs précédens.*

ASTYAGE *à part.*

CAMBISE en ces lieux! Cambise en liberté!

CAMBISE *à Mandane.*

Mais, quoi? Cyrus n'est-il pas mort?

MANDANE.

Non, seigneur.

ASTYAGE *à part.*

Ciel! Qu'entens-je?

MANDANE *à Cambise.*

Les dieux en ont pris soin.

CAMBISE.

Chere épouse, de grace, expliquez-vous.

ASTYAGE

ASTYAGE *à part.*

Ecoutons.

MANDANE *à Cambise.*

Le faux Cyrus, qui a perdu la vie...

CYRUS.

Le roi s'approche.

CAMBISE.

Quel nouveau danger !

MANDANE.

Quel contre-temps funeste !

ASTYAGE.

Pourſuivez. Que je ne trouble point votre contentement. Je ne veux que le partager. Racontez-moi cette heureuſe hiſtoire. (*en montrant Cambiſe.*) Qui t'a délivré ? Qui a ſauvé Cyrus ? Où ſe cache-t'il ?

CYRUS *à part.*

Hélas !

ASTYAGE.

Aucun ne répond ! Ma fille même, refuſe

refuse de me satisfaire ! Qu'on attache Cambise à cet arbre...

MANDANE.

Ah, seigneur !...

ASTYAGE.

Vous parlez donc, enfin ?

SCENE VII.

ARPAGE *à l'écart*, *les acteurs précédens.*

ARPAGE *à part.*

JE vois le tyran. Je le cherche pour l'attirer au temple.

ASTYAGE *à Mandane.*

Eh bien ! Dites-moi, qui est Cyrus ? Où est-il ? Parlez, ou je vais à vos yeux faire percer Cambise de mille traits.

MANDANE.

MANDANE.

Astres cruels !

CAMBISE.

Sort fatal !

CYRUS *à part.*

Dans le péril où je vois mon pere, puis-je garder le silence ?

ARPAGE *à part.*

Ayons recours à quelque artifice.

ASTYAGE *à Mandane.*

Vous vous taisez encore ? Vous voulez donc la mort de votre époux ? Vous serez satisfaite. Gardes...

MANDANE.

Arrêtez...

CYRUS.

Ecoutez...

MANDANE.

Je vais parler, seigneur...

CYRUS.

Le faux Cyrus...

MANDANE.

Mon fils...

ARPAGE.

Astyage, on vous trahit. Hâtez-vous de calmer la révolte qui s'allume. Votre présence peut seule l'appaiser.

ASTYAGE.

Qu'est-il arrivé?

ARPAGE.

Je ne le sais que confusément. Chacun s'empresse vers le temple. Cyrus y est, dit-on; tous courent l'y voir & lui jurer obéissance. Le peuple insensé crie à haute voix: vive Cyrus, qu'il régne sur nous. Meure Astyage.

ASTYAGE *à Mandane & à Cambise.*

Ah, traîtres! Voilà donc quel étoit votre secret. Je veux, avec ce fer, que l'un & l'autre... (*il veut tirer son épée.*)

ARPAGE.

Seigneur, que faites-vous? S'il est vrai que Cyrus vive, gardez en votre pouvoir le pere & la mere. Maîtres

de

de si chers ôtages, nous le ferons trembler.

ASTYAGE.

Oui. Qu'on garde ce couple criminel, pour servir à ma défense ou à ma vengeance. Perfides! Bientôt vous me verrez revenir, pour vous percer le cœur. Je tomberai, si les destins l'ordonnent. Je perdrai le jour s'il le faut. Mais je ne mourrai pas seul & sans être vengé.

SCENE VIII.

CYRUS, MANDANE, CAMBISE, ARPAGE, *Gardes*.

ARPAGE.

LE cruel est parti. Il ne peut m'échaper. Il court au temple; c'est où je le voulois. (*aux gardes.*) Amis,

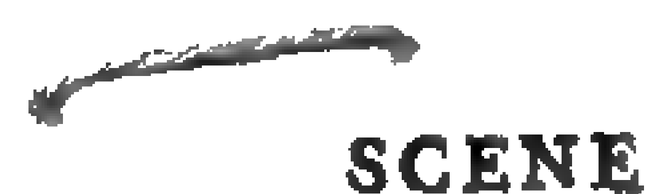
la feinte n'eſt plus néceſſaire. Que Cyrus & Mandane reſtent en ces lieux. Vous, Cambiſe, daignez me ſuivre ſans différer.

CAMBISE.

Mais, dites-moi, comment Alcée eſt-il Cyrus?

ARPAGE.

Il vous ſuffit de ſavoir, qu'il eſt votre fils. Tout a réuſſi. Je vous l'expliquerai dans un autre temps. Venez, ſeigneur.



SCENE

SCENE IX.

CYRUS, MANDANE, CAMBISE.

CAMBISE *à Mandane & à Cyrus.*

ADIEU.

CYRUS.

Mon pere !

MANDANE.

Cher époux !

CYRUS.

Nous quitter ainsi !

CAMBISE.

Que vous dirois-je ? Je sens trop, pour pouvoir m'exprimer. O mon fils ! O mon épouse ! Qu'un seul embrassement.... C'en est assez. Laissez-moi partir. La tendresse de pere & d'époux,

d'époux, prend trop d'empire sur moi.

SCENE X.

MANDANE, CYRUS.

MANDANE.

CYRUS, attendez-moi dans ce lieu. Je redoute quelque nouvelle infortune; je veux suivre mon époux. Qu'Arpage vous retrouve ici.

CYRUS.

Que redoutez-vous?

MANDANE.

Je ne sais; mais hélas! Trop accoutumée à la crainte, je me crois toujours menacée de quelque malheur. L'oiseau, que l'ombre de son nid dérobe aux ataques du serpent, n'y est pas moins agité de terreur. Le mouvement d'une feuille, le soufle le plus léger

léger du zéphir, lui semble le sifflement de son ennemi.

SCENE XI.

CYRUS, *ensuite* ARPALICE.

CYRUS.

UN jour si rempli de troubles, ne finira-t'il point?

ARPALICE.

Cher Alcée, vous vivez! Heureuse Arpalice! Ah! Venez prendre part à la joye publique. Cyrus vit. Cyrus est retrouvé. Celui qui est tombé sous vos coups, étoit un vil imposteur.

CYRUS.

Comment le savez-vous?

ARPALICE.

Rien n'est plus certain. Les campagnes retentissent du nom de Cyrus.

rus. Ah ! Si vous voyiez à quelle tendresse, à quel plaisir tous les cœurs s'abandonnent ! L'un répand des fleurs ou en pare sa tête. L'autre embrasse, en pleurant, les statues des dieux, ausquels il rend graces. Celui-ci court arracher son compagnon à l'ouvrage. Celui-là s'empresse d'aller réveiller son ami. Ici, la charue demeure abandonnée dans un sillon à moitié tracé. Là, le troupeau reste sans berger. La mere troublée par l'excès de la joye, conte les aventures de Cyrus à un tendre enfant qui ne peut l'entendre. Le viellard, qu'accabloit le fardeau des années, semble avoir recouvré sa premiere vigueur. Les enfans même, sans savoir pourquoi, mais entraînés par le commun exemple, s'écrient ! Au temple ! Au temple.

CYRUS.

Et avez-vous vû Cyrus ?

ARPALICE.

ARPALICE.

Pas encore ; courons . . .

CYRUS.

Arpalice, demeurez. Vous le verrez avant tous. Je vous le promets.

ARPALICE.

Et Cyrus ? . . .

CYRUS.

Ingrate ! Ah, vous ne pensez qu'à Cyrus ! Oubliez-vous déja un pasteur qui vous fut cher.

ARPALICE.

Alcée ; n'augmentez point ma peine ; si vous connoissiez mon cœur . . .

CYRUS.

Achevez.

ARPALICE.

Ne pouvez-vous laisser goûter à mon ame un moment de repos ?

CYRUS.

Ah ! Vous ne m'aimez pas !

ARPALICE.

Du moins, je ne le devrois point. Mais...

CYRUS.

Eh bien!

ARPALICE.

Tout l'orgueil de ma naissance ne peut me défendre de ma tendresse. Je crains de prononcer votre nom, & sans cesse je l'ai sur les lévres. Je veux effacer vos traits de ma pensée, & chaque objet me les représente. Si je vous vois en danger, un froid mortel me saisit. Si j'entens nommer Alcée, un feu se répand sur mon visage. Où vous n'êtes pas, tout m'attriste, tout m'importune. Je n'ai plus que de l'indifférence pour tout ce que je désirois le plus. Qu'en croyez-vous, Alcée? Aimai-je? N'aimai-je pas?

SCENE XII.

Les acteurs précédens,
MITHRIDATE, *Gardes.*

MITHRIDATE.

MON prince, mon roi; hâtez-vous de vous rendre au temple. Arpage vous envoye cette garde. Venez répondre à l'impatience de vos sujets.

CYRUS.

Mon sort est donc connu?

MITHRIDATE.

Tous savent, que vous êtes Cyrus. Arpage l'a déclaré. Il en a donné des preuves certaines. Cent bouches ont répandu cette nouvelle en mille lieux. Tous veulent vous jurer obéissance.

ARPALICE.

Que dit Mithridate?

CYRUS.

Je suis Cyrus; il est vrai, madame. Vous vouliez le voir. Il est devant vos yeux.

ARPALICE.

O ciel!

CYRUS.

Vous soupirez? Ni le pasteur, ni le roi ne peuvent-ils vous plaire?

ARPALICE.

Je ne vous voulois, ni dans un état si vil, ni dans un rang si élevé. Devois-je aimer Alcée? Oserai-je aimer Cyrus?

CYRUS.

Que vous me connoissez mal! Arpalice m'a aimé malgré l'obscurité de mon sort. L'éclat de ma grandeur, ne peut m'empêcher d'adorer Arpalice; je dois à Arpage & la vie & le trône: en vous offrant l'un & l'autre, je

je rens à la fille ce que le pere m'a donné. Que la reconnoissance est douce, quand elle accorde le devoir & l'amour, la raison & le desir, l'esprit & le cœur !

ARPALICE.

Seigneur...

MITHRIDATE.

Cyrus, ne différez plus. Allons.

CYRUS.

Adieu, chere épouse.

ARPALICE.

Puisse le trône ne pas changer votre cœur !

CYRUS.

Prenez cette main pour gage de ma foi. Mon cœur sera toujours soumis aux beaux yeux qui lui apprirent à soupirer.

SCENE XIII.

ARPALICE *seule.*

QUAND un aveugle amour me fait déclarer mes feux à un pasteur, en lui je trouve un roi pour époux. Une tendresse dont je rougissois il y a peu d'instans, fait à présent toute ma gloire. Ah! Mon cœur ne me présageoit-il pas, que le faux Alcée...? Arpalice, que dis-tu? Ne cherche point d'excuses. Sois plus sincére. Dis plutôt, qu'on ne sauroit unir l'amour & la prudence. L'exiger d'un cœur amoureux, c'est demander la raison à qui l'a perdue. Quand d'aimables traits nous ont frappés, ou la prudence nous abandonne, ou nous n'aimons pas encore.

SCENE

SCENE XIVe. ET DERNIERE.

Le théatre représente l'intérieur d'un temple de Diane, posé sur le haut d'une coline.

ASTYAGE *l'épée à la main, ensuite, successivement,* CAMBISE, ARPAGE, CYRUS, MANDANE, *suite.*

CHŒUR.

QUITTEZ vos forêts, ô Cyrus ! Objet de notre amour, régnez sur la Médie.

ASTYAGE.

Cruels ! Parjures ! Que devient la foi que vous devez à votre roi ! Aucun

cun ne m'écoute. Chacun m'abandonne. Allons. Je ne trouverai pas ailleurs des cœurs aussi criminels. (*il veut sortir.*)

CAMBISE.

Arrête, tyran.

ASTYAGE.

Ah, traître !

CAMBISE *à sa suite.*

Gardez le passage. (*à Astyage.*) Et toi, fais-moi raison...

ASTYAGE.

Arpage, Ah ! Viens défendre ton roi.

ARPAGE.

Amis, environnez-le. Barbare, tu es donc enfin en mon pouvoir !

ASTYAGE *à Arpage.*

Et toi, Arpage, aussi ?

ARPAGE.

Cruel ! C'est moi qui te donne la mort. C'est moi qui t'ai amené où tu te vois réduit.

ASTYAGE.

Tant de fidélité? Tant de zéle?

ARPAGE.

En devois-tu attendre de moi, toi, l'assassin de mon fils? Si l'offenseur oublie l'offense, l'offensé s'en souvient toujours.

ASTYAGE.

Indigne!

ARPAGE.

Tombe.

CAMBISE.

Meurs, cruel.

CYRUS à *Arpage.*

Arrête...

MANDANE à *Cambise.*

Ah! Gardez-vous... Cher époux... Pensez...

CYRUS.

Arpage, songez...

CAMBISE.

Ce barbare...

MANDANE.

Eſt mon pere.

ARPAGE.

Ce tyran . . .

CYRUS.

Eſt mon roi.

CAMBISE.

Je veux le punir.

ARPAGE.

Je veux me venger.

CYRUS.

Ne l'eſpére pas.

ASTYAGE.

Où ſuis-je ?

ARPAGE.

Peuple, ſecondez-moi.

CYRUS.

Peuple, écoutez-moi. Quel eſprit de révolte! Quelle fureur vous tranſporte! A-t'on jamais vû des ſujets s'ériger en juges de leur roi? Jugement indigne, où le juge eſt plus cri-

minel

minel que le coupable ! Vous haïssez en lui un parricide & vous l'imitez. Il n'a que tenté ce que vous voulez exécuter. Astyage a peut-être abusé du droit qu'il avoit sur ma vie ; & vous, vous usurpez celui que les dieux seuls ont sur les rois. Vous m'offrez le trône, & vous en outragez la majesté. Est-ce là votre amour ? Est-ce sous de pareils auspices que commence mon régne ? Reconnoissez votre crime ; quittez des armes séditieuses. Je vous promets d'obtenir du roi votre pardon. Vous avez été séduits ; je le sais. Vos cœurs se troublent. Vos mains ne soutiennent qu'en tremblant vos javelots. Je lis sur vos fronts un repentir sincére. (*aux genoux d'Astyage.*) Seigneur, daignez leur pardonner. Tous, les larmes aux yeux, vous demandent grace par ma bouche. Tous vous jurent une fidélité éternelle. Si, pour effacer l'horreur d'un

d'un attentat si criminel, il vous faut du sang, prenez le mien.

ASTYAGE.

O prodige!

ARPAGE.

O vertu! Qui désarme ma fureur.

ASTYAGE *à Cyrus.*

Mon fils, mon cher fils, léve-toi; viens dans mes bras. Prince généreux, est-ce ainsi que tu punis mes injustices & ma haine? Malheureux que je suis! Ai-je pû vouloir priver la terre d'un semblable héros? Que du moins l'univers soit témoin de mes remords. Médes, voyez en Cyrus votre roi. Je lui céde le sceptre. O mon fils! Rendez-lui l'éclat que je lui ai ôté. N'imitez point mes égaremens. Que ce que j'ai fait vous instruise de ce que vous devez éviter. Répondez à la bonté favorable des dieux. Que la gloire de Cyrus couvre la honte d'Astyage.

CHŒUR.

CHŒUR.

Quittez vos forêts, ô Cyrus, Objet de notre amour, régnez ſur la Médie. Changez en ſceptre votre houlette. Vous donnerez des loix à un autre troûpeau. Roi, vous ſerez encore paſteur.

FIN.

ZENOBIE.

ZENOBIE.

SUJET.

SUJET.

ZENOBIE, fille de Mithridate, roi d'Arménie, aima long-temps Tiridate, frere du roi des Parthes. Elle fut obligée, malgré cet amour, d'épouser en secret, par ordre de son pere, Rhadamiste, fils de Pharasmane, roi d'Ibérie. Si cette obéïssance filiale fut une preuve de la vertu de Zenobie, sa fidélité pour son époux en fut une encore plus grande.

Ce mariage fut suivi de près par l'assassinat de Mithridate. Rhadamiste en fut accusé. L'auteur de ce crime étoit cependant Pharasmane, en qui Rhadamiste trouvoit en même temps un pere & un ennemi. Le malheureux Rhadamiste fut obligé de se dérober par la fuite, à la fureur des Arméniens. Abandonné de tous, Zenobie, sa constante épouse, voulut le suivre; mais

elle ne put résister à la fatigue d'une marche longue & précipitée. Arrivés sur les bords de l'Araxe, elle pria son époux de lui donner la mort, pour l'empêcher de tomber entre les mains de ceux qui les poursuivoient. L'infortuné Rhadamiste étoit dans cette triste situation, quand il apperçut les troupes de Tiridate. Ce prince ignoroit le secret mariage de Zenobie, il venoit, rempli de l'espérance de la posseder. Rhadamiste le reconnut, & saisi des fureurs de la jalousie, il tira son épée & en perça son épouse & soi-même, ne voulant ni la souffrir entre les bras d'un rival, ni lui survivre. Les coups ne furent pas mortels. Les deux époux, à demi morts, tomberent, l'un sur le rivage, l'autre dans les eaux de l'Araxe. Des buissons cacherent Rhadamiste & le déroberent à la poursuite de ses ennemis. Il fut secouru par une main pitoyable. Le courant de l'eau ayant

ayant emporté Zenobie, elle fut apperçue & sauvée par une bergere, qui la tira à bord, la conduisit à sa cabane & l'y guérit de ses blessures.

Ici commence l'action de la Tragedie. Les preuves de la fidélité de Zenobie pour son époux, font tant d'impression sur Tiridate, que ce prince, quoiqu'amant malheureux, ne songe qu'à l'égaler en vertu. Dans le moment qu'il est maître de posseder sa maîtresse, d'accabler Rhadamiste & de monter sur le trône d'Arménie, il rend l'époux à l'épouse, la liberté à son rival & les rétablit l'un & l'autre dans leurs Etats.

ACTEURS.

ZENOBIE, princesse d'Arménie, femme de Rhadamiste.

RHADAMISTE, prince d'Iberie.

TIRIDATE, prince Parthe, amant de Zenobie.

EGLÉ, reconnue sœur de Zenobie.

ZOPIRE, faux ami de Rhadamiste, amant de Zenobie.

MITRANE, confident de Tiridate.



ZENOBIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Le théatre représente le fond d'une vallée obscure, environnée de rochers & couverte d'arbres épais. Rhadamiste dort sur un rocher. Zopire l'observe attentivement.

RHADAMISTE, ZOPIRE.

ZOPIRE.

JE ne me trompe point. C'est Rhadamiste lui-même. Tandis que je suis ses traces inutilement, le sort me le livre, seul & endormi.

endormi. Profitons de cet instant favorable. Qu'il meure. Tout, m'en impose la loi. Rival de son trône, son pere le hait. Rival de son amour, je l'abhorre. Je sers à la fois mon roi & mon ressentiment.

RHADAMISTE *rêvant.*

Laisse-moi...

ZOPIRE.

Il s'éveille. Ah, sort cruel !

RHADAMISTE.

Laisse-moi, ombre adorable...

(*Rhadamiste se léve.*)

ZOPIRE, *feignant de ne l'avoir pas vû d'abord.*

Dieux !

RHADAMISTE.

Que vois-je ?

ZOPIRE.

Rhadamiste !

RHADAMISTE.

Zopire !

ZOPIRE.

ZOPIRE.

Prince invincible, gloire de votre nation, amour des dieux & de l'Asie, est-il bien vrai que j'aye le bonheur de vous revoir? Que je baise mille fois cette main royale.

RHADAMISTE.

Quel malheur conduit tes pas dans ces rochers affreux, inconnus à la lumiere du soleil?

ZOPIRE.

Je fuis la fureur du barbare Pharasmane.

RHADAMISTE.

Ne l'outrage point, souviens-toi, qu'il est ton roi & mon pere. Dequoi veut-il te punir?

ZOPIRE.

D'être votre ami.

RHADAMISTE.

Il est juste. Je dois être l'horreur du monde. Je m'abhorre moi-même.

ZOPIRE.

ZOPIRE.

Vous êtes malheureux, ſeigneur, & non pas coupable. Je ſais tous vos malheurs.

RHADAMISTE.

Ah, ma funeſte hiſtoire ne t'eſt pas connue!

ZOPIRE.

Je ſais, que l'Arménie ſoulevée, vous croit le meurtrier de ſon roi; mais je n'ignore pas que ce crime eſt l'ouvrage de votre pere, qui vous l'impute; que Zenobie...

RHADAMISTE.

Arrête. Ce nom me perce le cœur.

ZOPIRE.

Elle eſt l'objet de votre amour. Tous vos vœux ont été de l'obtenir pour épouſe...

RHADAMISTE.

Et je l'ai obtenue. Oui, j'ai poſſedé ce tréſor ineſtimable. Mais.... O Ciel!

ZOPIRE.

Vous versez des pleurs? L'avez-vous perdue? Qu'est-elle devenue? Parlez. RHADAMISTE.

Zopire... Zenobie est morte... & de ma main.

ZOPIRE.

Justes dieux! Eh pourquoi...

RHADAMISTE.

Parce que je suis le monstre le plus barbare que la terre ait produit; parce que je n'ai jamais sû dompter les transports insensés de ma fureur jalousie.

ZOPIRE.

Je ne vous comprens pas, seigneur.

RHADAMISTE.

Ecoute. Tu te souviens de la révolte des Arméniens. Ils me regardoient comme un traître. Je fus contraint de fuir. Je pris mon chemin le long de l'Araxe. Ma chere Zenobie, (ô trop vertueuse épouse!) voulut être compagne de ma fuite. Elle ne put

résister à la fatigue d'une marche longue & précipitée. Les forces lui manquerent. Déja elle me suivoit à peine. Déja ceux qui me poursuivoient alloient m'atteindre. La force m'abandonne, cher époux, me dit-elle ; sauve-toi seul ; mais ne me livre point à la colere ne nos persécuteurs. Donnemoi la mort. Quel état, Zopire ! Peins-toi mes pleurs., mon effroi, quand . . . Ah, voici l'instant fatal ! Quand je vis paroître les drapeaux du Parthe Tiridate. En un moment, je ne fus plus à moi-même. Je me rappellai son amour pour Zenobie. Je me la représentai dans les bras de mon rival. Je frémis, je sentis mon sang se glacer & brûler. Je perdis l'usage de la raison. La voix, la respiration m'abandonnerent. La lumiere du soleil ne m'éclaira plus.

ZOPIRE.

Que fites-vous ?

RHADAMISTE.

RHADAMISTE.

Furieux, déſeſpéré, je tirai mon épée; je la plongeai dans le ſein de Zenobie, & de-là dans le mien. Elle tomba, ſans vie, dans le fleuve & moi ſur la rive.

ZOPIRE.

Princeſſe infortunée!

RHADAMISTE.

Mon malheur voulut, que je ſurvêcuſſe à ma bleſſure. Ma chûte me cacha aux yeux de mes ennemis. Au jour naiſſant, une main charitable me ſecourut, m'emporta... Mais tu ne m'écoutes point! Tu changes de viſage! Je te vois rêveur! Je t'entens; tu t'étonnes que la terre ne s'ouvre point ſous mes pas, que ces rochers ne m'écraſent pas. Ah! Zopire, je ſuis bien puni. Le ciel eſt juſte. Il m'a chargé moi-même de mon châtiment. Il m'a livré à mes remords.

ZOPIRE *à part.*

Je ne puis, étant ſeul, ôter la vie à ce barbare.

RHADAMISTE.

La mort eſt une peine trop légére pour punir mon crime : mais je voudrois, auparavant, trouver les triſtes reſtes de ce que j'adorois, & leur rendre les honneurs du tombeau. L'ombre de mon épouſe, privée de ſépulture, eſt errante dans ces forêts. Je l'ai ſans ceſſe devant les yeux. Allons, allons la chercher.

ZOPIRE

Arrêtez. Que voulez-vous faire? Vous êtes entouré d'ennemis. Ce ſeroit trop vous expoſer. Reſtez caché dans cette vallée, attendez-moi. Nous chercherons enſemble.

RHADAMISTE.

J'y conſens, cher ami.

ZOPIRE.

Fiez-vous à moi. Ne vous éloignez pas.

pas. Bien-tôt je vous rejoindrai. Moderez cependant l'excès de votre douleur. Occupez-vous de vous-même. Tâchez d'oublier des traits & un nom, qui ne peuvent qu'augmenter votre peine.

RHADAMISTE.

Eh, le puis-je? Comment bannir de sa mémoire ce qu'on a tant chéri? C'est quand on l'a perdu qu'on en connoît encore plus le prix.

SCENE II.

ZOPIRE, *seul.*

AH, Zenobie! J'ai donc perdu toute espérance! Va, tyran, va barbare; tu recevras le prix de ton forfait. Les miens sont cachés près de ces lieux. Je reviens bien-tôt t'immoler. Je t'arracherai ce cœur, ce cœur inhumain. Qu'il périsse le cruel,

& qu'à son dernier soupir il connoisse la main qui le frappe. Qu'il meure. Je ne regretterai pas le jour, si je puis le lui ôter

SCENE III.

Le théatre représente une vaste campagne, arrosée par les eaux de l'Araxe. D'un côté des cabanes de bergers, de l'autre des côteaux agréables. On voit l'entrée d'une grotte rustique, & dans l'éloignement, au-delà du fleuve, la ville d'Artaxate. Sur la rive opposée est campée l'armée des Parthes.

ZENOBIE ET EGLÉ, *sortant d'une cabane.*

ZENOBIE.

JE ne souffrirai pas que vous me suiviez, aimable bergere. Fugitive,

ve, errante, sais-je quel sort m'est reservé ? Ce seroit bien mal reconnoître vos soins généreux, que vous associer aux dangers où je suis exposée. Vous avez assez fait pour moi. Votre pitié m'a retirée des eaux. C'est par vos soins que ma blessure est guérie. Votre cabane a été mon asyle. J'y ai trouvé en vous une consolatrice, une amie, une compagne. En vous quittant, je pers bien plus que vous. C'est à regret que je vous laisse ; mais il le faut. Vous ne devez pas abandonner un pere accablé d'années. Je dois suivre les pas de l'époux que j'ai perdu. Remplissons, l'une & l'autre, notre devoir.

EGLÉ.

Mais seule, sans guide, dans ces forêts... Quel courage est le vôtre !

ZENOBIE.

J'ai dès l'enfance appris à suppor-

ter l'infortune. Trois lustres se sont écoulés, depuis qu'une révolte de l'Arménie nous obligea de fuir. Ce fut alors que je perdis une sœur moins âgée que moi. Son sort fut moins triste que le mien. Dans le tumulte de la révolution elle perdit la vie, ou, fut enlevée. J'ai vêcu pour être livrée à des peines continuelles.

EGLÉ.

Mais, suivre avec tant de danger les pas d'un époux barbare...

ZENOBIE.

Respectez un héros, en qui brillent toutes les vertus royales.

EGLÉ.

La fureur de la jalousie est-elle une vertu?

ZENOBIE.

Qui est exempt de défauts? Par la connoissance

connoiſſance des nôtres apprenons à excuſer ceux d'autrui.

EGLÉ.

Mais donner la mort à une épouſe. . . !

ZENOBIE.

Un crime involontaire eſt-il un crime? Dans l'état où il ſe trouvoit, Rhadamiſte n'étoit plus Rhadamiſte. Je ſuis certaine, qu'il tira ſon épée, qu'il m'en frappa, ſans me voir ſeulement.

EGLÉ.

Généreuſe princeſſe! Eh bien! Je tâcherai d'apprendre de ſes nouvelles. Demeurez.

ZENOBIE.

Non, chere Eglé. Je ne le dois pas. J'expoſerois ma gloire & ma vertu.

EGLE'.

EGLÉ.

Que dites-vous ?

ZENOBIE.

Écoute, & tu verras, si c'est à tort que je crains. Le général de l'armée que tu vois campée sur la rive du fleuve, est Tiridate, frere du roi des Parthes. Jamais les dieux n'ont formé de prince plus aimable. La beauté de l'ame égale en lui celle de la figure. Il m'aima. Je l'aimai. J'avoue sans honte une passion que j'ai surmontée. Tiridate aspira à ma main. Mon pere en fut charmé. Mais comme j'étois aussi demandée par Rhadamiste, mon pere exigea de mon amant, qu'il iroit engager le roi son frere à le secourir de ses troupes, pour le mettre en état de résister à son rival. Il lui promit que ma main en seroit le prix. Tiridate partit. Je n'ose me rappeller nos derniers adieux. Mon cœur me présageoit,

ſageoit, que nous nous quittions pour toujours. Pendant que je faiſois des vœux pour ſon retour, mon pere, un jour, me déclara, qu'il vouloit que j'épouſaſſe Rhadamiſte; que des raiſons invincibles le forçoient de changer ſon premier deſſein; que mon refus troubleroit la paix & expoſeroit ſon trône, ſa gloire & ſes jours. Sujette, fille, que devois-je faire? Je pleurai. J'invoquai la mort; mais j'obéis. Je fis plus, je contraignis mon cœur à ſuivre le don de ma main. Je fis céder le devoir de l'amante à celui de l'épouſe.

EGLÉ.

Et depuis vous n'avez pas revû Tiridate?

ZENOBIE.

M'en préſervent les cieux! C'eſt cette crainte qui hâte mon départ. Non, que je me défie de moi-même.

Je

Je ſens que ma raiſon ſoumet tous les mouvemens de mon cœur. La victoire eſt certaine : mais le combat eſt cruel. Je dois éviter juſques aux apparences d'une foibleſſe.

Notre gloire eſt une glace, que le moindre ſouffle ternit, un foible roſeau qu'un zéphir fait plier.

EGLÉ.

Malheureux prince! Qu'aura-t'il dit, en apprenant la triſte nouvelle de votre hymen?

ZENOBIE.

Il l'ignore encore. Les nœuds, qui m'unirent à Rhadamiſte, furent ſecrets. Tiridate revient pour m'épouſer.

EGLÉ.

Dieux! Et il trouve l'Armenie ſoulevée, le roi aſſaſſiné, tout ſon eſpoir détruit, & Zenobie...

ZENOBIE

ZENOBIE.

Et Zenobie entre les bras d'un autre.

EGLÉ.

Quelle destinée !

ZENOBIE.

Eh bien, chere Eglé ! Dois-je m'exposer à voir le tourment d'un prince fidéle, que j'ai tant aimé, qui le méritoit tant, qui peut-être... Adieu.

EGLÉ.

Vous me quittez ?

ZENOBIE.

Je fuis. Le lieu, le souvenir, la pensée, pour moi tout est ici dangereux.

EGLÉ.

Une innocente pitié est-elle criminelle ?

ZENOBIE.

Il faut craindre les piéges d'une pitié trompeuſe. Adieu. Reçois cet embraſſement. Vis heureuſe, aimable bergere. Puiſſe le ciel favoriſer tes jours plus que les miens! Que ne puis-je changer avec toi d'état & de fortune!

SCENE IV.

EGLÉ *ſeule.*

MALHEUREUSE princeſſe! Que je ſuis touchée de ton ſort! Une obſcure bergere eſt pour toi un objet d'envie! A quoi ſervez-vous, dons de la fortune? Pourquoi travailler tant pour vous obtenir? Quand le ciel eſt irrité, de quel ſecours êtes-vous à ceux qui vous poſſédent?

Les

Les pierres rares & précieuſes dont abonde la mer des Indes, n'y rendent ni l'onde plus tranquile, ni le ciel plus ſerein. Sur le rivage, on eſt en ſûreté contre les flots infidéles. Le golphe le plus petit eſt le plus à l'abri des vents.

SCENE V.

ZENOBIE *ſeule.*

RHADAMISTE? Où vais-je? Cher époux? Je l'ai vû. J'ai volé ſur ſes pas. Mais dans la forêt, j'en ai perdu les traces. Il alloit de ce côté. Où ſon imprudence le conduit-elle? Tout eſt ici rempli de ſes ennemis. Conſervez-le, grands dieux! Que fais-je? Je m'expoſe moi-même. Allons retrouver Eglé. Qu'elle cherche pour

pour moi. Aſtres cruels, mes malheurs ne vous ſuffiſent-ils pas? N'eſt-il pas temps que vous vous appaiſiez? Ciel! Daigne t'attendrir. Si tu es toujours implacable, laiſſe-moi du moins reſpirer quelques momens. Rens quelque repos à mon ame, pour la mettre en état de ſoutenir de nouveaux tourmens. Infortunée! O dieux! J'apperçois Tiridate. Je tremble. Que mon ame eſt agitée! Quelle dangereuſe rencontre! Fuis, fuis, Zenobie. Cachons-nous parmi ces rochers, juſques à ce qu'il ſoit paſſé.

SCENE

SCENE VI.

TIRIDATE, *ensuite* MITRANE, ZENOBIE *cachée.*

TIRIDATE.

MITRANE ne revient pas ! Que son retard m'épouvante ! Mais je le vois. Quelle tristesse ! Quel trouble sur son visage ! Hâte-toi, cher ami. J'attens de toi la mort ou la vie. Où est Zenobie ? En as-tu appris quelque nouvelle ?

MITRANE.

Ah, Tiridate !

TIRIDATE.

Dieux ! Quel silence cruel ! Parle. Le sort de Zenobie est-il un secret ? Tout le monde ignore-t'il ce qu'elle est devenue, où le destin l'a-t'il conduite ?

MITRANE.

On ne le ſait que trop!

TIRIDATE.

Qu'eſt-il arrivé?

MITRANE.

Zenobie n'eſt plus.

TIRIDATE.

Ciel!

MITRANE.

Le barbare qui a tué le pere, eſt le meurtrier de la fille.

TIRIDATE.

Qui?

MITRANE.

Le cruel Rhadamiſte.

TIRIDATE.

Le monſtre! Quoi...? Non, il n'eſt pas poſſible. Quel cœur ne ſeroit attendri par tant de beauté! Il l'adoroit. Je ne puis te croire.

MITRANE.

Plût au ciel que ce malheur ne fût pas certain! C'est sur le bord de l'Araxe qu'il l'a frappée. Un pêcheur, qui étoit sur l'autre rivage, l'a vû tomber dans les eaux. Il s'est jetté à la nage pour la secourir, mais en vain; elle étoit submergée. Il a recueilli sa mante ensanglantée qui flottoit sur l'onde. Son rapport ne peut être infidéle. J'ai reconnu la mante de Zenobie.

TIRIDATE.

Soutiens-moi.

MITRANE.

Quelle épreuve!

TIRIDATE.

La lumiere m'est ravie.

ZENOBIE *cachée.*

Dieux! Inspirez-moi.

MITRANE.

Prince, reprenez votre courage. C'est par de semblables coups que les dieux éprouvent les héros.

TIRIDATE.

Laisse-moi.

MITRANE.

Moi vous laisser, en l'état où vous êtes !

TIRIDATE.

Laisse-moi, te dis-je.

MITRANE.

Seigneur, le respect me force d'obéir ; mais vous me faites trembler. La douleur est bien à craindre quand elle se refuse aux conseils.

SCENE VII.

TIRIDATE, ZENOBIE *cachée.*

TIRIDATE.

ZENOBIE ne vit plus & tu respires encore ! Malheureux ! Qu'attens-tu ? Que desires-tu ? Biens, grandeurs, gloire, vie, je n'aimois rien que pour elle. J'ai perdu l'objet de mes vœux ; que m'importe le monde entier ? Dieux cruels, n'espérez pas me séparer à jamais de mon unique bien. Malgré vous, ce fer va me réunir à ce que j'adore.

ZENOBIE *paroissant.*

Hélas !

TIRIDATE.

Chere amante, ne passe pas encore l'onde fatale ; attens l'infortuné Tiridate, il te rejoint. (*il veut se frapper.*)

ZENOBIE.

ZENOBIE *le retenant.*

Arrêtez.

TIRIDATE *se retournant.*

Dieux !

ZENOBIE.

Arrêtez. Vivez. (*elle arrache l'épée.*)

TIRIDATE.

Zenobie, ombre adorée... (*il veut la suivre.*)

ZENOBIE.

Prince, ne me suivez pas. Je l'éxige, pour le prix de la vie que je vous ai conservée.

TIRIDATE.

Je ne puis...

ZENOBIE.

Demeurez, ou je me frappe à vos yeux.

TIRIDATE.

Ciel ! (*il veut la retenir.*)

ZENOBIE.

Si vous faites un pas, je me plonge ce fer dans le cœur.

TIRIDATE.

Ah ! ... J'obéis. Je m'éloigne. Mais, où portez-vous vos pas ?

ZENOBIE.

Où le destin l'ordonnera.

TIRIDATE.

Cruelle Zenobie ...

ZENOBIE.

Zenobie n'est plus.

SCENE VIII.

TIRIDATE, *ensuite* MITRANE.

TIRIDATE.

PRINCESSE ... idole de mon cœur ... écoutez-moi. Ciel ! Que ferai-je ? Je n'ose la suivre. Je ne puis m'arrêter. Quelle peine !

MITRANE.

MITRANE.

Seigneur, les ambassadeurs d'Arménie arrivent d'Artaxate.

TIRIDATE.

Ah, cher ami! Cours, vole, suis-la.

MITRANE.

Qui, seigneur?

TIRIDATE.

Elle vit encore.

MITRANE.

Qui, prince?

TIRIDATE.

Zenobie.

MITRANE *à part.*

Hélas! Sa raison s'égare.

TIRIDATE.

Ah! Pourquoi t'arrêter? Voilà le chemin qu'elle a pris. Voilà les traces de ses pas...

MITRANE.

Mais...

TIRIDATE.

Pendant toutes les queſtions que tu me fais, elle s'éloigne.

MITRANE.

Je pars. (*à part.*) La douleur trouble ſes ſens !

SCENE IX.

TIRIDATE *ſeul.*

JE ne ſais où je ſuis. L'événement eſt ſi étrange, qu'il me paroît un ſonge. Comment accorder ſon ancienne tendreſſe avec la rigueur dont elle m'accable. Zenobie me hait-elle ? Zenobie m'aime-t'elle ? Si elle me hait, pourquoi empêcher ma mort ? Si elle m'aime, pourquoi me fuir ? Eſt-ce une illuſion ? Ah ! Ses traits ont fait trop d'impreſſion ſur mon ame... J'ai vû peut-être quelque nymphe qui

lui ressemble. Peut-être la nature a-t'elle pris plaisir à former deux fois un si bel ouvrage. Non ; beaux yeux, vous êtes ceux de ce que j'aime. Vous seuls pouviez causer à mon cœur le trouble qu'il ressent. Ah ! Zenobie, quelle autre que vous auroit tant d'empire sur mon ame ? Je vous reconnois à tout l'amour que je ressens. C'est vous ; je ne me trompe point. Votre image est trop bien gravée dans mon cœur. Vous ne seriez pas si belle, si vous n'étiez pas Zenobie.

Fin du premier acte.

ACTE

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

TIRIDATE, MITRANE.

TIRIDATE.

JE l'ai vûe : je l'ai entendue. Je crois la voir encore. Sa voix, que je connois si bien, remplit encore mon oreille. Zenobie est vivante, Mitrane. Ce n'est point un songe.

MITRANE.

Seigneur, les amans y sont sujets, quoique les yeux ouverts. La douleur ôte l'usage des sens & de la raison. On voit ce qui n'est pas, & l'on n'apperçoit pas les objets réels. L'ame, par l'habitude, se représente ce qu'-

elle aime, & croit jouir de ce qu'elle desire.

TIRIDATE.

Ah! Je l'aurois suivie : mais la résolution où je l'ai vûe, m'a glacé d'effroi.

MITRANE.

Ne vous occupez que de la grandeur. Les ambassadeurs d'Armenie vous offrent leur trône ; ils demandent pour prix la tête de Rhadamiste. Saisissez l'occasion que vous présente la fortune. Ses faveurs n'ont qu'un instant.

TIRIDATE.

Qu'on cherche par tout Rhadamiste. Que le traître soit puni. Ce n'est pas le prix que l'on m'offre qui m'anime contre lui. C'est à Zenobie offensée que je veux sacrifier le coupable.

MITRANE.

Quoi? Vous espérez encore?

TIRIDATE.

TIRIDATE.

J'ai déja questionné une bergere. Son nom est Eglé. Elle habite cette cabane. Nous pourrons en tirer des lumieres plus certaines.

MITRANE.

Que vous a-t'elle dit?

TIRIDATE.

Je n'en ai pû rien apprendre.

MITRANE.

Et vous espérez toujours?

TIRIDATE.

Oui. Mes questions ont paru l'embarrasser. Elle me regardoit, rougissoit, vouloit parler, commençoit & se taisoit.

MITRANE.

Qu'il faut peu de chose pour donner de l'espérance aux amans!

TIRIDATE.

Je veux parler encore à Eglé. Faisla venir.

MITRANE.

J'obéis. (*il entre dans la cabane.*)

TIRIDATE.

Justes dieux ! Je sens en même temps l'espérance & la crainte. Quelle situation est plus cruelle que la mienne !

MITRANE *revenant.*

La bergere est sortie. Je n'ai trouvé personne dans la cabane.

TIRIDATE.

J'attendrai qu'elle revienne. Retourne au camp.

MITRANE.

Inutiles soins ! La mante teinte de sang que j'ai vûe...

TIRIDATE.

Crüel ! Ne m'ôte pas au moins l'espérance.

MITRANE.

Prince, l'espérance marche souvent avec l'illusion.

TIRIDATE.

Ah ! Sans l'espérance, les malheureux ne renonceroient-ils pas à la vie ? L'idée seule de ce qu'on aime, quelqu'imaginaire qu'elle puisse être, charme l'excès de la douleur. (*il entre dans la cabane.*)

SCENE II.

ZENOBIE, EGLÉ.

ZENOBIE.

VA, chere amie. Cherche-le. Amene-le moi. Tu reconnoîtras mon époux à la peinture que je t'en ai faite. Il est certainement dans cette forêt. En attendant ton retour, je me retirerai dans ta cabane. Je crains de rencontrer encore Tiridate. Dois-je m'exposer à le revoir ?

EGLÉ.

Qu'il eſt pardonnable de l'aimer!

ZENOBIE.

Où l'as-tu vû?

EGLÉ.

Il y a peu de momens, il s'informoit de vous à tout le monde. Il m'a interrogée.

ZENOBIE.

Et toi...?

EGLÉ.

L'admiration m'a rendue immobile. La douceur de ſes regards... Le charme de ſes diſcours...

ZENOBIE.

Eglé, ce n'eſt pas là ce que je te demande. Ne vas point, par des louanges dangereuſes, réveiller les combats de mon cœur. Lui as-tu découvert mon ſort?

EGLÉ.

J'ai obſervé votre défenſe. Je n'ai rien dit.

ZENOBIE.

ZENOBIE.

Va donc, reviens. Ramene-moi mon époux. Si tu rencontres Tiridate, garde le ſilence.

EGLÉ.

Quand je le voudrois, je ne pourrois vous déſobéir. A ſon aſpect, ma bouche eſt muette. Ses yeux ont pour moi un charme ſi nouveau, que je ne puis parler en ſa préſence. Il m'interroge, je ne puis répondre. Je rougis; je me trouble; je crois parler, & je ne fais que ſoupirer.

SCENE

SCENE III.

ZENOBIE, TIRIDATE *dans la cabane.*

ZENOBIE *seule.*

AH! Mon cœur, je t'entens. Je suis seule, tu voudrois te plaindre en liberté. Non, les plaintes sont un effet de la foiblesse. Je crains, plus que celui de tous les autres, le jugement que j'aurois à porter de moi-même. Je rougirois, si mes sentimens pouvoient se démentir, quoiqu'en secret. O vous, dieux, qui inspirez tant de force à mon ame, ne l'exposez pas à une seconde épreuve. Qu'il me suffise d'avoir triomphé une fois. Ne me présentez plus Tiridate. De quel front lui dirois-je, que je suis à un autre

autre qu'à lui ? Je l'irriterois contre mon époux. Sa douleur seroit peut-être capable de m'ébranler... Ah ! S'il portoit ici ses pas ! Fuyons. Que cette cabane me serve d'asyle. Mais, que vois-je ?... C'est sans doute la terreur où je suis qui trouble mes sens... Ciel ! C'est Tiridate lui-même !

TIRIDATE.

Arrêtez, princesse. Vous me fuyez en vain. Je vous suivrai par tout.

ZENOBIE.

Seigneur, je vous écoute.

TIRIDATE.

Ah ! Zenobie, Zenobie.

ZENOBIE.

Voilà l'épreuve que je redoutois.

TIRIDATE.

Etes-vous Zenobie ? Suis-je Tiridate ? Quel accueil, madame ! Est-ce là ce moment après lequel j'ai tant soupiré ? Deux mois ont-ils pû produire ce changement ? Quelle froideur !

deur ! Quoi ? Vous cherchez même à composer votre visage ? Comment ai-je perdu votre tendresse ? Est-ce dédain ? Est-ce infidélité ? Vous n'en êtes point capable. Je connois votre cœur...

ZENOBIE.

Seigneur, puisque vous me contraignez de rester avec vous quelques momens, qu'ils ne soient pas employés inutilement.

TIRIDATE.

Quoi, c'est à regret que...?

ZENOBIE.

Oui, prince, C'est à regret que je me trouve avec vous. Écoutez-moi, & prouvez-moi la grandeur de votre ame.

TIRIDATE.

Je tremble.

ZENOBIE.

Les hymens des rois sont arrêtés dans le ciel par le destin. Nos vœux ne

ne réglent point notre choix. Si les Dieux m'euſſent rendue l'arbitre de mon ſort, je ſerois à Tiridate. Lui ſeul auroit fait mon bonheur. Cela ne peut être. Le ciel m'a pour toujours ſéparée de vous. Soumettez-vous à ſes decrets, ſeigneur. Laiſſez-moi. Ne vous offrez plus à mes yeux. N'expoſons point notre vertu. Elle nous attacha jadis l'un à l'autre. Aujourd'hui elle nous ſépare.

TIRIDATE.

Dieux ! Secourez-moi. Quoi ? Je ne ſaurois plus eſpérer . . .

ZENOBIE.

N'eſpérez plus rien, ſeigneur.

TIRIDATE.

Eh, qui vous ravit à mon amour ? Quel crime de ma part . . .

ZENOBIE.

Ce triſte entretien ne ſert qu'à ranimer des feux que nous devons éteindre. Adieu, prince. Nous n'avons ni vous,

vous, ni moi, à nous reprocher notre malheur. Ne m'en demandez pas davantage.

TIRIDATE.

Cruelle! Pouvez-vous me parler avec cette tranquillité? Vous êtes, vous le savez, mon bien, mon répos, ma vie; si je vous pers, tout est perdu pour moi. Je n'ai jamais aimé que vous.

ZENOBIE.

Adieu, prince.

TIRIDATE.

Expliquez-vous.

ZENOBIE.

Je ne puis.

TIRIDATE.

Ecoutez-moi.

ZENOBIE.

Je ne le dois pas.

TIRIDATE.

Me fuir! Me haïr à ce point!

ZENOBIE.

ZENOBIE.

Si je vous haïssois, seigneur, je ne vous fuirois pas. Votre présence m'est redoutable. Quelque forte que soit ma raison, je sens le prix de tout ce que je pers. Vous ne pouvez séduire mon cœur, mais vous le déchirez. O dieux! Devant vous... Un tendre souvenir... Ah! Partez, prince. Je crains d'en trop dire. Respectez ma vertu. Respectez la vôtre. Je vous en conjure, par ce qui vous est le plus cher sur la terre & le plus sacré dans le ciel, par ce même amour que nous eûmes l'un pour l'autre, par la générosité de votre cœur, par ces pleurs que vous m'arrachez Laissez-moi. Fuyez. Evitez-moi, seigneur.

TIRIDATE.

Je ne vous verrai plus!

ZENOBIE.

Non, prince, si mon repos, si ma gloire vous est chere.

TIRIDATE.

TIRIDATE.

Cruel arrêt ! Loi rigoureuſe !

ZENOBIE.

Allez, conſolez-vous ; vivez heureux, loin de moi.

TIRIDATE.

Juſte ciel ! Ah ! Barbare, arrachez-moi le cœur, plûtôt que de me tenir ce langage.

ZENOBIE.

Je friſſonne !

TIRIDATE.

La force me manque.

ENSEMBLE.

Fatal moment ! Amour infortuné ! Douleur mortelle ! Peut-on, ſans l'éprouver, concevoir l'horreur de notre ſituation ?

SCENE

SCENE IV.

ZOPIRE, *qui a apperçu Tiridate, & Zenobie. Suite.*

ZOPIRE.

ZENOBIE avec Tiridate ! Comment a-t'elle échappé au trépas ? Pourquoi le quitte-t'elle en pleurant ? Ah ! Elle l'aime encore. Non ; épouse de Rhadamiste, la sévére Zenobie... Ah ! Sa rigueur même est une preuve d'amour. Quel cruel & nouveau genre de tourment ! Avoir un rival, sans le connoître ! La fureur & l'incertitude de la jalousie qui me dévore, sont la peine la plus terrible. Je hais & j'aime. Je ne puis espérer de retour à l'ardeur qui m'enflamme & je ne puis me venger. J'apperçois Rhadamiste,

damiste. Les miens sont près de ces lieux. Ne différons plus sa mort. Peut-être se défie-t'il de moi. Il ne m'a pas attendu dans l'endroit où je l'ai laissé. Mais si Zenobie aime Tiridate, je délivre un rival aimé d'un ennemi redoutable. Quel bonheur, si je pouvois irriter leur fureur mutuelle, les voir périr par la main l'un de l'autre, & me rendre maître de l'objet de leur amour! Cette pensée mérite que j'y réfléchisse davantage. (*à sa suite.*) Cachez-vous entre ces buissons. Le voici; allons . . . Mais une bergere est avec lui. Attendons qu'il soit seul. (*il se cache.*)

SCENE

SCENE V.

RHADAMISTE, EGLÉ, ZOPIRE, *caché.*

RHADAMISTE.

NE me trompez pas, aimable bergere. Se jouer des malheureux est un plaisir cruel, trop indigne de vous.

EGLÉ.

Je vous dis vrai, seigneur. Votre épouse vit. Je l'ai sauvée des ondes, blessée, non sans m'exposer à périr avec elle.

RHADAMISTE.

O! Ma libératrice. On trouve donc dans les bois des cœurs compatissans? Ah! Si la véritable vertu y habite,

celle des villes n'en a donc que l'apparence & le nom ?

EGLÉ.

Nous voilà arrivés, attendez-moi. Je vais avertir Zenobie.

RHADAMISTE.

Je meurs d'impatience & je tremble de la revoir. L'amour m'enflamme. Le remord me glace.

EGLÉ.

Il faut qu'elle ait porté ses pas d'un autre côté. Je ne la trouve point.

RHADAMISTE.

O dieux !

EGLÉ.

Ne vous écartez pas. Elle reviendra. Peut-être vous cherche-t'elle.

RHADAMISTE.

Non. Elle m'abhorre. Elle évite ma vûe. Je ne la condamne point. Sa haine est juste. Eglé, je ne mérite pas un châtiment moins rigoureux.

EGLÉ.

EGLE'.

Zenobie vous hait ! Que vous connoissez mal votre épouse ! Cette crainte est un outrage pour la plus fidéle femme qu'on ait jamais admirée. Elle vous cherche. Elle soupire après vous. Elle n'apréhende rien que pour vous. Elle cherche à justifier jusques à votre barbarie. Si on l'en croit, vous n'êtes point à condamner. Elle nomme compassion & tendresse, le coup dont vous lui perçâtes le sein.

RHADAMISTE.

De grace, courons la chercher. Je veux expirer, à ses pieds, d'amour & de repentir.

EGLE'.

Ne vous éloignez pas. Elle reviendra bien-tôt ici.

RHADAMISTE.

Allez donc, au moins, la chercher. Excusez mon impatience. Je sais quelles larmes & quelles peines m'a

m'a coûté le bien après lequel je soupire.

EGLÉ.

Quelles heureuses larmes ! Quelle aimable souffrance ! Que mon cœur y trouveroit de charmes ! Les ames de deux amans n'en forment qu'une & qui n'a que les mêmes desirs.

SCENE VI.

RHADAMISTE, *ensuite* ZOPIRE.

RHADAMISTE *seul.*

O GÉNÉREUSE ! O fidéle princesse ! Tu méritois un époux moins barbare. Fut-il jamais de plus grande vertu ? Vous, qui voulez rabaisser la gloire de son sexe, dites-moi, si celle de nos héros est plus sublime ?

ZOPIRE.

ZOPIRE.

Prince, où allez-vous? Eſt-ce ainſi que vous m'attendez?

RHADAMISTE.

Ah! Viens prendre part à mon bonheur. Ma Zenobie...

ZOPIRE.

Eſt vivante, je le ſais.

RHADAMISTE.

Tu le ſais?

ZOPIRE.

Que ne puis-je l'ignorer?

RHADAMISTE.

Pourquoi?

ZOPIRE.

Ne le demandez point, Rhadamiſte. Oubliez-la. Elle eſt indigne de votre amour.

RHADAMISTE.

Par quelle raiſon?

ZOPIRE.

Que ſert-il de vous affliger, ſeigneur?

RHADAMISTE.

RHADAMISTE.

Parle. Ton silence me désespére.

ZOPIRE.

J'obéis. Je l'ai vûe, votre épouse infidéle... Prince, vous pâlissez déja! Pardonnez. Je me tais.

RHADAMISTE.

Si tu ne parles pas...

ZOPIRE.

Eh bien! Vous le voulez. Ne me reprochez rien. Je l'ai vûe votre épouse infidéle; je l'ai vûe avec son Tiridate. J'étois caché. J'ai été témoin de leur amour. Il lui rappelloit ses promesses. Elle lui juroit que sa tendresse pour lui étoit encore plus vive...

RHADAMISTE.

Tais-toi, imposteur. Je connois Zenobie. Elle est incapable d'une telle scélératesse.

ZOPIRE.

Prince, je dois tout souffrir de vous. Mais la douleur que me cause

la

la trahison qu'on vous fait, méritoit une autre récompense. Vous avez voulu que je parlasse! Et...

RHADAMISTE.

Dieux! Que ne puis-je bannir mes soupçons!

ZOPIRE.

Pouvez-vous ne pas voir que Zenobie vous fuit? Ignorez-vous sa tendresse pour Tiridate, & qu'un premier amour ne s'éteint jamais?

RHADAMISTE.

Il n'est que trop vrai!

ZOPIRE *à part.*

Le poison de la jalousie fait son effet.

RHADAMISTE.

Dieux! Les femmes sont inconstantes à ce point! *Que vous étiez heureux, premiers habitans des forêts de l'Arcadie, s'il est vrai, que vous nâquites des troncs des arbres.*

ZOPIRE.

Seigneur, Tiridate eut avant vous la tendresse de Zenobie. Il en sera toujours aimé.

RHADAMISTE.

Le bonheur de mon rival sera de peu de durée. Je veux lui percer le cœur.

ZOPIRE.

Que voulez-vous tenter ? L'attaquer inutilement au milieu de son armée ? Si vous pouviez l'attirer dans un lieu éloigné des siens...

RHADAMISTE.

Comment ?

ZOPIRE.

Vous le pourrez sans peine. Il faut assurer votre coup.

RHADAMISTE.

Ma fureur ne souffre point de retardement.

ZOPIRE.

Je ferai ensorte, que trompé par un

un message supofé de la part de Zenobie, il se rende dans quelque endroit écarté.

RHADAMISTE.

Il peut avoir de la défiance. Ne vaudroit-il pas encore mieux, pour réussir plus sûrement, que quelque signal, quelque marque... Tiens. Prens cet anneau de Zenobie. Tiridate, en partant, le lui donna; le jour de notre hymen, Zenobie me le remit. La perfide prétendoit me faire croire qu'elle ne vouloit rien conserver de tout ce qui pouvoit lui rappeller son premier amour. Si cet anneau fut alors un gage de fidélité, qu'il soit aujourd'hui l'instrument de ma vengeance.

ZOPIRE *à part.*

Sort favorable! (*à Rhadamiste.*) Daignez, seigneur, m'attendre dans l'endroit obscur de la vallée où je vous ai rencontré la premiere fois.

RHADAMISTE.

Mais...

ZOPIRE.

Laissez-moi le soin de tout.

RHADAMISTE.

Songe, que tout l'enfer est dans mon cœur. Je ne respire que la rage. Non, la douleur ne fait point gémir mon ame; elle est toute à la fureur.

SCENE VII.

ZOPIRE, *ensuite* ZENOBIE.

ZOPIRE.

QUELLE victoire! Mes ennemis vont combattre pour moi & Zenobie sera ma conquête. (*à sa suite.*) Amis, écoutez. Allez entourer la vallée des mirthes. Tiridate & Rhadamiste s'y rendent. Tenez-vous cachés.

cachés. Laissez-les combattre ; &, quand l'un des deux tombera sans vie, accablez le vainqueur. Déja épuisé de fatigue, il ne vous résistera pas. Allez. Que quelques-uns de vous restent avec moi. Je dois à présent envoyer le message à Tiridate. Mais les miens ne sont pas propres à cet emploi. Il découvriroit... Il vaut mieux qu'un pasteur, une bergere... N'en est-ce pas une que j'apperçois ? Dieux favorables ! (*à sa suite.*) Regardez amis. C'est Zenobie. Ne la perdez point de vûe. Quand j'aurai quitté ces lieux, ayez soin de me la conduire, par force ou par adresse. Je n'aurois plus rien à souhaiter, si je possedois son cœur, ou si, du moins, je pouvois savoir qui me le dispute. Mes deux rivaux vont périr, il est vrai ; mais ma haine ne peut se déterminer entr'eux, & cette incertitude diminue le plaisir de ma vengeance. Je

 veux

veux découvrir ce secret. Je vais, par un mensonge, l'arracher à Zenobie elle-même.

ZENOBIE.

Que vois-je? Vous, Zopire, en Arménie?

ZOPIRE.

Princesse, je vous trouve à propos. J'ai besoin de votre avis, ou plutôt de votre ordre. Ce que j'ai à vous dire, doit vous intéresser.

ZENOBIE.

Je cherche mon époux.

ZOPIRE.

Il dépend de vous, madame, de le trouver ou de le perdre.

ZENOBIE.

Comment?

ZOPIRE.

Ecoutez. Je dois donner la mort à Rhadamiste, ou à Tiridate.

ZENOBIE.

Ah!...

ZOPIRE.

Laissez-moi parler. Déja le premier est gardé par mes gens. L'autre, trompé par un message fait en votre nom, & par cette bague, va tomber dans le piége.

ZENOBIE.

Pourquoi vous...

ZOPIRE.

Ecoutez-moi jusques à la fin. Je puis faire périr, je puis sauver celui des deux que je voudrai; votre volonté sera la mienne. Vous aimez l'un. L'autre est votre époux. Madame, ordonnez de leur sort.

ZENOBIE.

Quoi?...Ah! Malheureuse!... par quelle raison?...Qui te force?...

ZOPIRE.

Les longs discours sont ici superflus. Le temps est cher. J'en ai déja perdu beaucoup à vous chercher, choisissez, ou laissez-moi partir.

ZENOBIE.

Cruel ! Te charger de cet emploi.

ZOPIRE.

J'ai des ordres ſouverains. Déſobéïr me coûteroit la vie.

ZENOBIE.

Quel châtiment, quelle récompenſe peuvent jamais autoriſer un crime ?

ZOPIRE.

Adieu, madame. Ce n'eſt point pour diſcourir, que je ſuis ici. Au moins, vous avez dû voir mon reſpect dans le choix que je vous ai propoſé. J'en réſoudrai à ma volonté. (*feignant de partir.*)

ZENOBIE.

Arrête . . . O dieux ! Secourez-moi.

ZOPIRE.

Je vous entens, madame. Je dois prévenir vos ſouhaits, ſans que vous preniez la peine de me les expliquer. C'eſt, je le ſais, un ancien privilége des

des belles. Vous devez déteſter Rhadamiſte. Ses tranſports, ſon injuſte jalouſie, le coup inhumain dont il vous a frappée, tout m'eſt connu. C'en eſt aſſez. Bien-tôt vous ſerez vengée.

ZENOBIE.

Perfide! Et tu crois tant de méchanceté dans Zenobie? Tu penſes qu'elle eſt capable de former un deſſein ſi funeſte? . . .

ZOPIRE.

Calmez-vous, madame. Votre ſilence a cauſé mon erreur. (*à ſa ſuite.*) Menez la princeſſe à ſon époux . . . Je cours immoler Tiridate . . .

ZENOBIE.

Ecoute-moi . . . Dieux! Vous réduiſez ma vertu à de trop cruelles épreuves. Ma bouche condamner Tiridate! . . . Ce prince fidéle? . . . Puis-je? . . .

ZOPIRE.

ZOPIRE.

Vous balancez encore ?

ZENOBIE.

Non, je ne balance pas. Je sais qui je dois sauver. Mais le prix de sa vie, me fait horreur.

ZOPIRE.

Je ne puis rester davantage. Décidez-vous, ou je pars.

ZENOBIE.

Arrête un seul instant. Ah! Tu pourrois....

ZOPIRE.

Nous perdons le temps.

ZENOBIE.

Périsse ... O dieux! Sauve ...

ZOPIRE.

Qui ?

ZENOBIE.

Sauve tous les deux, ou sauve mon époux.

ZOPIRE *à part.*

C'est Rhadamiste qu'elle aime. (*à Zenobie*)

(*à Zenobie.*) Et vous ordonnez la mort d'un fidéle amant?

ZENOBIE.

Sauve mon époux. Ne me dis point qui doit périr?

ZOPIRE.

Vous voulez sauver un époux. Vous serez obéie, madame. Reposez-vous sur moi de vos intérêts. Je pardonne votre embarras. Vous ne connoissez pas tout mon cœur. Ce que je ferai pour vous, vous le montrera.

SCENE VIII.

ZENOBIE *seule.*

TU vis, tu respires, Zenobie, & tu as pû, sans mourir, prononcer un arrêt si barbare? Ton cœur ne s'est pas déchiré! Quoi...? Que dis-tu, insensée

insensée ? Tu as fait ton devoir. Plains-toi, mais sans verser de larmes. Elles rabaissent ton triomphe. Faire le mal ou regretter d'avoir fait le bien, la faute est égale. Il est vrai ; mais j'ai condamné Tiridate ! Tiridate meurt & peut-être en prononçant mon nom ...! Clémence des dieux, je vous implore. J'ai dû sauver mon époux ; c'est à vous de sauver l'innocence. Ecoutez les tristes priéres d'un cœur fidéle. Malgré les pleurs que je répans, je n'ai point de reproche à me faire. Mes larmes coulent d'une source pure. Vous lisez dans les cœurs, grands dieux, vous savez si mes vœux sont innocens, ainsi que ma pitié. Vous défendez les foiblesses, mais vous n'exigez pas la cruauté. Le ciel ne confond point la barbarie avec la vertu.

Fin du second acte.

ACTE

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

Le théatre représente un bois.

RHADAMISTE, EGLÉ.

RHADAMISTE.

QUI vous a donné cette Bague ?

EGLÉ

Un étranger que je ne connois point.

RHADAMISTE.

Que vous a-t'il dit d'en faire ?

EGLÉ.

De la porter à Tiridate & de l'engager

gager de la part de Zenobie à se rendre à la vallée des mirthes.

RHADAMISTE.

L'avez-vous fait ?

EGLE'.

Non, seigneur.

RHADAMISTE.

Pourquoi ?

EGLE'.

Parce que c'étoit sûrement un artifice.

RHADAMISTE *à part.*

Zopire ne pouvoit pas plus mal choisir (*à Eglé.*) Pourquoi vous êtes-vous donc chargée de cet emploi ?

EGLE'.

Dans la crainte qu'il ne fût donné à un autre.

RHADAMISTE.

Je comprens maintenant pourquoi j'attens envain Tiridate dans le lieu marqué.

EGLE'.

EGLÉ.

Je vais avertir Zenobie d'une si noire imposture.

RHADAMISTE.

Non . . . il est inutile de lui en parler.

EGLÉ.

Doit-on lui laisser ignorer, qu'un indigne ose attaquer la gloire de la femme la plus fidéle?

RHADAMISTE.

Et savez vous, auquel des deux convient le nom d'indigne ou de fidéle?

EGLÉ.

Je pourrois croire...

RHADAMISTE.

Que n'est-il possible d'en douter...?

EGLÉ.

Cessez ce discours, vous me faites horreur.

RHADAMISTE.

Apprenez ...

EGLÉ.

Je sais que vous ne meritez pas tant d'amour & de fidélité.

RHADAMISTE.

Je suis...

EGLÉ.

Un injuste, un ingrat, un barbare.

RHADAMISTE.

Dissipez donc mes soupçons.

EGLÉ.

Non. Que, pour vous punir, ils restent toujours dans votre cœur.

SCENE II.

RHADAMISTE, *seul.*
ZENOBIE, *ensuite.*

RHADAMISTE.

Du moins ne refusez pas de me convaincre... Ecoutez moi... Que dois-je croire? Zopire m'assu-re

re de l'infidélité de Zenobie. Eglé ſoutient, que mes ſoupçons ſont injuſtes. Dieux! Qui me trompe, ou d'Eglé ou de Zopire? Je t'entens, hélas! Je t'entens, jalouſie, furie de mon cœur. C'eſt Eglé, me répons tu, c'eſt Eglé qui t'abuſe. Funeſte crainte, je te déteſte, je te chaſſe; tu renais toujours pour mon tourment. Je ne puis goûter de repos, ma vie ſe paſſe en doutes éternels. (*Rhadamiſte prêt à partir entend la voix de Zenobie.*)

ZENOBIE.

Où allons-nous?

RHADAMISTE.

Quelle voix ai-je entendue? Je crois réconnoître celle de mon épouſe. C'eſt de ce côté... Cherchons... (*Rhadamiſte ſort par le côté d'où la voix eſt partie.*) (*Zenobie & Zopire entrent, ſans qu'il les apperçoive.*)

SCENE III.

ZENOBIE, ZOPIRE, *ensuite* RHADAMISTE.

ZENOBIE.

QUOI? Je ne puis savoir où vous me conduisez?

ZOPIRE.

Suivez moi sans crainte.

ZENOBIE.

Mon cœur m'annonce quelque chose de sinistre. (*Elle s'arrête.*)

RHADAMISTE *à part.*

Je la vois, Zopire est avec elle. Ecoutons.

ZOPIRE.

Que faites-vous, madame? Venez je vous méne à votre époux.

ZENOBIE.

Quand le trouverons nous? Vous m'aviez

m'aviez dit qu'il n'étoit pas loin de ce lieu. Nous marchons depuis long-temps dans ces sentiers inconnus, je ne le vois point encore.

ZOPIRE.

Vous l'avez devant vous.

ZENOBIE.

Devant moi? Ciel! Comment? Où est-il?

ZOPIRE.

Vous voyez votre époux dans Zopire.

ZENOBIE.

Dieux!

RHADAMISTE *à part.*

Meure, traître ... (*Se retenant.*) Mais non. Découvrons sa trame criminelle.

ZENOBIE.

Oses-tu parler ainsi à l'épouse de Rhadamiste?

ZOPIRE.

Dites à sa veuve.

ZENOBIE.

Hélas ! Mon époux n'est plus ?

ZOPIRE.

Je l'ai envoyé à la mort.

RHADAMISTE *à part.*

Je frémis.

ZENOBIE.

Ah, parjure ? Sont-ce là tes promesses ?

ZOPIRE.

En quoi ne les ai-je pas remplies.

ZENOBIE.

En quoi ? Ne m'as-tu pas dit, que par une loi souveraine il falloit que Rhadamiste ou Tridate perdît le jour ?

ZOPIRE.

Je l'ai dit.

ZENOBIE.

Que tu pouvois sauver l'un des deux, à mon choix ?

ZOPIRE.

Oui, madame.

ZENOBIE.

Ne t'ai-je pas dit de ſauver mon époux?

ZOPIRE.

Il eſt vrai. Auſſi, vous ai-je obéi. Ne l'avez-vous pas dans Zopire?

RHADAMISTE *à part.*

Je ne puis me contenir.

ZENOBIE.

Cher époux, tu es donc trahi!

ZOPIRE

Vous l'appellez en vain. Il eſt déſcendu chez les morts.

RHADAMISTE *paroiſſant.*

Impoſteur. il vit pour te punir.

ZENOBIE.

Cher Rhadamiſte!

ZOPIRE.

Ah!...

RHADAMISTE.

Scélérat! Ainſi . . . (*Il tire ſon épée & veut fondre ſur Zopire.*)

ZOPIRE.

ZOPIRE.

Arrête ; ou, Zenobie eſt ſans vie. (*Il prend un poignard d'une main, & de l'autre il ſaiſit Zenobie, prêt à la frapper.*)

RHADAMISTE.

Que fais-tu ? .

ZENOBIE.

Malheureuſe !

RHADAMISTE.

Je ne ſaurois me retenir. Inhumain ! . .

ZOPIRE.

Au moindre mouvement que tu fais, Zenobie eſt morte.

RHADAMISTE.

Quel état !

ZENOBIE.

Cher époux, puiſque le ciel nous rejoint, ma gloire eſt ſauvée. Ne crains point ſes menaces. Qu'il me donne la mort, je répandrai mon ſang pur. Qu'il délivre mon ame de ſa priſon

prison mortelle ; en la quittant, elle n'aura point de taches à se reprocher.

RHADAMISTE.

O, moitié de mon cœur ! O, modéle d'honneur & de fidélité ! En quel danger ? En quelles mains te retrouvai-je ? O, Dieux ! Zopire, s'il te reste quelque humanité, prens pitié de nous. Rens-moi mon épouse. Ne crains pas ma vengeance. Je te pardonne tout.

ZOPIRE.

Crois-tu que je me fie à toi ? Pars.

RHADAMISTE.

Je jure par les Dieux...

ZOPIRE.

Pars, ou je la frappe.

RHADAMISTE.

Ah, monstre ! Ah, barbare ! Ah, la plus cruelle des furies ! Infame...

ZOPIRE.

Garde-toi...

RHADAMISTE.

Non... Où suis-je ? Que faire ?

Chere épouse . . . Ah ! Traître . . . Quel tourment ! Je frémis & je soupire en même temps. La tendresse & la colere me déchirent.

ZOPIRE.

Zenobie, suivez-moi. (*à Rhadamiste.*) Et toi, si tu ne veux la voir mourir, garde-toi de marcher sur nos pas. (*à Zenobie.*) Venez, madame.

RHADAMISTE.

Ma fureur céde à l'amour.

ZENOBIE.

Mon époux m'abandonne ?

RHADAMISTE.

Non. (*Voulant attaquer Zopire.*) Tombe, perfide . . .

ZOPIRE *levant le bras sur Zenobie.*

Meure . . .

RHADAMISTE.

Arrête . . .

SCENE IV.

TIRIDATE *& les acteurs précédens.*

TIRIDATE *à Zopire.*
Que fais-tu malheureux ?

ZOPIRE.
Que vois-je !

TIRIDATE.
Rens-moi ce fer. (*Il veut lui arracher le poignard.*)

ZOPIRE.
Je suis perdu. (*Il abandonne le poignard & s'enfuit.*)

RHADAMISTE *le suivant.*
Perfide ! Tu me fuis en vain.

SCENE V.

ZENOBIE, TIRIDATE.

ZENOBIE.

OU courez vous, seigneur? Demeurez. (*Elle suit Radamiste.*)

TIRIDATE.

Ingrate! Vous voulez déja me quitter?

ZENOBIE.

Prince . . . O, dieux? Ne vous ai-je pas prié de m'éviter?

TIRIDATE.

Quel secret me cache-t'on? J'obéirai. Mais apprenez moi du moins, pourquoi vous me fuyez.

ZENOBIE.

Je ne puis vous le dire.

TIRIDATE.

TIRIDATE.

Pardonnez, madame. Je ne dois pas vous laisser.

ZENOBIE.

Seigneur, ne me suivez pas.

TIRIDATE.

Je vous ai vûe dans un péril trop grand. Je ne sais, ni qui vous attaque, ni qui vous défend ; vos jours sont en danger.

ZENOBIE.

Votre présence est le seul que j'aye à redouter.

TIRIDATE.

Ne puis-je...?

ZENOBIE.

Par pitié, laissez-moi. Je vous dois la vie. J'en suis reconnoissante ; mais n'empoisonnez pas ce bienfait. Laissez-moi trouver, du moins une fois, le calme & le repos. N'excitez pas de nouveaux combats dans mon cœur.

SCENE VI.

TIRIDATE, *ensuite* MITRANE.

TIRIDATE.

JE ne comprens pas Zenobie. Je ne me comprens pas moi-même. Me bannir de ses yeux sans m'en dire le motif! Et cette offense ne peut m'irriter! Et je ne puis la croire infidéle! Il régne sur ses lévres & sur son visage, je ne sçais quelle candeur qui prend sa défense.

MITRANE.

Seigneur, Rhadamiste est votre prisonnier.

TIRIDATE.

Où l'as-tu trouvé?

MITRANE.

Il est venu lui-même se jetter entre vos mains.

TIRIDATE.

TIRIDATE.

Comment ?

MITRANE.

Poursuivant un guerrier qui fuyoit devant lui, il a eu l'audace de pénétrer jusqu'à vos tentes. Mille épées se sont en vain opposées à son passage, il a joint celui qu'il poursuivoit & l'a fait tomber sous ses coups.

TIRIDATE.

Quelle audace !

MITRANE.

Ce n'est pas tout, seigneur. Il se flattoit encore de s'échaper : Il y eût peut être réussi. Mais son épée rompue dans ses mains, a trompé son espoir. Quoique environné de toutes parts, il a long-temps résisté. Ce n'est qu'à l'extrémité qu'il s'est rendu.

TIRIDATE.

Le barbare est sans doute un de ceux que je viens de rencontrer ici.

SCENE VII.

EGLÉ *& les acteurs précédens.*

MITRANE *à Tiridate.*

VOus êtes maître de la vie de Rhadamiste.

EGLÉ.

Qu'entens-je ?

TIRIDATE.

Allons . . .

EGLÉ.

Arrêtez, prince. Où courez vous ? Qui vous irrite contre cet infortuné ?

TIRIDATE.

Et qui vous porte à prendre la défense d'un perfide ?

EGLÉ.

Seigneur, il n'est point coupable.

TIRIDATE

C'est le meurtrier du pere de Zenobie.

MITRANE.

MITRANE.

Il a percé le ſein de ſa fille. J'ai vû les preuves de ſa barbarie.

EGLÉ.

Seigneur, faut-il croire tous les bruits ? Qu'il eſt beau, d'ailleurs, d'être généreux avec ſes ennemis !

TIRIDATE.

Je puis oublier les offenſes que j'ai reçues ; mais je ne ſaurois pardonner celles qu'on a faites à Zenobie. Je lui dois cette victime.

EGLÉ.

Soyez certain qu'elle ne la demande pas.

TIRIDATE.

Un ſervice non demandé augmente de prix.

EGLÉ.

Arrêtez . . . O, dieux ! Croyez-moi, ſeigneur. Je dis la vérité. Si vous aimez Zenobie, reſpectez Rhadamiſte. Trop de zéle vous égare. Vous

voulez la servir & vous lui percez le cœur.

TIRIDATE.

Mais pourquoi? . . . *Elle l'aime* peut-être.

EGLÉ.

Elle, . . . Si vous desirez . . . J'en dis trop.

TIRIDATE.

Vous vous troublez! Mitrane, je tremble. Rhadamiste fut mon rival. Il étoit caché dans ces forêts où Zenobie est encore. Il la défendoit. Elle vouloit le suivre. Eglé me dit . . . Ah! Par pitié, bergere, instruisez-moi.

EGLÉ.

Je ne puis rien dire de plus.

TIRIDATE.

Hélas! Que mon cœur est accablé! Que de doutes cruels me tourmentent! J'ai pû supporter la cruauté de Zenobie. Mais Zenobie infidéle! . . . Ah, dieux! . . . Si Zenobie me trompe,

pe, si Zenobie est inconstante, ciel! Faites, que je meure avant de l'apprendre.

SCENE VIII.

EGLÉ, MITRANE.

EGLÉ.

PRINCE infortuné! Que ton sort m'intéresse! Son aspect, ses yeux, la douceur de ses plaintes, tout m'agite. Un si digne amant méritoit d'être plus heureux. Que ne puis-je faire son bonheur.

MITRANE.

Eglé, vous me paroissez avoir un cœur sensible. Ce prince est en effet bien digne de votre pitié. Mais celle que vous montrez pour lui, me semble peu ordinaire. Je vous soupçonne d'un

d'un ſentiment plus tendre. Le feu qui brille dans vos yeux n'annonce pas la cruauté. Peut-être n'aimez vous pas encore. Mais vous n'êtes pas ennemie de l'amour. Souvent la pitié le décelle.

SCENE IX.

EGLÉ *ſeule.*

JE ſens, il eſt vrai, plus que de la pitié. Que prétens-tu malheureuſe ? Tu éléves tes vœux à un objet trop haut. Le ciel te deſtine aux cabanes. Eteins un feu trop brillant. Impoſe ſilence à ton cœur. Eſt-il une peine plus grande ? Je ſuis près de ce que j'aime. Je ſoupire d'amour & je n'oſe le lui dire. Je n'ai ni aſſez de force pour mes ſouffrances, ni la hardieſſe d'en demander le prix.

SCENE X.

Le théatre représente le palais des rois d'Arménie, habité par Tiridate.

TIRIDATE, MITRANE.

MITRANE.

IL est trop vrai, Seigneur. Vous n'avez que trop bien compris les discours d'Eglé. Zenobie aime Rhadamiste. Quand elle a sû, qu'il étoit votre prisonnier, elle a pâli & a promptement couru à votre camp. Elle a cherché à le voir; mais on ne le lui a pas permis.

TIRIDATE.

Mitrane, je ne puis encore le croire.

MITRANE.

Bientôt, vous n'en douterez plus.

Elle

Elle va venir demander la vie du prisonnier.

TIRIDATE.

Elle oseroit ainsi m'insulter !

MITRANE.

Déja vous la verriez. Mais elle a été retenue en chemin par l'arrivée de deux guerriers qui lui apportent un billet du camp des Romains.

TIRIDATE.

Non. Que l'ingrate ne s'offre pas à mes yeux, je ne puis soutenir sa vûe.

MITRANE.

La voici.

TIRIDATE.

Oh, dieux !

SCENE XI.

ZENOBIE, *& les acteurs précédens.*

ZENOBIE.

PRince ...

TIRIDATE.

Le secret est donc découvert. Je connois la cause de mes peines. Parlez, madame, que voulez vous? Ne rougissez pas. Le mérite de Rhadamiste rend votre infidélité pardonnable. Vous demandez sa liberté? Vous voulez l'épouser? Il ne me reste plus qu'à faire allumer les flambeaux de votre heureux hymen ...

ZENOBIE.

Seigneur ...

TIRIDATE.

Inhumaine! Voilà donc le prix de mon tendre amour! Me trahir ainsi?

Et pour qui ? Pour l'assassin de votre pere ? Pour . . .

ZENOBIE.

On vous trompe, Seigneur. Ces bruits sont faux.

MITRANE.

Seigneur, le coup est parti de Pharasmane. Le perfide Zopire l'a avoué en expirant.

TIRIDATE.

Peux-tu ajouter foi à un traître ?

MITRANE.

On a trouvé sur lui, seigneur, les ordres donnez par Pharasmane, pour cette trahison : Ils sont signez de sa main.

ZENOBIE.

Voyez, seigneur, si c'est à tort . . .

TIRIDATE.

Ne parlez point, madame. En défendant si-bien Rhadamiste, vous avouez votre amour pour lui.

ZENOBIE.

Il est vrai, seigneur. Je l'aime. Je ne prétens pas le nier. Son péril m'améne ici. Je viens pour le délivrer. Je viens vous le demander. Mais j'apporte le prix de sa liberté. Les Romains m'offrent le trône d'Arménie. Leurs troupes s'avancent à mon secours, par la Sirie. Les Arméniens vous demandent pour roi; je me joins à eux, seigneur. Rendez-moi Rhadamiste & régnez.

TIRIDATE.

C'est faire en faveur d'un nouvel amant un sacrifice généreux.

ZENOBIE.

Le sacrifice n'est pas trop grand en faveur d'un époux.

TIRIDATE.

D'un époux!

ZENOBIE.

Oui, seigneur.

TIRIDATE.

TIRIDATE.

Dieux! Et pourquoi jusques à présent me l'avoir caché?

ZENOBIE.

J'ai craint de vous irriter contre mon époux. J'ai redouté votre juste douleur. Je ne me sentois pas la force d'en être témoin; en différant...

TIRIDATE.

Inconstante? Cruelle! La plus ingrate des femmes...! A qui se fier, Mitrane? Zenobie m'a trahi! Il n'y a plus de foi.

ZENOBIE.

Tiridate, je ne vous ai point trahi. Accusez-en les astres ennemis; accusez-en les ordres de mon pere. J'ignore ce qui put lui faire changer de dessein, si ce fut ou la crainte, ou l'espérance. Vous partîtes. Il me nomma un autre époux.

TIRIDATE.

Eh, ne pouviez-vous pas?...

ZENOBIE.

Que pouvois-je, malheureuse? Ma fille, me disoit-il, c'est l'unique moyen de sauver mon sceptre, mes jours & ma gloire. En ma place, à quoi vous seriez-vous déterminé?

TIRIDATE.

A mourir.

ZENOBIE.

J'ai fait plus. Je vous ai abandonné, & je vis. La mort n'auroit fait qu'abréger mes souffrances, & j'aurois causé votre trépas, j'aurois désobéi à mon pere.

TIRIDATE.

Cependant vos nouveaux liens ne vous sont pas insupportables. Vous ne vous occupez que du salut de Rhadamiste. Il a sû vous plaire. Il est faux aussi sans doute, qu'il ait voulu vous ôter la vie?

ZENOBIE.

Il l'a voulu. Mais il ne m'en est pas moins cher.

TIRIDATE.

Le peut-on concevoir ? Il a attenté à vos jours, & vous l'aimez ? Vous l'aimez jusques à m'offrir une couronne pour le sauver ?

ZENOBIE.

Oui, prince. Si je faisois moins, je trahirois ma gloire, l'honneur de mes ayeux, les devoirs d'une épouse, les dieux qui furent présens à notre hymen, vous-même, seigneur. Combien seroit changé le cœur de Zenobie ! Reconnoîtriez-vous en elle les sentimens qui avoient fait naître votre amour ?

TIRIDATE.

Cruel destin ! A quelle vertu vous voulez que je renonce !

ZENOBIE.

S'il est vrai, que l'amour naisse du

rapport

rapport des ſentimens, pourquoi votre douleur livre-t'elle tant de combats à votre vertu ? Prince, imitez la mienne ; ſurpaſſez-la ; vous le pouvez. Je connois la grandeur de votre ame. Laiſſons les foibleſſes aux vulgaires amans. Qu'une émulation de gloire vous enflamme. Quelle ſatisfaction n'éprouverons-nous pas, en nous rappellant les généreux efforts, dont nous aurons été capables ? Apprenons à la terre, que, dans un grand cœur, la vertu eſt le fruit de l'amour.

TIRIDATE.

Courez, volez, Mitrane ; amenez-nous Rhadamiſte en liberté. Princeſſe, quel empire vous avez ſur les cœurs ! Vous m'enflammez d'une ardeur nouvelle ; mais elle eſt bien différente de la premiere, dont elle prend la place. Je porte envie à la grandeur de votre ame. Je deſire l'égaler. Je me reproche d'avoir trop long-

temps balancé. Quel changement en moi! L'admiration ſuccéde à l'amour. Je vous reſpècte. Je vous adore. Si je vous aime encore, amant de votre gloire, jaloux de votre honneur, émule de vos ſentimens, je vous aime comme les mortels aiment les Dieux.

ZENOBIE.

Dieux protecteurs! Ma vertu n'a plus rien à craindre. J'ai vaincu l'ennemi le plus grand. Seigneur, je ne redoutois que votre douleur. Allez, prince. Régnez par moi, vous en êtes digne.

TIRIDATE.

Arrêtez, madame. En cédant l'objet de mon amour, je n'en exige point de prix. Si j'en demandois, une couronne ſeroit trop peu.

SCENE XIIe.

ET DERNIERE.

EGLÉ, RHADAMISTE, MITRANE *& les acteurs précédens.*

EGLÉ.

CHERE sœur, permettez que mes embrassemens...

ZENOBIE.

Que dites-vous, Eglé?

EGLÉ.

Je suis cette Arsinoë, que vous aviez perdue. Voyez cette marque que portent imprimée sur le bras gauche tous les princes de notre sang.

ZENOBIE.

Il est vrai.

TIRIDATE.

TIRIDATE.

O dieux!

ZENOBIE.

Quel bonheur! D'où le savez-vous?

EGLÉ.

D'un pasteur, que jusques à ce moment j'ai cru mon pere. Il y a bientôt trois lustres, que je tombai encore enfant entre ses mains, dans le temps de la révolte de l'Arménie Il prit tant d'attachement pour moi, que dans la suite il ne put se résoudre à me rendre. Il a tantôt entendu parler de Zenobie, il sait qui vous êtes. (Ce n'est point moi qui l'en ai instruit, j'ai gardé votre secret.) Vos malheurs l'ont touché. Se sentant près de sa fin, il veut me rendre l'honneur de ma naissance. Il m'appelle; m'apprend mon sort, les larmes aux yeux, & m'envoye à vous.

ZENOBIE.

Tout m'annonçoit en vous une ame royale.

RHADAMISTE.

RHADAMISTE.

Généreux Tiridate !

TIRIDATE.

Venez, seigneur, venez. Zenobie, voilà l'époux que vous cherchiez. Je vous le rens.

RHADAMISTE.

Chere épouse, pardon...

ZENOBIE.

De quoi ?

RHADAMISTE.

O dieux ! Ma jalouse fureur...

ZENOBIE.

Vint de l'excès de votre amour. Je me souviens de la cause & j'en oublie l'effet.

TIRIDATE.

O vertu plus qu'humaine !

ZENOBIE *à Tiridate.*

Prince, le ciel me rend une sœur à qui je dois la vie. Je voudrois lui en marquer ma reconnoissance. Je sai qu'elle vous aime. Vous m'aviez destiné

tiné votre main. Au moins disposez-en selon mes souhaits.

TIRIDATE *à Eglé.*

Princesse, daignez l'accepter. (*à Zenobie.*) Zenobie, j'adore toutes vos volontés.

RHADAMISTE.

O fidéle épouse !

ZENOBIE.

O généreux amant !

CHŒUR.

Ne croyons pas que l'amour soit toujours vainqueur ; qu'il soit le tyran de notre liberté. C'est un discours des amans, qui pour excuser leur erreur, la nomment nécessité.

FIN.



